



La revue du

FAUNE

Arts et Littératures d'Outre-Mondes

Numéro Premier : Errance

Couverture : Diane au cerf - Nathalie Gil

La revue du

FAUNE

Arts et Littératures d'Outre-Mondes

Présentée par l'association « Le Faune – Arts et Littératures
d'Outre-Mondes »

Numéro Premier : Errance

L'ensemble des nouvelles et des
œuvres présentes dans cette revue
restent la propriété exclusive de
leurs auteurs. L'ensemble des
droits leur est réservé.



Propos préliminaire aux voyages

L'errance comme ligne de mire...

Après quatre mois d'ouvrage, voilà le tout premier numéro de la Revue du Faune. A l'origine, rien n'était gagné d'avance, et rien n'aurait vu le jour sans la participation importante d'auteurs et d'artistes de talent, parfois amateurs, parfois plus coutumiers des publications en tout genre. Déjà, nous travaillons sur un numéro deux, car l'enthousiasme qu'a su suscité ce premier opus a renforcé notre motivation. Encore une fois, nous remercions ces auteurs et artistes ayant proposé divers ouvrages de qualité, qui nous auraient presque permis de publier deux volumes !

Ce premier numéro a été envisagé de façon à refléter les divers genres proposés, Science-fiction, Fantasy, Fantastique, Merveilleux, Onirisme, tout y est ! Face à l'errance, vous côtoierez le passage de vie à trépas, les histoires de fantômes, les pérégrinations rêveuses comme les pertitions. Là encore, notre sélection a pris soin de varier les façons d'aborder le thème.

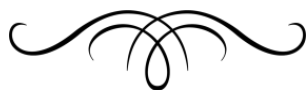
Nous espérons sincèrement que ce premier numéro puisse vous plaire, que vous soyez amateur du genre comme néophyte, et espérons que nous nous retrouverons en décembre pour le prochain numéro.

Le Faune – Arts et Littératures d'Outre-Mondes

Nota Bene : N'hésitez pas à soutenir le Faune en achetant la revue si vous le pouvez, les fonds serviront à payer les factures de l'association, en cas de surplus, les bénéfices seront reversés à l'association Sea Shepherd sous forme de don.



Sommaire



Kalopsía – Marie Capriata	page 9
Ce qu'il nous reste – Edouard de Wilmer	page 10
Où se poser – Florent Lucéa	page 22
Le cadre – Marie Dietrich	page 23
L'Opacité blanche dans la nuit – Ellis Dickson	page 29
Errance in exploration of a new world – Rémy A. S. Diaz	page 31
Naufragé en Terre étrangère – Constantin Louvain	page 32
Gwishin – Kitel	page 41
Edel – Izuna	page 42
Le fantôme – Noks	page 49
Dame à l'épée – Nicolas Doucet	page 54
Storkëll – Alexandre Dulac	page 55
Rocher de l'ours – Nathan Colot	page 67



Agate on the Wall – Arthur García	page 68
Le coup de foudre – Michaël Luca	page 73
Scolibrius – Adrien Scoatariu	page 79
Le Roi des Loups – Tristan Bultiauw	page 80
Âme égarée cherche passeur – Amélie Sapin	page 95
Lumnia – Lam	page 103
Les Autres – Guillaume Amorin	page 104
Au bord des eaux – Hubert Jégat	page 109
La reine du désert endormi – Marie D.	page 119
Spectres – Noémie Guilhot	page 120
Roadies – Léonard Bertos	page 124
Hector – Lancelot Sablon	page 131
Les pages musicales de la revue du Faune	page 136
Présentation des auteurs et des artistes.	page 142
L'errance du faune – BeezkOt	Quatrième de couverture

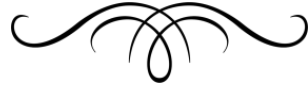




Marie Capriata

Ce qu'il nous reste

Edouard De Wilmer



Jour 136 après la fin du monde, comme ils disent dans les films. Jim est parti chercher de l'eau à la rivière. Les autres vaquent à leurs occupations. Je monte la garde et j'en profite pour ajouter quelques lignes à notre journal de bord. J'aime croire que nous le lirons un jour en repensant à la période actuelle avec un peu de nostalgie.

Je surveille les environs sans vraiment savoir contre quoi ou qui nous défendre. Il y a quelques semaines, nous avons trouvé un wagon abandonné sur les rails. Nous en avons fait notre refuge. Mais c'est la seule trouvaille qui en valait la peine. Ce que nous cherchons désespérément, ce sont des traces de vie humaine. La planète semble absolument vide. Même les cadavres sont absents des endroits que nous visitons.

C'est le Roux qui a eu l'idée de se servir du wagon. Nous pouvons y garder quelques outils, un peu de nourriture, et un bric-à-brac qui rassemble tout ce que nous dénichons çà et là. Surtout, nous pouvons nous abriter à l'intérieur pour la nuit ou quand le temps est trop mauvais. Le soir, nous faisons un grand feu sur le toit de notre véhicule pour éloigner les bêtes. La vue des dizaines de paires d'yeux à la lisière du halo lumineux nous rend toujours plus méfiants. Et pourtant, il serait tentant de lancer une arme en direction des bêtes pour obtenir de la viande. Mais nous avons trop peur de la colère que nous pourrions déchaîner en agissant ainsi.

Alors, après avoir mangé, nous nous réunissons à l'intérieur tous les cinq. Le Roux, Jim, Ficelle, Benk, et moi, Condé. Et nous parlons. Chacun d'entre nous raconte sa vie d'avant la catastrophe. Les petits plaisirs que nous avions. La beauté du monde d'alors. Nous vivons dans une constante mélancolie.



—Est-ce que l'un d'entre vous se rappelle des bruits des villes ? demande, par exemple, Ficelle un soir.

On pourrait nous croire fous, mais ces sons nous manquent. Et, tous ensemble, nous reconstituons l'identité sonore des lieux où nous avons vécu.

—D'abord, il y a les bruits de moteurs, dit Benk. Les automobiles, les bus, les motos.

—Chez moi, les taxis ne faisaient pas le même bruit que les autres véhicules, ajoute le Roux. Il n'y avait que des vieux tacots, ça pétaradait dans les rues.

—Et les tramways ? Vous vous souvenez du son des tramways ? Leur moteur était silencieux, on n'entendait que le glissement sur les rails.

Pendant un instant, plus personne n'ajoute le moindre mot. Nous nous efforçons tous les cinq de visualiser la ville dont nous parlons. C'est une cité idéale. C'est l'allégorie de la vie urbaine. Le lendemain, nous discutons des odeurs. Un autre jour, ce sont les gens qui y vivent. Cela n'a pas de fin. Nous avons besoin de nous rappeler à quoi ressemblait la vie d'avant, même si cela doit renforcer notre nostalgie.

Jour 137. Jim et Benk poussent le wagon. Je suis debout dessus et dirige la manœuvre, ordonnant une halte lorsque je l'estime nécessaire et annonçant les changements à venir sur notre route. Ficelle et le Roux sont partis en éclaireurs le long de la voie.

Nous avons passé des jours à vouloir installer un moteur sur notre véhicule pour ne pas avoir à le pousser. Outre le manque de carburant, nous ne sommes pas parvenus à trouver toutes les pièces nécessaires. Après quelques essais infructueux, nous avons préféré abandonner et poursuivre notre route à pied. Les journées sont longues, mais à quoi bon nous presser ? Nous ne savons pas où aller. Nous avons simplement appris à manipuler le gros frein du wagon afin de l'immobiliser quand la nuit tombe.



Nos journées sont d'une monotonie terrible. Au lever du jour, nous sortons de notre véhicule et procédons à des exercices de routine avant de nous mettre en marche pour nous assurer que tout fonctionne. Une fois le petit-déjeuner pris, nous reprenons notre marche. Nous poussons notre wagon rouillé dès que le soleil est assez haut dans le ciel. Rester sur place n'aurait pas de sens. En nous déplaçant, nous augmentons nos chances de retrouver un semblant de civilisation, ou, à défaut, de la nourriture.

—Dis, Condé, tu sais ce qui me manque ? me demande Jim en marchant sur les ballasts.

D'un signe de tête, je lui fais comprendre que je veux savoir la suite.

—Les centres commerciaux.

Benk ne peut retenir un léger rire. Je souris moi aussi jusqu'aux oreilles.

—Tu plaisantes ?

—Pas du tout. J'ai beau les détester, ils me manquent d'une certaine façon.

Jim est anticapitaliste. C'est lui qui se montre toujours le plus enthousiaste quand nous évoquons notre situation, à des années-lumière du monde civilisé dans lequel nous avons toujours vécu. Pour lui, c'est l'occasion ou jamais de construire un nouveau monde. Plus égalitaire, plus respectueux des individus, bref, le monde parfait pour un utopiste comme lui. Alors, l'entendre parler de centres commerciaux, c'est assez cocasse.

—C'est parce que tu n'as plus rien à haïr que tu regrettes leur absence ? lui demande Benk.

Jim secoue la tête.

—Non. C'est la présence humaine qui me manque. La foule, l'activité... C'est peut-être paradoxal étant donné que je déteste le monde capitaliste, mais d'un autre côté c'est dans les centres commerciaux que nous avons le plus de possibilités de discuter avec les gens pour les sensibiliser...

Nous nous taisons ensuite. Il n'y a rien à ajouter, de toute façon.



—En parlant de présence humaine, vous savez ce qui me manque, à moi ? demande Benk au bout de quelques minutes.

Il ne nous laisse pas le temps de répondre.

—Les femmes, dit-il dans un murmure.

Nous nous taisons alors. C'est un sujet sensible. Nous nous sommes efforcés d'éviter de parler de femmes depuis le début de notre aventure commune, car nous savons que cela ne peut rien apporter de bon. Mais nous devons crever l'abcès un jour.

Jour 142. Nous avons tenu jusqu'au soir, et puis le Roux a craqué : il a parlé de sa première petite amie.

—C'est pas ma faute, s'est-il défendu. J'ai vu une affiche dans un village, et la femme sur l'affiche avait les mêmes boucles d'oreille que Paloma.

—Paloma... répète Ficelle, les yeux fermés.

Nous restons suspendus à son souffle, puis il ajoute :

—Je la vois blonde. Petite et blonde, les cheveux qui lui tombent sur les épaules. Elle a des fossettes sur les joues et sa robe préférée est bleue.

Le Roux explose de rire.

—Tout faux ! Elle était brune, avec des taches de rousseur. C'était une grande asperge, fine comme une brindille mais comme montée sur échasses. Ce n'était pas la plus jolie, mais bon, c'était la première à bien vouloir de moi, je n'étais pas en position de faire le difficile...

—Et la robe ? demandé-je.

—Encore faux. Elle ne mettait pas de robes. Et sa couleur préférée était le jaune.

—Qu'est-ce qu'elle est devenue ?



—À part sa disparition comme le reste de l'humanité, tu veux dire ? On s'est perdu de vue après son déménagement. Sa mère a été mutée pour le boulot et toute la famille a suivi.

Nous finissons notre repas en silence. Pas besoin d'être très perspicace pour savoir à quoi nous pensons à cet instant. Nous sommes tous concentrés sur nos souvenirs. Pas n'importe lesquels : ceux avec une présence féminine uniquement. Nue, si possible. Enfin, au moins en partie dévêtue. C'est toujours mieux que rien. Benk est le premier à parler :

—Oh les mecs, c'est l'enfer ce qu'on vit ici. Pourquoi est-ce qu'on est encore en vie, si c'est pour qu'il n'y ait pas de femmes ?

—C'est vrai que c'est terrible, abonde le Roux. On vit sûrement le pire supplice de l'histoire. On ne pourra pas survivre longtemps à ce rythme.

Nous hochons tous la tête, sauf Jim, qui soupire.

—Qu'est-ce qu'il y a ? lui demande Benk.

—Vous êtes ridicules, répond-il.

Avant de nous laisser le temps de réagir, il se lève au milieu du wagon et nous toise :

—Vous ne pensez qu'à ça ou quoi ? C'est tout ce qui vous intéresse chez une femme ? Comment passer la nuit avec elle ?

—Ce n'est pas vrai, réplique Benk. Si je peux passer le jour et la nuit d'après avec elle, je signe tout de suite.

Il commence à rire à sa blague mais le regard de Jim lui en coupe l'envie.

—Vous êtes trop cons, assène celui-ci.

Benk se lève, mécontent de s'être fait insulter. Les deux hommes se font face, de la haine dans le regard. Ils s'approchent petit à petit, jusqu'à ce que leurs nez soient sur le point de se toucher. Les autres, nous retenons notre souffle.



Je ne sais pas combien de temps cela a duré. Quelques secondes, quelques minutes, quelques heures... Peu importe. J'ai fini par attraper Benk tandis que Ficelle saisissait Jim. Nous les éloignons l'un de l'autre, chacun contre une paroi du wagon. Puis je m'adresse à Jim :

—Au lieu de nous insulter, tu ne veux pas expliquer ce qui t'énerve ? Tu ne trouves pas naturel que cinq hommes perdus au milieu de nulle part se mettent à rêver de femmes ?

—Et de ce qu'ils feraient avec ces femmes, ajoute le Roux, goguenard.

Jim lui jette un regard noir.

—On est dans une merde noire, on survit comme on peut, on essaye de trouver des traces de vie humaine, et tout ce à quoi vous pensez c'est comment vous envoyer en l'air avec les femmes dont vous vous souvenez.

—T'as un meilleur plan ?

Jim ne répond pas. Benk décide de le provoquer :

—Ça te fait rien, à toi, une femme ? Ça ne t'intéresse pas ?

Comme Jim reste silencieux, il en rajoute depuis le fond du wagon.

—Je tiens à éviter toute méprise : si tu n'aimes pas les femmes, je respecte ta décision, hein. Mais je te demande seulement : t'as pas des bonds dans la poitrine quand tu vois une belle paire de seins ?

Voyant le malaise de Jim, il insiste :

—La peau douce, une odeur discrète et entêtante à la fois, les doigts fins, les cheveux longs qui s'étalent un peu partout... et puis une grosse paire de seins !

—Ta gueule ! lance Jim en frappant contre la paroi du wagon. Arrête avec tes conneries !



La tension monte dans notre logement exigü tandis qu'il veut s'approcher de Benk. Ficelle le retient non sans peine. Benk, lui, sourit de toutes ses dents.

—Eh ben voilà, dit-il. Tu nous montres enfin que tu es un être humain doué d'émotions ! Fini le théoricien anticapitaliste qui nous explique comment nous devons reconstruire le monde. Fini les schémas compliqués pour nous dire comment chercher de la nourriture. Je suis content que tu saches laisser tomber ce masque d'intello qui, d'ailleurs, ne te va absolument pas. Tu ne veux pas nous raconter ta première fois, histoire qu'on rigole un bon coup ?

—Pauvre type, répond Jim.

Et il sort du wagon pour aller s'allonger à son sommet. Ficelle, le Roux et moi, nous n'en menons pas large. C'est à nous de recoller les morceaux entre nos deux compagnons. Depuis le début, nous avons insisté sur l'importance de la solidarité au sein de notre groupe. C'est notre seule chance de nous en sortir. Je finis par monter sur le toit à mon tour. Jim m'arrête aussitôt :

—Ça va, Condé, tu peux descendre. Laisse-moi tranquille. Je vais bien. Je n'ai juste pas envie de parler. Demain ça ira mieux.

Je hausse les épaules et redescends. Quand je retrouve les autres, Benk est en train de raconter quelles prouesses sportives il a réalisées avec son cousin dans une école d'infirmières. Nous le laissons parler en souriant. Quand il s'agit d'inventer une histoire, il est franchement doué. Même quand rien de ce qu'il nous raconte n'est réel.

Jour 167. Benk et Jim se sont évités pendant vingt-quatre heures avant de coopérer de nouveau. Leur dispute n'était pas bien méchante. Jim a pris sa revanche en ramenant un sanglier de la chasse, prouvant ainsi qu'il était capable d'agir efficacement. Benk lui a fait une fête du tonnerre, tout impressionné par la taille de la prise de notre camarade.

Nous avons continué de marcher sans nous arrêter, sauf pour la nuit. Depuis deux jours, le terrain est plus escarpé. Nous devons nous mettre parfois à cinq



pour pousser notre wagon dans les montées. Nos chaussures sont en lambeaux et nos pieds souffrent chaque jour un peu plus. Ficelle a décidé de marcher pieds nus il y a une semaine. Il affirme qu'il est désormais insensible à la douleur. Personne n'a le courage de l'imiter.

Jour 172. La monotonie bat des records. Nous traversons une petite chaîne de montagnes et c'est la solitude qui règne ici. Les proies sont rares et après délibération nous décidons de ne plus nous arrêter qu'en cas d'urgence. Nous avons rassemblé suffisamment de vivres pour tenir une bonne semaine. Le plus important est désormais d'avancer le plus vite possible, le plus loin possible, pour nous sortir de cette région.

Jour 178. Depuis ce matin les rails sont en pente descendante. La poussée du wagon est de plus en plus facile, jusqu'au moment où elle n'est plus nécessaire. Nous montons tous à bord et le Roux reste seul aux commandes, tenant le frein fermement dans les mains.

—Laisse rouler ! lui ordonne Jim. Pour une fois qu'on avance !

Nous nous observons, fourbus, les muscles endoloris. Pour la première fois depuis longtemps nous avons l'occasion de nous amuser un peu. Je fais signe aux autres de me suivre tandis que je me dirige vers le toit du wagon. Nous nous réunissons aux côtés du Roux et je lui hurle mes consignes :

—Chauffeur ! Pleins gaz !

Je desserre le frein d'un geste brusque et m'assois avec les autres. Le Roux m'imité aussitôt pour ne pas se laisser déséquilibrer. Notre véhicule devient de plus en plus rapide, à mesure que la pente augmente.

En moins d'une minute, nous atteignons une vitesse folle. Le vent fait pleurer mes yeux et le monde qui défile sur les côtés est flou. Nous échangeons des regards ravis. C'est enfin l'aventure, la vraie. Celle dont nous avons toujours rêvé. Survient un virage et personne ne veut toucher au frein. Nous sentons la



force centrifuge nous attirer loin des rails mais le wagon reste en place. Nous nous accrochons tant bien que mal pour ne pas tomber.

Une fois le virage passé, nous nous mettons à rire sans raison. C'est peut-être de nous sentir vivants alors que nous frôlons la mort, ou bien à cause de la nervosité que nous essayons de cacher à chaque soubresaut du wagon. Nous vivons la frayeur de notre vie mais il est hors de question de le laisser paraître.

Notre descente infernale me paraît durer des heures. Grisés, nous laissons le Roux gérer les manœuvres comme il l'entend. Parfois il laisse le frein totalement ouvert, nous permettant de prendre un maximum de vitesse. A d'autres instants il préfère ralentir pour passer une zone qui lui semble plus dangereuse. C'est le seul qui paraît un minimum sérieux dans notre équipée. Cela ne l'empêche pas de piler d'un coup sec en plein milieu de l'après-midi.

—Halte ! crie-t-il.

Et avant que nous ayons eu le temps de réagir, il saute sur les rails.

—Qu'est-ce qu'il fout ? demande Benk.

Nous le rejoignons et constatons qu'il voulait simplement uriner.

—Pourquoi tu fais pas ça en route, comme nous ? l'interroge Ficelle.

—Parce que je veux vous montrer ça, répond le Roux en tendant le bras devant lui.

Nous sommes arrivés à la fin de la chaîne de montagne. Devant nous, à perte de vue, s'étend la mer.

—On y va ? demande Jim.

—T'es con, répond le Roux. Bien sûr qu'on y va ! Mais regarde un peu la côte, abruti !

Je tourne moi aussi la tête dans la direction qu'il indique. Une ville ! La première depuis que nous sommes montés dans ce wagon ! Enfin !



Nous remontons aussitôt et reprenons notre descente infernale. Cette fois il n'est plus question de rire. Nous nous penchons en avant, tendus vers notre nouvel objectif.

Nous devons pousser le wagon pour parcourir les derniers kilomètres. Mus par une énergie nouvelle, nous marchons toute la nuit pour atteindre notre but. Nous atteignons les premiers bâtiments au petit matin et faisons halte à la gare.

—Terminus ! Tous les voyageurs descendent de voiture ! lance Jim en sautant sur le quai.

Il nous faut moins de deux minutes pour comprendre que la ville est déserte. Nous décidons de laver notre déception en allant nous baigner. La mer est à deux cents mètres. Pour la première fois, nous quittons notre wagon tous les cinq, laissant nos provisions sans surveillance. Après avoir fait la course sur la plage, nous voilà dans l'eau. Nous en profitons pour nous laver un minimum, ce qui n'est pas de trop après une semaine en montagne.

Je sors de l'eau le premier et m'allonge sur la plage de galets pour sécher au soleil. Les autres me rejoignent petit à petit et nous restons silencieux un instant, profitant du bruit des vagues.

—C'est dingue d'avoir tout ça rien que pour nous, dit Benk.

Je hoche la tête.

—Ça me ferait presque oublier notre solitude, ajoute Jim.

—A mon avis, il faudra s'y habituer, dis-je. S'il n'y a pas plus de vivants en ville que dans les campagnes, ça veut vraiment dire qu'on est les derniers sur cette planète.

—Alors il faut fêter ça, répond Ficelle. On n'a pas soufflé depuis qu'on est tous ensemble.

D'un commun accord, nous partons fouiller la ville pour trouver de quoi célébrer notre survie à la catastrophe. Nous trouvons un supermarché et



dévalisons le rayon alcool. Depuis le temps que nous n'avons rien eu d'autre que de l'eau pour étancher notre soif...

Nous déambulons au hasard des rues, chacun de son côté. Soudain, Benk pousse un cri. Nous accourons dans sa direction et le découvrons, hilare, devant un magasin d'instruments de musique.

—Regardez ce que j'ai trouvé !

Il brandit une guitare électrique. Je ne peux m'empêcher de le faire revenir à la réalité :

—Elle n'est même pas branchée ta guitare.

—Je m'en fiche, réplique-t-il. Je vais faire ce que j'ai toujours rêvé de faire.

Et il brise sa guitare au sol, comme une vraie rock star. Il y met toute son énergie. Le bois vole en éclats, les cordes pendent du manche lamentablement. Benk lance loin devant lui ce qu'il lui reste de guitare et hurle à un public invisible :

—Est-ce que vous êtes là ?

Et nous quatre, nous commençons à taper des pieds et des mains pour demander une suite au concert. Benk se rue dans la boutique et nous le suivons. Il se jette derrière une batterie et, sans nous laisser le temps de regarder autour de nous, il attrape des baguettes.

—Tu sais jouer ? lui demande le Roux.

—Non ! hurle Benk avant de martyriser une cymbale.

Pendant ce temps, Jim et Ficelle se sont saisis d'une guitare chacun. Ils commencent à jouer un morceau, de la vraie musique cette fois, et nous les regardons, bouche bée.

—Allez ! Remuez-vous ! nous encourage Benk.



Il reprend sa cacophonie sur la batterie et se met à taper plus ou moins en rythme. J'attrape un saxophone près de moi et y souffle de toutes mes forces. Le son qui s'en dégage est atroce. Mes tympanes souffrent mais mes acolytes m'encouragent à poursuivre. Le Roux s'assoit devant un piano désaccordé et entreprend de défoncer les touches à grands coups de poing.

—Nous sommes le premier et le dernier groupe de rock au monde ! hurle Benk, comme possédé. Faites un maximum de bruit pour... The Unplugged !

Je fais de nouveau retentir mon saxophone pour couvrir sa mauvaise blague et nous jouons de plus belle.

Seuls nos deux guitaristes maîtrisent réellement leurs instruments et nous finissons par nous arrêter, envoûtés par la musique jouée par Jim et Ficelle. Et c'est comme tout ce qui nous manquait était enfin arrivé. Toute la civilisation que nous cherchons depuis si longtemps est là, devant nous, en nous.

Il suffit de quelques notes pour changer le monde. La musique nous prend aux tripes et nous avons l'impression d'être revenus chez nous. Nous commençons rapidement à chanter à tue-tête, tandis que Benk suit le rythme en massacrant sa batterie.

Et tout cela n'a qu'un seul but : nous rappeler que nous sommes bien vivants.

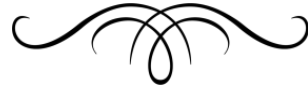




Lucia

Le cadre

Marie Dietrich



« Tu veux pas aller un tout petit peu plus vite ? »

Le vent soufflait fort à travers les herbes folles. Les branches craquaient et les feuillages sifflaient sous la puissance du blizzard. Mais cela ne suffisait pas à couvrir le bruit strident des roues du chariot. Ni les remontrances qui en émergeaient.

Dans le fond de la carriole, un grand cadre de bois était posé. Au cœur de celui-ci, un visage flou était représenté. Une grande gueule entourée de longs cheveux, noirs comme les plumes d'un corbeau. Les contours de ses yeux, sa bouche et son nez étaient vaporeux, changeants. De temps à autre, le portrait s'animait et vociférait.

La fillette qui tirait la charrette était épuisée. Cela faisait bien longtemps qu'elle avait commencé à tirer ce fardeau. Le poids de son armure en plus de celui du chariot pesait lourdement sur ses épaules.

Son attirail était des plus dépareillés. Sur son nez retombait la visière d'un casque dont les longues plumes s'étiolaient. Son bras gauche était équipé d'une pièce de cuir tandis que le droit était entouré d'un linge sale maculé de taches de boue. Ses chausses étaient trouées aux genoux. À ses pieds, deux bottes jaunes d'une matière indéterminable repoussaient l'humidité de la rosée du soir tandis que la jeune fille traçait son chemin à travers les hautes herbes.

Elle qui ne se séparait que rarement de son épée et de son arc avait fini par les déposer dans le fond du chariot, avec son amulette en dents d'ours.

« Elvide, c'est encore loin ? »



La petite créature qui venait de s'exprimer marchait à côté de la dénommée Elvide. Couverte de fourrure brune fournie, elle était coiffée d'un galeron en feutrine verte. Le chapeau couvrait en partie deux yeux violets. Dans son poing, elle tenait un petit bâton de marche.

« Je ne sais pas, Liyon », répondit la fillette, rapidement interrompue par la voix rocailleuse du Visage flou.

« Si tu ne te dépêches pas on n'y sera pas avant la tombée de la nuit ! »

L'être dans le cadre n'avait pas été avare en conseils douteux, remarques désobligeantes et reproches depuis le début du voyage.

Elvide et Liyon se regardèrent un instant puis reprirent leur route. Aucun des deux n'était pressé d'arriver.

Hier, ils s'étaient fait dépasser par un garçon bien habillé, sans aucune tache ni pli dans ses vêtements. Sa carriole semblait légère. Plus que celle-ci. Tout comme le fardeau d'Elvide, le chariot de l'inconnu contenait un portrait fantomatique. Celui-ci avait de la barbe. Mais il ne pressait pas le garçon d'avancer plus vite. Au contraire. Il filait à toute allure tandis que son portrait, d'une voix très grave, le suppliait de ralentir. De profiter du voyage. De retourner voir ses parents. Mais le garçon faisait mine de ne pas l'entendre et avançait droit devant, tête baissée sans regarder ce qui se passait autour de lui.

Il devait déjà être passé de l'Autre Côté.

Tant mieux pour lui, mais Elvide n'était pas pressée d'atteindre le lieu du passage.

Pourtant tout le monde la poussait à y aller le plus tôt possible. A commencer par ses parents. Ils avaient beaucoup insisté pour qu'elle entreprenne ce voyage. Si elle ne se mettait pas rapidement en chemin, elle allait prendre du retard, subir les moqueries des autres. Et puis ses amis avaient pris le départ. Alors Elvide était partie avec eux, tirant sa charrette comme les autres. Après avoir parcouru une grande partie du voyage ensemble, ils avaient fini par se



séparer. Certains voulaient prendre de l'avance. D'autre voulaient ralentir l'allure, faire des détours, explorer les environs avant de continuer le périple.

Elvide et Liyon s'étaient retrouvés tous les deux. Le voyage était plus compliqué en petit comité. Mais ils avaient résolument continué, malgré les dangers et les obstacles. Ils se rappelaient avoir combattu des dragons, contourné la tanière d'un ogre assoupi et nagé en cote de mailles dans le lit de la rivière maudite. Tant d'exploits ! Et personne à qui les raconter.

« On s'arrête ! »

Elvide lâcha la carriole et alla s'asseoir sur une pierre moussue qui bordait un ruisseau.

« Je ne veux plus y aller ! » reprit Elvide en boudant.

Dans le chariot, le tableau hurlait de se remettre en chemin. Il disait qu'il fallait arriver avant le lever du jour, ne pas être en retard.

Liyon se rapprocha du ruisseau et Elvide lui jeta un coup d'œil embué. Les pattes de son fidèle compagnon étaient imbibées d'eau. Chacun de ses pas semblait pénible. Le voyage l'avait beaucoup usé. La plupart de ses poils étaient emmêlés, le reste était arraché. Son chapeau était troué et ne servait plus à cacher l'éclat de ses yeux. Les pupilles violettes de Liyon s'étaient ternies, retirant toute malice à son regard.

Recroquevillée sur elle-même, les genoux au niveau du menton, Elvide lâcha quelques mots à son piteux compagnon d'une voix tremblotante.

« Tu sais qu'elle ne me laissera pas te prendre avec moi de l'autre côté.

- Je sais.

- Je pourrais faire demi-tour peut-être. On aura qu'à leur dire que j'ai fait le voyage et que le rituel s'est bien passé.

- Tu sais qu'ils ne te croiront pas. Personne ne revient inchangé. Pas après être passé de l'Autre Côté. »



Elvide lâcha un sanglot et se mit à pleurer à chaudes larmes. Entre deux reniflements, elle parvint à s'exprimer d'une voix tremblante :

« Je ne veux pas te laisser !

- Ne t'inquiète pas pour moi, répondit Liyon en l'entourant de ses bras pelucheux. Mon temps est passé. Tu trouveras des compagnons de route plus appropriés que moi de l'Autre Côté. Pense à tes parents, la fierté qu'ils éprouveront quand tu auras terminé le rituel. Et tes amis qui sont déjà passés et qui t'attendent. »

La pluie commença à tomber, assombrissant subitement le ciel orangé. Les larmes se mêlèrent aux gouttes en s'écrasant sur la face rougie d'Elvide. Ses cheveux noirs se collaient en mèche sur son front trempé. Ils restèrent un instant à regarder le ruisseau se gorger d'eau et déborder de son lit.

« Tu sais, ce n'est pas si impressionnant que cela, l'Autre Côté. »

Déchirant le silence qui s'était installé parmi les clapotis de l'averse, le Visage du cadre avait parlé. D'une voix calme et posée. Peut-être pour la première fois depuis le départ.

« Tu te débrouilleras très bien, j'en ai la certitude. Tout un tas de nouvelles aventures passionnantes t'y attendent.

- Tu parles gentiment toi maintenant ?

- Je parle toujours gentiment. »

Vexé par la remarque de Liyon, le Visage ne dit plus rien. Mais l'intervention de ce dernier avait au moins redonné confiance à Elvide. Armée du peu de courage qu'elle avait regagné, elle se défit de son armure, de son casque et les déposa dans le chariot avant de reprendre la route.

Peu de temps après, la pluie cessa et un halo de lumière se dessina au loin. Le lieu du rite de passage. Bientôt elle serait de l'Autre Côté. À mesure qu'ils approchaient, ils croisèrent des dizaines d'enfants. Ils traînaient eux aussi des carrioles remplies d'objets divers. Des armes de bois, des chapeaux extravagants,



des coiffes de plumes, des sculptures de licornes, des dragons de chiffons, des robots, des fusées, des amas de dinosaures...

Elvide aperçut rapidement les contours d'un grand phare à quelques dizaines de mètres. Les autres enfants se dirigeaient aussi vers sa lumière éblouissante. Sauf un. Il était habillé de vert de la tête aux pieds, chapeau compris. Il portait une dague coincée dans sa ceinture et autour de lui voletait une petite lumière jaune. Sourd aux appels de ceux qui croisaient sa route, il faisait résolument demi-tour.

« Tu as vu le gar... »

Sa question resta suspendue en l'air. Elle chercha Liyon du regard mais ne le vit pas en se retournant. Elle aperçut par contre un petit tas de poils dégoulinants blotti dans le fond de la carriole. Il devait être épuisé.

Le chariot cahota lorsque Elvide arriva au pied du phare. Une vieille dame au dos courbé par l'âge la reçut. Elle lui demanda de prendre le cadre et de laisser toutes ses autres affaires dans le chariot. Puis elle lui expliqua comment passer de l'Autre Côté. Il suffisait pour cela de regarder le cadre puis de fermer les yeux. Elvide était incapable de dire quoi que ce soit. C'était le grand moment. Elle allait devenir grande.

On lui en avait tant parlé de cet instant. Elle voyait déjà le sourire satisfait de ses parents quand elle le leur annoncerait et les amis qu'elle retrouverait. Il était temps de laisser les enfantillages derrière elle.

Encore pleine de doutes, elle tendit à bout de bras le cadre devant son propre visage. Le Visage du cadre se fit moins flou, les traits de sa face se dessinèrent plus finement : une Elvide plus âgée, inquiète et peu sereine s'afficha. Alors l'enfant lâcha le cadre et couru vers le chariot. Là, à la hâte, elle fit un baluchon qu'elle remplit avec son collier en dents d'ours, son casque et Liyon qu'elle déposa délicatement. Puis, son baluchon sur l'épaule, elle cavala à nouveau vers le cadre et l'empoigna à pleine main, sûre d'elle. La vieille dame ne tenta même pas de l'en empêcher. En face, dans le cadre, le visage de la vieille Elvide était plus détendu et heureux.



Alors la petite Elvide ferma les yeux.

Quand elle les rouvrit, Elvide découvrit ses traits dans le miroir qui lui faisait face. Elle avait quelques cernes, cachées à moitié par une mèche de cheveux noirs. L'âge avait marqué son visage mais cela ne l'effrayait plus. Elle sortit de la salle de bain pour se rasseoir à son bureau.

Sur une étagère, au-dessus de son écran, plusieurs livres étaient serrés. Ils étaient tous signés de son nom. Ils transportaient ceux qui les lisaient dans un monde féérique où se côtoyaient dragons et chevaliers, princesses et aventures fantastiques. L'enfance avait composé le futur d'Elvide.

Trônant sur la tranche des romans, un vieux nounours en peluche veillait sur le travail de sa protégée. Il avait en lieu et place des yeux deux boutons mauves.

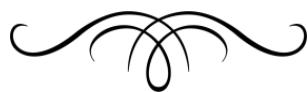
Elvide retira son visage de l'écran rétroéclairé, satisfaite de sa nouvelle histoire. D'un geste résolu, elle martela son clavier pour inscrire en majuscules trois lettres au bas de la page numérique.

FIN



L'Opacité blanche dans la nuit

Ellis Dickson



Je me lève de mon sommeil au milieu de la nuit et par la fenêtre je suis attrapée.

Ce nuage blanc opaque passe comme une fumée qui vient de nulle part, qui ne sort d'aucune embouchure, et pourtant se dirige-t-elle.

C'est une locomotive et tous ses wagons au milieu de la nuit que je surprands à serpenter le ciel.

Pas de traîneau, aucune ombre rouge qui strie le mouvement de grelots imaginaires, mais les wagons de tous les possibles allant, zigzaguant, forçant l'assombrissement à pousser les obscurs sur son passage.

Attendez-moi !, je crie. Attendez-moi ! Où est la gare ? Dites-moi le quai, où est-ce inscrit ? J'ouvre la fenêtre et crie, hé la ! Je voudrais monter. Comme je voudrais monter, finis-je par murmurer.

Et je regarde ces musculeux nuages disparaître à toute vitesse tous bien raccrochés les uns aux autres, et déjà je ne vois plus le véhicule de tête, mais je ne suis plus à ma fenêtre.

Mes pieds nus au sol, à l'ailleurs je décolle, pour contraindre ce corps aux virages et entournures qui ponctuent ce ciel. Noir, incertain, riche de nuances, il s'éclaire un instant pour laisser apercevoir le sillage du train, il efface derrière moi les traces des rails.

Alors je cours comme je glisse et j'halète, je virevolte tout doucement et j'oublie qui je suis pour juste être. J'erre cette nuit parmi les cimes auxquelles s'accrochent quelques restes de charbon, le hululement de la cheminée et les crachotements du ventre ronflant de l'appareil.



Tout à trac suis-je à bord et comme j'ai froid je m'aperçois que le thé brûlant attend de réchauffer ma gorge sur la table où je suis accoudée.

La locomotive s'engage à virer de bord et tout l'autour passe d'un sens à l'autre, et du sol au plafond, le reste s'évapore. Si je tremble ce n'est pas la terre, seulement mon corps serré et bousculé à accrocher sa vue à toutes les fenêtres de simple vitrage toutes pleines de buées, de plomb et de résidus de toutes les saisons.

Je capte comme j'erre, les images à la volée qui frappent et font montre de la toute la clarté du monde. Je traverse tous les cieux, et ces lunes sont toutes les mêmes et les couleurs et les parfums m'étreignent.

Mes pieds nus toujours au sol, j'observe de ma fenêtre le jour à sa naissance, au loin, qui menace de rompre tous les secrets et chasse la nuit et tous ses songes. Alors j'entends comme d'un souvenir le bruit strident de la locomotive et serre de ma main vide le ticket pour le prochain voyage.

Je me rassieds dans mon sommeil et à nouveau, je suis à bord.



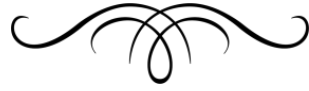


Errance in exploration of a new world

Rémy A. S. Díaz

Naufragé en Terre étrangère

Constantin Louvain



25 – C’était un charpentier, un homme robuste. Je l’ai abordé simplement, alors qu’il ponçait une pièce de bois sous un soleil éclatant. J’avais fait une longue route, j’étais couvert de poussière et j’avais mal aux pieds. D’ailleurs, je souffre des pieds depuis que je suis arrivé. L’excès de gravité n’est pas énorme, mais je le supporte mal. Je l’ai interpellé d’une voix rendue rauque par la sécheresse de ma gorge, et il a relevé la tête, me regardant avec intelligence et bonté, puis m’a proposé de l’eau, ce que j’acceptai avec gratitude. Il alla chercher une coupe en poterie qu’il remplit d’une jarre et me présenta. Je bus goulûment, apaisant ma soif, hydratant les chairs desséchées de ma bouche. Il m’invita ensuite à laver mon visage et mes pieds dans une vasque, et à me reposer sous l’ombre d’un figuier. Une fois assis côte à côte, nous avons parlé. Il avait une connaissance profonde de l’humanité, et je me suis surpris à espérer. Peu de personnes disposent des qualités que je recherche, et elles étaient présentes en lui à foison. Il suffisait d’un déclic, d’une légère poussée pour que cette personne révèle son potentiel. Notre discussion nous a amené à réfléchir sur la nature de l’homme et la manière de promouvoir l’amour et la collaboration entre individus. Quand je suis reparti, il était pensif et j’étais plus confiant.

37 – J’étais arrivé à Alexandrie depuis trois jours quand j’entendis parler d’un jeune homme remarquable. Il fréquentait régulièrement la fameuse bibliothèque que je n’avais plus visitée depuis son inauguration par Ptolémée. Ce roi grec qui dirigeait alors l’Egypte, la fécondant du génie hellénique, m’avait accueilli trois siècles plus tôt alors que je revenais de la lointaine Cathay, et m’avait invité à sa table le temps d’un banquet. Nous avons longuement parlé, et j’avais glissé le concept d’une bibliothèque universelle dans la conversation. L’idée l’avait séduit. Je voyais aujourd’hui le résultat superbe de ses efforts. Pour



la première fois depuis des siècles, je sentis que j'étais sur la bonne voie, et je pressai mon avantage. Je fis aisément la connaissance de celui que j'étais venu rencontrer. J'avais appris comment me faire accepter par les humains, quelle que soit leur culture, leur âge, leur sexe. Nous avons discuté arts et philosophie, et par des propos soigneusement mesurés, j'orientais notre conversation vers la vapeur et ses propriétés. Lorsque je quittai la ville, il avait fait réaliser l'éolipile, un dispositif mû par l'énergie de la vapeur et réfléchissait à d'autres mécanismes. J'estimai alors avoir fait un grand progrès, mais ce ne fut qu'un feu de paille.

626- Depuis des siècles, je n'arrivais à rien. Tous mes efforts étaient régulièrement réduits à néant par une instabilité politique chronique et des guerres incessantes. L'Empire d'Occident s'était effondré sous la poussée de groupes humains venant du Nord et de l'Est. Ils s'y étaient taillés des royaumes où ils imposaient leurs mœurs et leurs lois. Les connaissances techniques avaient régressé de manière impressionnante dans ces territoires. Là où se construisaient autrefois de belles demeures en brique et en pierre avec des toits de tuile ne s'élevaient plus que de rudimentaires huttes en torchis, et les concepts sanitaires les plus élémentaires, comme ceux d'égouts voutés, avaient disparu. J'avais quitté Londinium dévastée, et j'étais arrivé à Constantinople deux ans plus tôt, espérant y trouver une opportunité de faire avancer mes projets. Le calamiteux Empereur Phocas avait été remplacé par Héraclius, un général énergique qui peinait à réparer les bévues de son prédécesseur. Mes espoirs furent vite déçus. Toute l'activité intellectuelle des Byzantins s'investissait dans les disputes et querelles religieuses. Et pour couronner le tout, la ville fut assiégée par une horde de 80.000 Avars et les troupes du Roi de Perse. J'y fus immobilisé des mois ! Que de temps perdu !

773 - C'est au retour d'un voyage en Inde que je passai par Bagdad, alors capitale d'un grand empire, un lieu où les lettrés de diverses origines se rassemblaient. Je fréquentais des cercles d'astronomes et de mathématiciens, et la nuit, assis sur un coussin posé sur la terrasse de la villa d'un riche marchand, sous la voûte céleste obscure cloutée d'étoiles scintillantes, à la lumière de la



pleine lune, je leur parlai d'un concept que je leur dis avoir découvert au cours de mes pérégrinations en Inde, le zéro. Ils le nommèrent sifr, ce qui signifiait le vide dans leur langue, et qui, dans la vôtre, a donné le mot « chiffre ».

1012 – Les Song régnaient sur la Chine, offrant sur un vaste espace la sécurité à l'industrie et au commerce qui se développaient, amenant la prospérité à tous, et surtout à ceux qui, par leur audace, leur travail et leur ingéniosité savaient mettre à profit ces circonstances favorables. Mais le manque de métaux précieux empêchait de frapper la quantité de pièces de monnaies nécessaire pour représenter la masse de biens supplémentaires mise à disposition des humains de cette région, et l'économie en était ralentie. Je prenais le thé avec quelques riches marchands dans la cité de Xiang lorsque je suggérai d'utiliser le papier comme support pour représenter la monnaie. Il y eut quelques sourires, et l'un des participants me répondit

— Mais nous le faisons déjà entre nous ! Et depuis longtemps !

— Je sais, répondis-je. Mais ce que je propose est différent : un papier monnaie émis par l'État, valable dans tout l'Empire et garanti sur son trésor d'or et d'argent.

L'idée fit son chemin, et douze ans plus tard le premier papier monnaie moderne apparut, contribuant grandement à l'essor de l'économie Song. Hélas, les humains ont leurs travers et l'Empereur ne tarda pas à imprimer plus de billets que de raison, causant une terrible inflation. Bientôt ces billets perdirent toute valeur. Mais je savais que l'idée serait réutilisée, se transmettrait, et qu'elle faciliterait le développement de l'industrie et des échanges, ce qui allait dans le sens de mes projets.

1447 – C'était la troisième taverne de Mayence où j'entrais ce jour-là. Je me sentais vraiment fatigué. Je revenais à nouveau de Chine et j'avais hâte de faire avancer mon plan. Je repérai de suite mon homme, un artisan ayant atteint la quarantaine, avec une belle barbe, et des vêtements de prix, mais tachés par



endroits, troués et mal ravaudés à d'autres. Une personne dans une mauvaise passe financière, et donc ouverte à des suggestions permettant un enrichissement rapide. Je m'arrêtai face à la table où il était assis et l'interrogeai en sa langue

— Jean Bonne Montagne ?

— C'est bien moi, répondit-il. Que voulez-vous ?

— Vous offrir une bonne chope de bière et parler.

— Dans ce cas, vous êtes le bienvenu. Installez-vous. De quoi désirez-vous discuter ? Je préfère éviter les sujets politiques et religieux. Ils ont trop tendance à échauffer l'esprit de mes contemporains.

— Cela tombe bien. Je voulais vous parler d'un dispositif dont l'idée vient de Chine : la presse à imprimer.

1679 – L'homme semblait dormir à l'ombre d'un pommier, mais lorsque je m'approchai, je vis qu'il avait les yeux grands ouverts. Il rêvassait sans doute. Je m'approchai et le saluai dans l'anglais qu'on parlait à la cour, captant ainsi de suite son attention. Je lui rapportai les derniers potins de Londres, et lorsqu'un fruit tomba de l'arbre, je lui fis négligemment remarquer

— Comme il est curieux que la pomme tombe de sa branche alors que la Lune reste en place siècle après siècle.

Je n'en dis pas plus. Mon éthique me l'interdisait, ainsi que la prudence. Malgré tous mes efforts pour rester discret, mon errance à la surface de ce monde étranger avait fini par donner naissance à des rumeurs et même à une légende. Je quittai l'Angleterre, confiant dans les effets de cette brève interaction avec Isaac.

1688 – La ville de Marbourg. Je visitai l'université et j'y rencontrai Denis, un français huguenot en qui je reconnus, toutes proportions gardées, un compagnon d'errance. C'était un inventeur qui se déplaçait à travers l'Europe. Il avait déjà mis au point un dispositif qu'il nommait le digesteur, lequel permettait



de transformer en gelée la viande la plus dure, parmi bien d'autres applications. L'homme était doué pour les sciences, mais malheureusement pour lui bien moins pour le commerce et il ne tirait guère avantages financiers de ses découvertes. J'invitai cet impécunieux à déjeuner dans une des meilleures tavernes de la ville, me présentant comme un autre chercheur intéressé par ses recherches. La discussion pendant le repas porta sur le cylindre à poudre de Huygens, un concept intéressant, mais non maîtrisé.

— Et si, au lieu de poudre, on utilisait la vapeur, lâchai-je négligemment alors qu'une blonde aubergiste nous resservait de la bière.

Allais-je réussir à Marbourg ce qui avait échoué à Alexandrie quinze siècles plus tôt ? J'appris quelques années plus tard que Denis avait développé le concept du cylindre-piston à vapeur, et que la première révolution industrielle débutait timidement.

1789 – Les humains d'Europe vivaient à nouveau des temps troublés. Une révolution avait éclaté en France, mais cela ne m'intéressait guère. Seuls les progrès techniques de l'humanité me concernaient, car eux seuls importaient pour l'évolution des sociétés et le succès de mon projet. Les systèmes politiques n'étaient que des superstructures rendues possibles par l'état d'avancement des connaissances théoriques et pratiques. Les politiciens ne font qu'organiser plus ou moins bien les possibles créés par les hommes de science et les ingénieurs. C'est pourquoi je me trouvais ce jour-là à Pise plutôt qu'à Paris. Je m'étais inscrit comme étudiant aux cours d'un homme aux pensées originales, et je l'interpelai à la fin de l'un d'eux

— Professore Volta ? Un momento, per favore ?

1802 – Merthyr Tydfill était vraiment un coin paumé, même si c'était une grande ville du Pays de Galles. J'avais entendu parler, alors que j'étais de passage à Londres, d'un insensé qui tentait de développer un moyen de locomotion alimenté au charbon, s'inspirant entre autres de l'expérience



malheureuse du fardier de Cugnot. J'avais de suite quitté la capitale britannique pour me rendre dans ces régions battues par la pluie où un ciel gris austère recouvrait de verts pâturages. Il ne me fut pas difficile d'approcher Richard Trevithick. L'homme était un inventeur touche-à-tout, sans cesse en quête de nouvelles idées, qui m'invita à partager son repas et à dormir chez lui, ce qui me donna l'occasion de lui glisser discrètement quelques suggestions. Quand je repartis trois jours plus tard, j'étais assez content de moi et j'appris deux ans plus tard que sa locomotive avait tiré un train de dix tonnes, emmenant soixante-dix passagers dans cinq wagons.

1901- C'était un jeune employé du bureau des brevets, dans la capitale d'un empire multiculturel et multiethnique aux religions diverses que les politiciens de la république voisine traitaient avec mépris de « prison des peuples ». Il retrouvait régulièrement ses amis dans un de ces charmants cafés où les intellectuels de tous bords confrontaient leurs points de vue dans un grand bouillonnement d'idées. Je remarquai de suite Albert. Il n'était pas le plus causant, mais sans aucun doute le plus profond. Après avoir payé quelques tournées à ces jeunes gens à peine sortis de leurs études, je jetai à un moment négligemment dans la conversation :

— Supposez que vous soyez à cheval sur un rayon de lumière. Que verriez-vous ?

Je me rendis compte, en observant mon sujet à l'aide de sens dont les humains étaient dépourvus à ce stade, que j'en avais assez dit, et je quittai la salle une dizaine de minutes plus tard.

1934 – Il se nommait Wernher, et c'était un jeune allemand d'une vingtaine d'années passionné par les fusées. Je me présentai à lui utilisant le nom germanique que j'utilisais à l'époque. Il était courant pour moi de changer non seulement de nom, mais aussi d'aspect pour mieux m'intégrer dans les sociétés humaines que je traversais. Ce comportement naturel me venait de mes lointains ancêtres, de petits frugivores dont les capacités mimétiques constituaient la meilleure protection. Mais revenons à ce brillant jeune homme qui expérimentait



ses engins dans la banlieue de Berlin. Il se montra étonnamment ouvert, saisissant à demi-mots les allusions que je glissais dans la conversation. Quelques années plus tard, l'Allemagne disposait de missiles efficaces, lesquels arrivaient bien trop tard pour changer quoi que ce soit à son destin. Mais mon but était atteint. La démonstration des fusées en tant qu'arme terrible avait été faite, et les vainqueurs du Reich n'hésiteraient pas à s'en doter et à les perfectionner. J'ai observé au fil des siècles que les inventions ayant pour objet de massacrer plus facilement d'autres êtres humains avaient toujours un démarrage plus rapide !

1935 – J'avais quitté l'Allemagne dont je pressentais qu'elle allait vivre des temps difficiles. Je passai six mois à Cambridge, fréquentant les étudiants dans les nombreux pubs de la ville. Il était facile de devenir populaire parmi eux en payant régulièrement des tournées. Certains disaient que je venais d'Autriche à cause d'un léger accent, d'autres du Levant pour mon teint bronzé. Tous me prenaient pour un excentrique d'une quarantaine d'années. À ceux qui posaient trop de questions, j'exhibais un passeport français où il était indiqué que je venais de l'Oranais, et j'expliquais que ma famille y possédait des vignobles et que j'exerçais la profession de négociant en vins. J'étais là depuis trois semaines lorsque je rencontrai Alan. C'était à la fois un esprit brillant, innovant, audacieux, décidé, et une personne mal insérée dans une société aux règles rigides. Je distinguais en lui une opportunité et le revis plusieurs soirs de suite. Je ne me souviens même plus lequel de nous deux a le premier évoqué un soir le concept d'être calculant, ce que le monde humain connaîtra plus tard sous le nom de « machine de Turing ». Cela me fit réfléchir. Avec le temps, je questionnais de plus en plus l'efficacité de mon action. Je partis pour la Suède au début 1936.

1939 – La guerre menaçait en Europe, et je quittai Stockholm pour les Etats-Unis au mois de janvier. À bord du paquebot qui m'emmenait vers le nouveau monde, se trouvait un physicien italien qui venait d'obtenir le prix Nobel. Malgré mes doutes récents sur les effets réels de mes interventions, je ne pus m'empêcher d'engager la conversation avec lui alors que sa charmante



épouse s'était absente. Je glissai comme à mon habitude quelques insinuations, cette fois sur la manière de réaliser des processus de fission nucléaire, légitimant mes connaissances en me faisant passer pour un ancien professeur de physique. Enrico m'écouta-t-il ? Je n'en suis pas sûr. Sa femme revenait déjà et il n'avait d'yeux que pour elle. Il me salua distraitement, et ils partirent se promener sur le pont. Je restai seul avec mes questions.

1969 – J'étais seul dans la chaleur étouffante de juillet, assis dans un fauteuil fatigué dans un petit appartement du Bronx, face à un écran rudimentaire diffusant des images en noir et blanc. Un terrien, pour la première fois, mettait le pied sur la Lune. Depuis trente ans, j'avais cessé d'intervenir dans les affaires humaines. Ce succès était leur succès. Les doutes qui m'avaient assailli après ma rencontre avec Alan s'étaient développés au fil du temps. Wernher aurait-il quand même inventé les V2 et développé la Saturne 5B sans mon intervention ? Alan aurait-il de toute façon jeté les bases de l'informatique sans nos conversations ? Peut-être n'était-il plus nécessaire que je continue à pousser à la roue. Peut-être était-elle maintenant à même de rouler par elle-même ? Je quittai les USA au début des années quatre-vingt, et je retournai en Europe.

2137 – Plus j'approchais de mon but, plus l'impatience me gagnait. Les progrès techniques que j'appelais de mes vœux avaient pour effet connexe une difficulté croissante à celer mon identité véritable. Je m'étais fait passer pour un réfugié sans papiers venant d'une Europe déchirée par les guerres philosophiques et religieuses, et j'avais réussi à rentrer aux Etats-Unis, trompant de justesse les contrôles qui auraient pu mettre en évidence ma vraie nature. Muni d'une nouvelle identité, j'y exerçai toute une série de petits métiers, comme je l'avais si souvent fait par le passé, mais cette fois en concurrence avec des robots de seconde main. Je fus serveur dans un restaurant de quartier, technicien de surface, cuisinier avant de devenir adjoint d'un bibliothécaire. Et pendant tout ce temps, je suivis des cours du soir. Non pas pour apprendre, bien entendu. Tout l'enseignement que me dispensaient des professeurs pleins de bonne volonté, je le connaissais déjà. Mais pour obtenir un diplôme, puis un accès à l'Université.



Je devais être prudent, apparaître assez brillant pour qu'on prête attention à moi, mais pas trop, ce qui aurait incité des curieux à se pencher sur mon passé. Une fois diplômé, je réussis à me faire recruter par le programme spatial. Dix ans après mon arrivée dans le pays, j'étais à bord d'un vaisseau partant pour la Lune et j'exultais alors que pour la première fois depuis trois mille ans je m'arrachais à la surface de cette planète où j'avais vécu en naufragé solitaire. Une fois sur place, je dus improviser pour me faire admettre dans le programme des communications extra-terrestres, et me retrouver de garde devant la machine qui envoyait de manière aléatoire des messages vers des systèmes solaires éloignés. J'avais un avantage sur elle. Je savais qui contacter, où et sur quelle longueur d'onde. Je passai le clavier en mode manuel, et j'effectuai quelques réglages avant d'envoyer mon message à destination de la balise de communication larguée en catastrophe peu après notre arrivée dans ce système stellaire:

— Ici l'officier de navigation Dal Na Setra, seul survivant du vaisseau naufragé Tragona. Je demande de l'aide. Voici mes coordonnées ...

Le message prendrait quelques heures pour arriver jusqu'à la balise qui flottait sur une orbite lointaine autour de Pluton. Après quoi son transfert vers le centre spatial serait instantané. Dans un jour, tout serait réglé, et je rentrerais enfin chez moi ! La longue errance qui avait consumé plus du tiers de ma vie allait enfin s'achever !

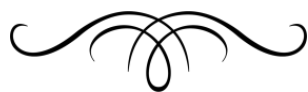




Mika

Edel

|zuna



« ...Et, c'est ainsi qu'après la guerre, la coalition d'Utop décida de scinder le monde en deux : les Fourvoyards qui avaient détruit la planète par les armes biologiques et nucléaires se virent condamnés à rester aux sols putrides de Gaïa, et les Illumineux, enfants innocents d'un peuple né dans ce conflit, eurent le droit de demeurer au ciel, au-delà des nuages par-delà la cruauté humaine. Pour garantir cette paix, la coalition implora les fils de Zéphyr de nous protéger des Fourvoyards qui tenteraient de monter à Utop. Le tramontane aux yeux d'or fut le dernier à résister aux Fourvoyards.

— Et ils ont réussi ?

— Tu vas me demander ça tous les soirs ? rit la jeune femme. Avec un peu de chance, tu connaîtras ces légendes sur le bout des doigts.

— Je pourrai aller sur Gaïa un jour moi ? demanda la fillette dont les bouclettes blondes tombaient sur ses sourcils.

— Le sol est souillé mon ange, il n'y a plus d'animaux ni de végétaux, on ne peut plus descendre, il faut se faire à l'idée. Notre vie est maintenant ici.

— Mais t'as jamais essayé ! Et puis le tramontane aux yeux d'or peut me protéger !

— Edel, cesse de t'emballer autant pour un conte, ce ne sont que des histoires pour enfants.

Voyant que sa fille baissait les yeux, elle reprit plus tendrement :

— Nous n'avons plus entendu chanter le tramontane depuis des siècles tu sais. Allez, endors-toi.



— J'essaierai mon nouvel avion demain ! Il volera encore plus haut que l'ancien tu vas voir !

— Je n'en doute pas le moins du monde, sourit-elle. Mais maintenant il faut dormir !

— Bonne nuit m'man !

— Bonne nuit Edel. »

*

Par-delà l'horizon, un immense astre de cuivre perfora les nuages de sa lumière pour laisser lentement remonter celle-ci le long des tuiles des bâtisses. À peine avait-il effleuré le seuil que la jeune fille ouvrit brusquement la porte d'un revers de la main. Sac en cuir dans le dos, tout un matériel de petit aventurier dans le bagage, deux bottes de tissu épais lacées jusqu'aux genoux, son veston préféré sur les épaules, elle était parée.

— Maman ! Je vais voir Hélios !

— Reviens avant ce soir s'il te plaît ! lui cria-t-elle. Et ne t'éloigne pas trop du village !

Une vieille femme au turban orangé accompagna la mère au pas de la porte pour regarder l'enfant s'éloigner, un avion de papier à bout de bras. Elle sourit dans un regard affectueux.

— Tu devrais la laisser un peu, il ne lui arrivera rien. Tu sais bien qu'elle part souvent sans prévenir, estime-toi heureuse qu'elle l'ait fait cette fois-ci !

Elle laissa échapper un rire rauque et usé par l'âge.



— Son père était comme elle maman, je ne peux pas me permettre de la perdre aussi, elle joint ses mains à son poitrail, ne pouvant s'empêcher d'être inquiète. Faites que Zéphyr veille sur elle...

Les rayons du soleil, semblables à des lances de lumière, jouaient entre les nuages sans même attendre que le vent ne termine sa nuit. Edel était la première éveillée, une fois n'est pas coutume. À son passage dans les rues du village, les moulins se mirent tous en rotation un à un afin de pomper les eaux des fontaines et de moudre le grain des champs. Une poule cocotte dans un jardin, le bois des maisons craque, l'acier du pont grince : Utop sort de son sommeil. Il n'y avait plus besoin d'attendre, le vent était en train de se lever et la jeune Edel avait quitté le dernier terrain pour galoper à présent à travers les champs de colza. Un sifflement se fit entendre à son oreille et ses boucles blondes voltigeaient le long de ses épaules.

— Bonjour Zéphyr ! cria-t-elle au vent dans ses cheveux.

Pour seule réponse, une bourrasque souffla les ailes de son avion de papier pour le faire planer quelques mètres au-dessus de sa tête alors qu'elle souriait dans sa course.

Edel n'est qu'une enfant, mais ses expéditions la poussent à aller toujours plus loin aux frontières de l'île flottante. Elle traversa les champs de colza, les plaines de sel, la chaîne de roches du Nord-Est pour enfin apercevoir les miradors. Tout un collier de clôtures, de tours et de barbelés ceinturait les bords de l'île afin de s'assurer qu'aucun Illumineux n'en tombe. Mais cela fait depuis bien longtemps que ces barrières ne surveillent plus personnes. Et la curieuse aventure demeure une force bien supérieure à la prudence.

L'avion de papier survola les barbelés pour continuer de planer dans une pente d'herbe, et se poser légèrement sur une butte de terre. D'un regard fureteur, Edel se fraya un passage dans une des nombreuses brèches des clôtures, prenant soin bien sûr de ne pas abîmer ses vêtements. Le poids du sac à dos chargé la fit glisser puis dégringoler jusqu'à la butte de terre dans un vrac métallique.



Lorsqu'elle rouvrit les yeux de sa chute, le sol n'était plus. Seuls les nuages couvraient l'horizon à perte de vue. Les lances de lumière dansaient dans la voûte céleste. Elle n'était jamais allée aussi loin dans les profondeurs de l'île. Le vent redoubla de violence et le planeur ne fit qu'un saut dans le vide, pour flotter gracieusement dans les divers courants des airs.

Edel ne disait rien, assise contre cette butte que l'on distinguait à peine du sommeil de la pente. Un sourire étira ses joues et, d'un simple mouvement de jambes, elle se dressa au sommet de la butte pour écarter les bras, puis les doigts, les nuages déferlant sous ses orteils. Elle libéra toute la force de ses poumons d'un puissant cri de victoire. Le vent virevoltait autour d'elle... quelle douce sensation d'invincibilité. La construction de papier cessa soudainement de voler pour se laisser tomber lâchement dans le vide.

— Tant pis, j'en ferai un autre, marmonna-t-elle en ramenant ses bras le longs du corps.

C'est alors qu'un chant mélodieux surgit des profondeurs de la terre pour envahir le ciel. Aux aguets, Edel scruta les nuages, avant de prendre conscience que ce son venait d'en bas. Avançant son buste jusqu'au bord de la terre flottante, elle tendit l'oreille, les sourcils froncés. La mélodie se fit à nouveau entendre, semblable au chant d'une baleine. Il n'y a pourtant plus aucun animal depuis longtemps sous les nuages. Peut-être était-ce un courant d'air dans les racines dépassant de la roche qui faisait ce son. Elle allait descendre de la butte de terre quand le vent doubla de puissance, au point de faire siffler les fils de barbelé. Les lances de lumière disparurent derrière des nuages plus épais : il était temps de rentrer.

Edel fit demi-tour dans un équilibre maîtrisé, ses bottes de tissu calmement posées dans l'herbe, lorsque le barbelé siffla plus violemment, et qu'une bourrasque plongea sur elle en faisant valser l'herbe sur sa route. Le vent lui saisit les côtes... et la souffla dans le vide.

Un oiseau piaillait dans un écho lointain. Où étions-nous... ? Son corps engourdi retrouva peu à peu toute son énergie. L'oiseau siffla à nouveau, plus proche cette fois-ci. Il siffla même si fort qu'elle crut bien qu'il



était à côté de son oreille. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle se retrouva nez à nez avec un iris jaune moutarde pigmenté de mauve. L'oiseau était réellement à côté de son oreille et plusieurs de ses congénères picoraient les graines de courges qui s'était déversées de son sac.

— Eh ! Ne touchez pas à ça !

Le simple fait de se lever brutalement suffit à faire fuir ces plumages iridescents dans les arbres. En voilà des êtres étranges. Après quoi, elle découvrit enfin le décor : une forêt verdoyante. Elle huma l'atmosphère de son petit nez en trompette. L'air était humide. Jamais elle n'avait observé pareilles cimes. Les rameaux de ces géants couvraient presque la totale surface du ciel, ne laissant que quelques ouvertures dans entre les branches pour filtrer les rayons du soleil et les racines, toutes aussi gigantesques que les branches, s'enchevêtraient les unes aux autres entre des rochers couverts d'une mousse verdâtre. Une odeur omniprésente lui fit froncer un sourcil de dégoût.

— Uh... ! Berk !

Jamais elle n'avait senti une senteur de terre mouillée aussi forte ! D'ordinaire, lorsqu'il pleut à Utop, les plantations dégagent une odeur d'herbe mouillée avec quelques notes de colza. Mais cette forêt était probablement la première de sa vie : la plus proche du village demandait des jours de marche. Rapidement, la jeune fille enfouit son nez dans le pli de son coude, gare aux nuages toxiques du sol ! Maman l'a toujours répété : ces lieux sont pollués et c'est pour cette raison que nous n'y descendons pas. Une minute passa ainsi, se retenant presque de respirer sur les trente dernières secondes. Mais rien ne se produisit. Pas un toussotement, pas d'irritation cutanée, pas de picotement dans les yeux. L'air était bel et bien respirable.

Un léger affaissement de sa cheville dans le sol la fit soudainement regarder ses bottes. Le sol est... mou ? La teinte châtaigne du sol ne ressemblait à rien de connu, mais le cratère dans lequel était dressée l'enfant prouvait bien qu'elle avait atterri ici. Toutes ses petites affaires retrouvèrent logement dans son grand sac de cuir, puis Edel descendit de son promontoire, glissant sur les fesses pour atterrir sur un sol plus familier qu'est la terre ferme.



— Un champignon ! s'émerveilla-t-elle.

C'en était bien un. La jeune fille s'était écrasée sur une immense coulemelle au chapeau cabossé par la chute.

Elle fit un tour sur elle-même, puis un autre dans le sens inverse. Comment allons-nous rentrer maintenant ? Cet endroit peut être dangereux, se retrouver nez à nez avec un Fourvoyard n'est pas conseillé. Ramenant sa large capuche tressée sur son front, elle entama une marche en direction du Nord, se repérant à Hélios comme toute aventurière qui se respecte. La forêt semblait impénétrable tant elle paraissait profonde, il n'y avait que des troncs à l'horizon.

Un craquement de branche se fit soudainement entendre et l'enfant fit rapidement volteface. Un jeune cerf l'observait de loin de ses yeux en amande. Lorsqu'Edel fronça les sourcils pour voir plus en détail la créature, elle fut stupéfaite. Les fins bois de son crâne était parsemés de bougeons clos. Impossible de découvrir le corps de l'animal plus longtemps, il s'enfuit à travers la forêt dans la direction opposée. Edel reprit son chemin, le cœur léger mais l'esprit alourdi de questions sans réponse.

Au bout de deux heures de marche dans la même direction, elle soupira péniblement en se sermonnant d'avoir été de l'autre côté des barbelés... Mais inutile de ruminer plus longtemps, le mal était fait, il fallait avancer à présent. Elle aurait d'ailleurs très bien pu se remotiver à la fin de cette pensée si elle n'avait pas trébuché sur une racine avant de s'étendre de tout son long. Cependant, la chose sur laquelle elle avait achoppé attira son attention... Minute, ce n'était pas une racine !

Un orbe vaguement blanc cassé semblait enlisé dans une flaque de vase. Ni une ni deux, elle enfonça ses deux petites mains dans cette tourbière afin d'en extirper l'objet. Sur une partie de la surface, des reflets de bronze, de cuivre et d'or ornaient une grosse bille d'un noir abyssal. Une multitude de cristaux dorés entourait cet obscur centre. Drôle de chose, Edel n'en avait jamais vu. Gardons-le sous la main, ces cristaux sont magnifiques. Le sac de la petite fille avala le globe, et elle se remit en route.



Encore et toujours de la forêt à perte de vue. Et un danger omniprésent. Que se passera-t-il quand Hélios s'en ira dormir ? Maman disait que les animaux de Gaïa n'existaient plus mais Edel n'avait pas rêvé, ils existaient ! Et si elle s'était aussi trompée pour les Fourvoyards ? Allait-t-elle en croiser ? Et ce chant qu'elle avait entendu avant de tomber, qu'est-ce que c'était ? Tant de questions sans réponse.

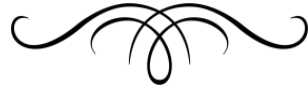
Le temps était compté, peut-être restait-il une heure ou deux seulement avant que la nuit n'engloutisse la forêt et la priorité était de trouver un endroit où dormir.

Il ne lui restait malheureusement qu'une chose à faire pour le moment : marcher.



Le fantôme

Noks



Cette histoire se passe en une époque qui n'existe pas. Le temps est inconnu, et personne n'est homme ou animal. C'est un monde sans voix où les soleils sont bleus. Alors, lecteur, vous aurez beau chercher ce monde en vos jours les plus clairvoyants, vous ne le trouverez pas. (Ceci est un avertissement, car l'esprit des rares personnes qui s'y sont risquées a fini vagabondant entre plusieurs mondes imaginaires...). On m'a dit, un « on » qui n'aurait ni forme ni substance, mais qui aurait la voix grave, de transmettre un récit. C'est un récit réel que l'on a chuchoté, un soir de rêve, dans ma respiration. C'est un récit réel, que vos yeux d'humains voient aujourd'hui gravé sur un papier blanc.

Il y avait un non-homme, dans un non-monde et dans un non-temps. Il avait l'allure spéciale : deux longs bâtons verticaux, séparés, dont chaque extrémité basse était entaillée quatre fois, divisant ainsi cinq morceaux. Ces bâtons, un peu replets au niveau supérieur, portaient un tout aussi dodu torse. Personne, à ma connaissance, n'a jamais tenté de mordre dedans, mais ce torse semblait avoir la parfaite consistance d'un morceau de chocolat fondant au soleil depuis dix-sept minutes. Deux sortes d'épais filaments, soudés en quelques articulations, pendaient sur chaque côté du torse. Des griffes vernies, courbées, y décoraient le bout. Tout en haut, surplombant cette masse, une boule dans laquelle on avait planté, dans les orbites, deux iris qui, quelquefois, laissaient couler un liquide un peu verdâtre. Plus bas, deux lèvres lourdes et sirupeuses qui babillaient, de temps en temps, des mots. Cette créature, plus qu'à un monstre, ressemblait à un homme — sans pourtant en être un.

Il ne m'a pas été répété une syllabe sur son ascendance. Aussi, ne puis-je pas vous faire part du nom que lui ont donné ses progéniteurs. Contentons-nous de l'appeler le non-homme ; si cette dénomination ne lui plaît pas, il n'aura qu'à



sortir de sa tombe une nuit d'août, après que le soleil nous a suffisamment abruti, et noircir la paupière à tous ceux qui auront lu ce récit.

Le non-homme avait le profond sale : la dernière fois qu'une mignonne lui avait apporté des biscuits, il lui avait souri tendrement, puis une fois la porte fermée, il avait léché les biscuits, les avait émiettés avec son pied droit, et en y ajoutant un venin, s'en était servi comme pesticide. Il avait même baptisé ce pesticide « Nina », du nom de la mignonne, et se proposait perfidement chaque matin de défricher les jardins alentours. Ayant l'âme pourrie et des vers dans le cœur, le non-homme s'amusait assez bien dans ce non-monde. Cependant, une unique chose attristait son sourire putride. Ça l'agaçait car ça rentrait en lui sans qu'il n'y pût rien faire ; ça se faufilait partout, dans toutes ses respirations ; ça s'insinuait dans son sang ; même ça remuait ses articulations. Ça s'emparait de lui surtout après chaque réveil — matin ou soir, car le non-homme ne suivait aucun temps pour dormir. Ça s'agrippait à lui, au niveau du ventre, et ça montait avidement jusqu'à la tête, jusqu'au cerveau : il avait alors l'impression d'être mû par quelque chose d'autre que lui-même.

Vous, humain, vous appelleriez cela votre énergie, votre force ou votre vie — cela qui, lors des plus sombres instants, vous empêche de vous jeter dans les marécages en ayant pour projet de ne pas refaire surface. Ce serait votre ange, votre protecteur. C'est comme si vous étiez deux : un plus pur et vous-même. Or, le non-homme, ne pensant nullement avoir besoin d'être protégé, l'exécrait. Ensuite, il s'enrageait toujours de ne rien y comprendre. (Enfin, vous autres lecteurs, souhaiteriez-vous, à la guerre, avoir le déplaisir de ne pas connaître le nom de votre adversaire ? Le combattre bien, certes, avec adresse et élégance, pourquoi pas, mais encore faut-il que vous vous soyez présentés !). Il s'enrageait surtout sur les mignonnes qui passaient le voir, et leurs biscuits. Mais il n'avait pas peur ; il se sentait simplement dérangé dans son intimité.

Un matin, que le non-homme était assis sur sa chaise favorite (fabriquée dans un chêne — qu'il avait abattu lui-même — et recouverte d'un tapis de velours — sa plus grande richesse) qu'il avait disposée dans le balcon, quelque chose se passa. Il entendit un bruit dans une autre pièce. Or, mis à part les mignonnes qui passaient quelquefois, il vivait seul. Il se leva donc. Il fit des pas,



qui s'alourdissaient toujours plus, jusqu'à l'origine du bruit. À son sixième pas, déjà abruti, le bruit avait cessé. Mais peu importait ; il était déjà à mi-chemin, alors il continua. Cela lui prit longtemps. Le son ressemblait à un crissement ; comme si des ongles griffaient le vitrail d'une église. Comme pour s'échapper. C'était en fait un gros rat, glabre, qui, ayant vu la porte ouverte, s'était faufilé dans la maison et s'était amusé à grignoter le sang restant sur les assiettes et les assiettes elles-mêmes. Mais le non-homme ne fit pas cette découverte ; à son douzième pas, il s'arrêta, juste en face d'un grand miroir. Il s'immobilisa parce qu'il voyait un fantôme collé à son reflet.

« Qui es-tu, toi ? » dit-il, assez vulgaire. Il voyait quand même que c'était un fantôme. N'allez pas imaginer, lecteur, que le fantôme est une espèce de drap un peu transparent que l'on lance sur quelque figure hideuse, pour la cacher. Il n'en est rien. Ce fantôme était un fantôme *sophistiqué*. Grand et svelte, il avait la peau (oui, la peau) diaphane. Sous quelque angle qu'il se trouvât, on avait l'impression qu'il brillait sans cesse, que de chauds rayons de soleil roulaient sur lui. Des tracés oniriques le faisaient déborder de lui-même et le versaient un peu partout. Ici, il s'était étalé sur le non-homme, qui regardait le spectacle de deux bêtes dessinées dans la glace. Le non-homme ne savait pas que le fantôme le suivait depuis sa naissance. Et en ce jour, aussi morose que tous les autres, le fantôme avait décidé de lui apparaître. Le non-homme pensa alors que cette bête, le fantôme, était *cela* qu'il exécrait tant. C'était cet autre lui qui, parfois, le dominait sans qu'il pût le nommer précisément. Et quand il comprit que c'était son fantôme, le non-homme parut, au miroir, assez offusqué : pendant plusieurs années, il aurait pu avoir la possibilité d'effrayer, de terroriser, même, les gens. Il aurait pu aller dans leurs nuits, avec l'apparence un peu solennelle des lendemains de passion, et en un seul « bouh », agrandir leurs yeux jusqu'à éclater leurs orbites. Il aurait pu être le démon qui, chaque nuit, attendrait les souffles qui s'éteignent, et visiterait les plus beaux cauchemars pour en prendre tout... Il aurait pu, oui, il aurait pu... Ainsi, il aurait sucé tous vos espoirs. Il passerait la nuit là, à votre chevet, et admirerait vos narines d'ange en chantant des litanies pour votre joliesse. Et au petit matin, il aurait rigolé de vous avoir tant dépouillé ! Le non-homme avait un sourire aux lèvres qui dépassait ses oreilles, à cette évocation.



Il s'habilla donc de son fantôme. Le fantôme étant presque collé à lui, il n'eut aucune difficulté à l'enfiler. Il commença par la tête, précieusement, et descendit la robe fantomatique jusqu'à ses pieds. La peau lui allait comme un gant (puisque c'était la sienne). Et même, le non-homme n'avait jamais autant rayonné. L'habit de fantôme le rendait pimpant.

Le non-homme ressentait comme un souffle plus pur lui emballant le cœur. Il se sentait léger, si léger ; il essaya vite ses nouvelles performances. Il se précipita à la fenêtre, l'ouvrit, et se jeta dans le vide — en plein jour. En deux battements de robe, il avait apprivoisé le vol. Il alla dans les airs et fit peur aux oiseaux, il effraya aussi des regards qui, cherchant la lune, le trouvaient lui. Il fit sourire une vieille femme pour qui sa ressemblance avec son défunt mari était certaine. Même, un groupe de drôles enfants l'avait surnommé « le spectre ». Il galopait dans le vent, plus rapide et plus terrifiant qu'un éclair. Ainsi, le fantôme avalait tous les cris d'effroi qu'on lui jetait, quand il apparaissait — les plus aigus étaient ceux des mignonnes ; ils étaient sucrés, mielleux.

Depuis qu'il avait revêtu sa robe de fantôme — qui lui seyait parfaitement : c'était la sienne propre —, il ne l'avait plus jamais enlevée. Le fantôme avait utilisé ses jours et ses nuits à parcourir les airs, et, quand il descendait sur terre, c'était pour mieux effrayer les hommes. Il pouvait se vanter d'avoir sucé les cauchemars les plus terribles, au fond des nuits de fillettes et de dames craquelantes ; d'avoir dégusté les peurs les plus bêtes des enfants innocents — dont il était responsable. Dans les dédales pavés, il en avait effaré plus d'un (même les grands ; et maintenant, certains passent leurs jours dans des établissements aux murs blanchis, le regard vidé). Le fantôme s'était largement délecté des épouvantes qu'il avait offertes à la race humaine.

Il avait goûté à toutes sortes de hurlements : ceux-là qui s'échappaient du fond de la gorge, aux couleurs d'épouvante ; d'autres, sans couleurs, qui amenaient avec eux un parfum de détresse ; et les derniers, plus placides, qui étaient un « oh » d'étonnement. En plus de ces cris, le non-homme se repaissait des expressions qu'il voyait sur chacun des visages. Il aurait pu empailler ces faces rigolotes dans son salon.



Et, dans les vents, il avait respiré des parfums bien étonnants, dont recelaient les mondes. Dans un tourbillon d'azur et de pourpre, colorié de travers par les plumes des oiseaux, il avait senti du piquant, du dur, du rebelle ; comme un épi frêle et sauvage qui veut se faire plus fort. Poussée sa porte enfoncée dans les nuages, le fantôme avait vu cette vie où tout est plus grand qu'il ne paraît alors : où les murs sont gigantesques, les barreaux énormes, les plafonds difformes — là où même les formes carrées prennent une énergie nouvelle. Il avait rigolé des petites ovales dont les courbes s'échappaient au loin, en chevauchant des arabesques. Pour lui, c'était la liberté, là, qui voltigeait partout, éparpillée dans les volutes de vent, qui sniffait tous les arômes passant : de fraise, de muguet, d'oliban, de thym, et d'autres senteurs charmeuses qui dépassaient les perceptions.

Cette vie aérienne d'errance qui était maintenant devenue son quotidien, le non-homme l'adorait. Comment ne pas savoir jouir du vent touffu qui emportait le corps svelte, de la course toujours remportée contre les migrations d'oiseaux, et même des avions, du pain quotidien constitué par les cris et les faces terrorisées des hommes, quand il s'approchait de nos terres ? C'était impensable. Pour le fantôme, la liberté se trouvait dans l'errance du ciel ; et rien d'autre n'importait. Il en était presque heureux.

Il ne sut jamais cette page d'un Journal humain :

« De nombreuses personnes témoignent avoir aperçu dans le ciel, par leurs fenêtres, sur des poteaux, sur des arrêts de bus, dans des arbres, à travers des barreaux, sur des capots de voitures et même la nuit, au bord de leurs lits, une étrange bête effrayante aux allures de fantôme. Certaines personnes n'ont pas pu reprendre ni le travail, ni l'école, et d'autres visitent très souvent des hôpitaux psychiatriques. Mensonge collectif pour cesser tout labeur ? Tous les récits s'accordent sur un point : la bête, sur laquelle ils pouvaient deviner un visage presque humain, dévoilait toujours un sourire long, douceâtre et tranquille, qui étirait ses lèvres.»





Dame à l'épée - Nicolas Doucet



Storkäll

Alexandre Dulac



Blanc. Partout. Autour.

Du blanc sali, du blanc bleui par les reflets, du blanc grisé.

Depuis des jours, leurs yeux ne voyaient plus que ça : des blancs poncés par les vents et les griffes du givre. Le regard plissé depuis tellement de jours que le froid avait figé leurs rides. Des semaines, et pourtant ils s’habituèrent à peine à la douleur de cette contraction permanente et à l’impact des blancs qui éclataient leur vision.

Mais en cet instant, elle fixait une toute autre nuance.

Du rouge.

Une bavure écarlate, fouettant impassiblement le calme monochromatisme des alentours. Il avait été impossible de la louper ; l’étoile sanguinolente s’étalait sur un sol neigeux découvert, visible depuis n’importe quelle pente des monts alentours.

- Tu crois que c’est l’sang de Rordy ? Interrogea fébrilement Soren.

Elle ne répondit rien, fixé sur la tâche sanglante. Elle scruta tout autour d’eux.

Rien, évidemment. Des semaines qu’ils ne croisaient quasiment aucun signe de vie. Les seuls être vivants qui traversaient leur parcours étaient de petits rongeurs des neiges – la viande crue nourrissait bien – ou les rares sapins et mélèzes rabougris lorsqu’ils descendaient en altitude.



Eux qui avaient cherché à se perdre, ils avaient été satisfaits. Au-delà de leur espoir même. Mais cela était un autre problème. Ils avaient plus grave à régler là. Elle resta silencieuse.

- Tu veux que ce soit le sang d'qui ? Rétorqua tardivement Yorg.

- J'en sais rien, répliqua Soren. P't'être d'une bête. P't'être qu'Rordy il est tombé sur une saleté et qu'il a réussi à la buter...

- Dis pas d'conneries. Des jours qu'on a pas croisé plus gros qu'un lapin. Et vu tout l'sang qu'y'a, c'est plus gros qu'ça. Donc, c'est forcément Rordy. Maintenant, reste à savoir qu'est-ce qu'a bien pu lui faire ça...

Yorg avait toujours eu la particularité de trimballer avec lui son monde d'évidences.

- Ou s'il est toujours vivant ! Ajouta Soren.

- Rêve pas...

- Ça a pas l'air de t'inquiéter tant qu'ça, grinça Soren.

- Qu'est-ce tu veux que j'm'inquiète ? C'est pas ça qui va l'faire revenir d'un coup !

- Ouais ben même ! Tu pourrais quand même être plus inquiet pour lui !

- Tu m'emmerdes Soren. Y'a suffisamment de quoi s'faire du mauvais sang dans c'pays blanc, alors j'vais pas en rajouter à me faire d'la bile mal placée. J'suis concentré. Sur la moind'trace. Si j'en repère une de lui, je fonce. J'perds pas mon temps à chialer.

- Chialer ! Parc'qu'tu crois que

- Taisez-vous.

Elle avait été obligée d'intervenir. Leurs disputes bourgeoñaient trop vite. Et il y avait mieux pour décorer le paysage. Habitué, les deux se turent et se focalisèrent sur les pics infinis qui les cernaient.



Le glacier de Storlkëll les écrasait de son étendue sans horizon. Le ciel blanc-gris fusionnait avec les sommets gris-blanc des massifs gelés qui s'étendaient à perte de vue. Nul espoir de plaine ou de beau vallon. A peine quelques plateaux ceints de crevasses avides. Pour ce qui était des véritables plaines, il fallait descendre bien plus bas, sur la grande plaque même du glacier. Mais cela, elle s'y refusait, et les autres avec elle. Tous connaissaient la réputation de Storlkëll.

Cet endroit maudit, la grande terre du glacier, leur était masqué par une perpétuelle mer de nuage qui frôlait les plus bas chemins qu'ils osaient emprunter. Nul doute que la brume était un avertissement. Ils n'avaient pas été assez fous pour s'aventurer en dedans. Déjà que ce périple était insensé... Mais aux Flammes de l'Abyme les avis des autres ! Elle était ici, et personne ne viendrait la chercher. Sa paix, elle l'avait enfin.

Jusqu'à ce que ce truc arrive. Elle réfléchit : Rordy avait disparu il y a environ trois jours. Ce n'était qu'une estimation ; compter les jours ici était impossible. Ils s'étaient endormi tous les quatre la faim au ventre. Rordy et elle s'étaient écarté un moment pour assouvir un autre appétit derrière un rocher. Ça réchauffait et ça détendait les esprits. Parce que les esprits étaient tendus, elle le sentait bien.

Au réveil, plus de Rordy. Pas de traces. Sa couche encore présente, ses affaires à côté. Mais ni lui, ni les vêtements qu'il portait n'étaient là. Et aucune piste à suivre. Ils s'étaient séparés pour fouiller les alentours. En oubliant pas la règle ; jamais séparés plus d'une longueur de cri.

Rien. Pas de traces. Ils avaient dormi sur place, dans le cas où Rordy serait revenu. Mais ce ne fut pas le cas. Ils avaient fini par repartir vers ce qui semblait être le sud, en suivant la pente comme Rordy l'avait peut-être fait. Pas de traces. Et depuis environ deux jours, une marche résignée, sans espoir. Sans traces. Ils avaient fini par revenir vers le point de départ, le point de disparition. Et sur un



aplomb rocheux, ils avaient vu alors ça ; cette tache qui hurlait de rouge sur ce monde blanc.

- Bon, Myrgaelle, commença Yorg.

Son prénom à elle. Il lui semblait que c'était déjà une autre vie, très lointaine.

- On va pas planter là en attendant que les cailloux fleurissent, argua-t-il de son ton aigre. Qu'est-ce qu'on fait ?

- Y'a pas d' traces qui partent de ça, releva-t-elle. Juste une tache de sang. Rien à en faire.

Le sang n'avait même pas été bu par la neige. Il avait directement gelé sur la surface.

Au fond d'elle-même, d'anciens morceaux d'histoires et de sombres récits vinrent taper dans sa mémoire. Tous savaient à quoi s'attendre avec Storlkëll. Le monde entier savait qu'il ne fallait pas s'y rendre. Mais c'est ce qu'ils avaient fait.

- P't'être qu'il a fait demi-tour, supposa Soren. Y nous a p't'être abandonnés. Et p't'être même qu'il a fait croire à sa mort...

- P't'être que tu devrais la boucler au lieu de dire des âneries, claqua Yorg. Pourquoi qu'il aurait fait ça ? Faire tout le ch'min inverse tout seul, c'est la mort assurée.

- Ben justement ! P't'être qu'il a voulu s'en aller, mais seul y'a pas de chance de s'en sortir, l'est p't'être tombé sur un truc...

Yorg et elle s'échangèrent un regard. Tous deux savaient à quoi Soren pensait. Cela faisait un peu plus d'une semaine qu'il y songeait, sans réellement le dire ; faire demi-tour. Ils sentaient bien qu'il regrettait un peu.



C'était tant pis pour lui. Il fallait y réfléchir avant le départ. Hors de question pour elle de revenir à Gorlogias. Elle avait été trop satisfaite de quitter cet endroit infâme, cette fange digne des porcs comme son père qui passait trop de temps à mater sa poitrine, lui mettre ses mains crades sur la cuisse ou défoncer sa mère parce que ça l'amusait.

Ce monde puait. Elle avait décidé de s'en dégager. Yorg, Rordy et Soren, tout marginaux et parias qu'ils étaient, avaient accepté de la suivre sur un chemin sans but.

Mis à part Yorg qui maniait correctement sa dague et qui savait chasser, les deux autres n'étaient pas les plus valeureux. Heureusement qu'elle pouvait compter sur elle-même. Mais c'était trois types qu'elle pouvait supporter longtemps sans avoir envie de les tuer. Et puis ils étaient aussi fous qu'elle.

Pour preuve, ils n'avaient pas tellement bronché lorsqu'elle avait annoncé, sur un coup de tête, vouloir prendre la route du Glacier Antique. Yorg avait éclaté d'un rire presque sadique avant d'approuver. Soren était trop désespéré par ce monde et y avait trop d'ennemis ; le désert serait son havre de paix. Quelques caresses avaient convaincu Rordy.

- On s'tire, déclara-t-elle. On a plus rien à faire ici. Si Rordy est vivant, l'est plus ici d'toute façon.

- Bien vrai, acquiesça Yorg. Soren, remballe ton paquetage, on décarre.

Nulle tombe, nul cairn, nulle trace. Ils ne prirent que le soin d'effacer la tache de sang en la recouvrant de neige.

Trois jours de vaine recherche les avaient réduits à l'évidence. Ils ne recroiseraient jamais Rordy. Le glacier l'avait, comme tant d'autres avant lui, gobé au sein de ses glaces éternelles.



Ils cheminèrent toujours plus vers ce qu'ils pensaient être le sud, arpentant les saillies de givre et les massifs de glace et de roche. D'où venait toute cette roche emprise dans le glacier ? Y avait-il eu un continent de terre autrefois en dessous ? Nul ne savait. Trop de légendes se murmuraient sur son compte. Des murmures qui remontaient aux temps anciens, même bien avant le temps des Grands Seigneurs des Glaces, voire même avant la venue des ombres... Mais tout ça ne comptait plus.

Seule comptait leur survie. Les premières rations étant tombées depuis des jours, ils ne devaient leur survie qu'aux rares rongeurs capturés sur les plateaux en contrebas. Comment ces rongeurs survivaient ici, mystère...

« Il faut vouloir mourir par d'atroces manières pour se jeter dans un tel périple. » C'est ce qu'avaient ressassé les gens sur leur chemin. Eux n'en avaient cure. Seule la distance à mettre entre eux et ce monde abject infesté de maléfices avait de l'importance.

Elle avait beau avoir vécu sur un continent frappé par l'hiver depuis des millénaires, cet endroit offrait une face du monde et du froid bien différente. C'était un monde clos, coupé du reste de l'existence par cette brume permanente.

En bas, les gigantesques étendues du glacier étaient invisibles, couvertes par l'épais brouillard de blizzard. Tout là-haut, le ciel était noyé dans une mélasse grisâtre qui ne s'en allait jamais. Impossible de voir le Soleil, le Miroastre, la Lune, l'Enterhul, et tous les autres astres du grand Jardin des Dieux. Ne subsistait que la pâleur d'un temps congelé qui ne s'écoulait plus.

Ils n'avaient qu'un chemin montagneux de crêtes, de pics taillés dans une glace aussi vieille que le monde, prisonniers entre deux océans de brume blanche.

Storlkëll les tenait enfermés dans sa main de glace coupante, de roches froides et de vent aux dents d'acier gelé.

Pour autant, le vent les tenait tranquilles depuis une semaine.

Mais pas la faim.



Leur ventre s'étaient mis à grogner violemment deux jours après avoir laissé la tache derrière eux. Du moins, ils comptaient deux jours. Sans voir les levers et couchers de Soleil et de Miroastre, impossible de déterminer la durée précise du temps. Néanmoins, ils essayaient de percevoir les variations de lumière dans le ciel pour en chopper le moindre indice. Avec peu de succès. Depuis combien de temps exactement était-elle partie ? Le monde l'avait-elle oubliée ? Est-ce qu'elle oubliait le monde ?

- Va falloir descendre un peu si on veut pas mourir de faim ici comme des sots, avertit Yorg d'un ton non-négociable.

- J'suis d'accord, ajouta malgré tout Soren.

Elle fit un signe de tête et ils amorcèrent un chemin de descente dans les pentes blanches.

Les crissements de leurs bottes dans la neige étaient leurs seuls compagnons fidèles dans ce paysage figé comme la mort. Lorsque le silence antique du glacier était rompu, c'était par les rafales mugissantes qui venaient leur durcir le sang jusqu'au fond des veines.

Ils furent bien en peine de débusquer la moindre proie dans les pentes abruptes. Ils tentèrent de s'approcher au plus près des vallons brumeux, sans pour autant s'enfoncer dans les écharpes blanches. Pas plus. Soren fut, sans surprise, le premier à craquer :

- Cette fois, on n'y arrivera pas. On est obligés de descendre plus bas. Faut qu'on aille en bas.

- Dis pas d'bêtises Soren, grogna Yorg. On va pas aller s'enfoncer là-d'dans.

- Et comment qu'on va faire alors ? On va pas s'asseoir et attendre de mourir de faim !

- Ça non. On va trouver d'quoi bouffer, t'inquiète donc pas.



Il fallut un long moment pour calmer Soren. Yorg partit seul explorer quelques fines crevasses autour d'eux, toujours à la recherche d'animaux quelconques, tandis qu'elle restait avec Soren pour le veiller.

Il était fébrile, inquiet. Elle retira ses gants et lui massa la nuque comme il aimait bien. Sous ses doigts rapidement engourdis par le froid, elle sentit la peau craquelée, mordue, abîmée par ce même froid. Et loin en dessous, la chaleur du sang, de la chair profonde.

Réconforté et attisé par leur solitude, Soren eut vite fait de vouloir plus qu'un massage mais elle l'arrêta. Pas maintenant. Elle n'en avait pas envie. Qu'elle fornique avec les trois, soit. Mais selon son envie, pas selon leurs dispositions. Elle n'avait pas quitté ses terres de naissance pour affronter les mêmes hommes ailleurs.

Yorg revint bien plus tard, sans prise.

Le coup de tempête éclata environ deux jours plus tard.

Ils serpentaient sans repères quand tonna le premier craquement.

Le grondement résonna entre les deux océans de brume, au milieu de tous les pics blancs. Puis, le roulis redouté vint faire trembler la terre de glace avant que les premières nuées de poudreuse ne tourbillonnent.

Sous le souffle puissant des bouffées du glacier, le manteau neigeux se souleva et se mit à rouler sur les pentes, à rouler sur les monts, à rouler sur les crêtes et les saillies. Les pans de givre se fendirent et explosèrent en des milliers de débris tranchants qui dansaient dans la tempête.

Yorg gueula quelque chose que les rafales avalèrent mais tous comprirent. Ils se jetèrent derrière le premier gros roc qu'ils virent. Elle sentit son bras droit se faire taillader par des projectiles glacés. Autour d'eux, la roche était malmenée par les bourrasques. Poussé par le vent, le froid s'intensifia. Ils se serrèrent.

Un deuxième coup de tonnerre.



La force du blizzard gonfla. Les plaques de neige succombaient à l'haleine du glacier en craquant violemment. Des rochers englacés volaient en tous sens. La tempête balayait la surface du monde en rasant tout dans sa mâchoire. Une gueule infernale qui exhalait un vent venu de la mort elle-même.

Elle sentit sa peau se tendre et se durcir sous ses nombreuses couches de tissus et de peaux de bêtes. Malgré les gants, l'extrémité de ses doigts se raidit. Elle rabattit le capuchon de fourrure de son bonnet sur ses yeux. Il ne fallait pas que ses paupières gèlent. Au cœur du souffle hurlant l'agonie, elle sentit Soren se serrer contre elle.

Le rocher qui les protégeait gémissait, craquant sous les assauts de la tempête. Venu du fond des brumes de Storlkëll, le vortex givrant râpait le glacier comme le râteau du Dieu de la mort et de la destruction.

Ils n'eurent la grâce d'une accalmie que plusieurs heures plus tard. Ils mirent un autre long moment à bouger leurs membres congestionnés par le froid, les crampes et la posture de maintien. Le bout du nez de Soren était faiblement noirci. D'ici quelques jours, il le perdrait. C'était la morsure du froid.

A chaque fois que soufflaient ces vents infernaux, curieusement, elle se sentait plus vivante après coup. Elle saisissait la chance de survivre à ces colères du glacier. Peu importait les blessures de glace. Son esprit enfonçait des racines plus profondes dans sa détermination.

N'ayant pas d'autres choix, ils se remirent en route, déambulant sans direction dans ces paysages blancs secoués par les respirations sifflantes du glacier. Il ne servait plus à rien de vouloir aller quelque part. Ils étaient perdus dans le grand nulle part, là où aucune vie ne souhaitait se rendre. Sans temps qui s'écoule, ils n'avaient comme repère que la mer de nuages sur leur gauche.

Leur nouveau compagnon fut la faim qui vint leur cisailer l'estomac.

Soren disparut peu de temps après. Elle s'était endormie dans son tour de garde et fut réveillée en sursaut par un Yorg furieux.

- Soren a disparu pauvre conne ! Cracha-t-il. Debout et trouvons-le !



Elle suivit Yorg et ses grognements qui la maudissait pour trouver Soren. Elle s'en voulait. Comment avait-elle pu s'endormir alors qu'elle montait la garde ? Soren avait disparu par sa faute. Et qu'est-ce qui les traquait au milieu de ce désert blanc ?

Elle était tellement emplie par ses remords qu'elle en oublia sa faim.

Et tout ce blanc autour. Tellement de blanc. La neige, les montagnes, les lueurs, le ciel. Tout était blanc. Des nuances mais pas de variations. Dans sa tête, ses pensées tournaient en rond. Elle avait l'impression que le blanc avait envahi son esprit, le vidant de ses souvenirs pour l'emplir d'un univers pâle, froid et inerte.

- On reste pas ici, finit par conclure Yorg de façon écœurée. L'est bien possible que que'qu'chose nous colle au cul et s'cache dans c'te foutue brume.

Elle ne contesta pas. Ce qu'il disait avait du sens et elle se sentait trop coupable pour dire quoi que ce soit. Mieux valait ne pas parler.

Ils s'éloignèrent donc du seul repère qu'ils avaient jusque-là et s'enfoncèrent dans les reliefs escarpés des monts de glace. Elle jeta un dernier regard à la mer de nuage avant qu'elle ne disparaisse derrière une falaise.

Le glacier les tenait. Elle le sentait. Cet endroit pulsait de sa vie propre. Le sol gelé palpait d'une volonté malsaine. Le ciel complice leur cachait le compte du temps. Cet endroit maléfique était le tombeau des points cardinaux, un mausolée ouvert au ciel où gisait l'espoir de sortir de ces arêtes blanches.

Ils durent faire face à une nouvelle tempête qui bondit d'entre deux pics pour leur sauter aux tripes. N'étant plus que deux à se blottir l'un contre l'autre dans le blizzard, le froid sut se faufiler plus facilement contre leur chair. En serrée dans le rouleau du cyclone, elle se surprit à penser à la mer. La vraie. Celle d'eau salée infinie, pas blanche. Celle qui l'attendait au-delà de ses contrées funestes. Que faisait-elle ici ? Pourquoi était-elle venue ici ?

Peu après, ce fut la faim qui revint vite les engrosser. Yorg avait bon espoir de trouver du petit gibier en ces paysages mais il fut rapidement soufflé



par les horizons stériles qui les ceinturaient. Les deux silhouettes, pauvres ombres perdues dans cette dimension blanche, laissaient en sillage leurs forces et leurs espérances.

Les sangles du sac arrachaient sa peau fragilisée par le froid. Ses bottes étaient abîmées par la glace coupante. Le froid s'insinuait dans ses pieds. Le rythme de son corps ralentissait. Elle sentait son sang se muer en une masse compacte, tel un fleuve pris par l'hiver. Et cette faim. Encore elle. Toujours là, griffant son ventre comme une bête enragée.

Ses yeux s'embuaient de larmes dû à l'impact de la lumière blanche. Sa vision s'étirait dans des contours blanc-bleus sans fin. Le vent lui criait qu'elle n'était pas à sa place. Mais elle l'avait voulu. Pourquoi ? Pourquoi était-elle partie ?

Elle avait faim, tellement faim. Devant elle, Yorg avançait au même pas désespéré et forcé. Elle voulait manger. Se reposer. Se ressourcer.

Ils se posèrent dans une toute petite grotte de neige gelée. Yorg lui confia le premier tour de garde. Mais se garder contre quoi ?

- Et tâche de pas pioncer cette fois ! Rappela-t-il vertement pour la énième fois avant de sombrer dans le sommeil.

Elle resta éveillée, en compagnie de son incommensurable faim, face à toute cette immensité blanchâtre. Il fallait manger. Encore. Survivre. Voir le bout des montagnes. Voir la mer. Survivre. Manger. Tout ce blanc.

Ce blanc qui noyait son esprit, qui chassait ses souvenirs. Qui était-elle vraiment face à tout ça ? En fin de compte, avaient-ils tous une importance ?

Manger. Nécessité. Absolue.

Elle se tourna vers l'homme endormi. Qui était-il face à tout ça ? Qui était-il face à ce froid, face à cette faim ?



Elle se leva, s'avança vers lui. Il dormait bien. Elle sortit sa dague de son fourreau difficilement à cause du gel. Puis elle planta la lame dans le ventre de l'homme, juste sous le sternum.

Il ouvrit aussitôt des yeux inondés de douleur et de surprise, gargouilla quelque chose qui ressemblait à son prénom.

- Je suis désolé, chuchota-t-elle. Je crois...

Elle avait faim. Après tout, ce n'était pas la première fois qu'il fallait manger. Elle avait fait ce qu'il fallait à chaque fois.

Il tenta vainement de se dégager mais elle le planta à plusieurs reprises. Lorsqu'il eut poussé son dernier soupir, elle lui enleva ses vêtements. Il avait un corps joliment musclé, bien qu'amaigri.

Elle entreprit de découper alors la peau puis de trancher dans les muscles pour s'en nourrir. Oui, la viande crue nourrissait bien. La viande était même encore chaude.

Il lui sembla se souvenir qu'elle avait jeté ses précédents repas dans des crevasses mais elle se dit qu'il valait mieux garder celui-là en ration.

Une fois repue, elle enfonça une bonne partie de la viande découpée dans la neige pour la conserver puis elle s'enfonça dans les restes de chair, de graisse et de peau pour avoir un peu plus chaud.

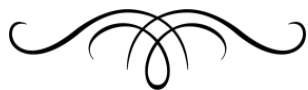
Elle était rassasiée, elle était bien. Oui, ça irait mieux, songea-t-elle en s'endormant. Peut-être verrait-elle un jour la mer au-delà des montagnes de glace, peut-être arriverait-elle au bout du monde blanc.





A gate on the wall

Arthur García



Je m'efforcerais d'être le plus clair, le plus concis et de me baser sur les faits. Mon esprit cartésien et scientifique s'est toujours attaché à faire transparaître le sens des faits par rapport à celui des vérités religieuses, poisons sectaires qui continuent de gangrener notre bonne ville de Londres. Tout a commencé quand, rentrant de mes débauches nocturnes dans les bas-fonds de New Hampshire à la recherche d'alcool et d'amusement de chair bon marché, je tombai sur un bien étrange personnage qui remontait la rue principale du quartier des Borrows. L'homme était attifé d'un étrange costume constitué d'un assemblage de bouts de tissus, dont les tons s'étaient du rouge flamboyant au vert le plus éclatant en passant par un dégradé de jaune du plus mauvais goût. L'énergumène arborait une barbe abondante, un monocle d'une taille incroyable qui élargissait le regard de son œil gauche d'une façon dérangeante. Il battait la mesure de ses pas à l'aide d'une canne de bronze, le métal n'ornait pas seulement le pommeau de la canne, elle en constituait l'intégralité. Le lourd accessoire s'écrasait ainsi avec fracas sur les pavés, produisant un bruit tel qu'il était impossible de ne pas remarquer l'étrange personnage, dont des bottes de cavaliers aux semelles démesurées finissaient de broser le tableau d'un drôle de saltimbanque.

L'homme s'était alors arrêté face à un mur de brique, persuadé que le bougre s'apprêtait à uriner, je décidai de passer mon chemin. Quand je sentis un souffle puissant sur ma nuque et alors que je me retournai l'étrange individu avait disparu. Or il me semblait impossible qu'il ait pu regagner une des ruelles parallèles, la plus proche étant située à plusieurs mètres, à moins de s'être élancé d'un pas vélocé, mais alors, j'aurais entendu souffler ce drôle d'animal, au vu de la course à entreprendre pour disparaître avant que je ne me retourne.



Interloqué par cet événement j'en avais parlé à mon ami Akeley, versé dans l'art de dénicher des faits divers incroyables. Le genre qui fait tourner l'œil des bonnes gens de nos quartiers. Intéressé par mon histoire ce dernier se proposa de m'accompagner lors de mon hebdomadaire descente dans les bas-fonds de New-Hampshire. La soirée écoulee et une grande quantité de boissons ingurgitées nous prîmes l'itinéraire que j'avais emprunté lors de ma drôle de rencontre avec le saltimbanque. Ce dernier nous apparut alors arborant un chapeau aux proportions dantesques, couvre-chef qu'il portait d'ailleurs lorsque je l'avais aperçu, mais que le reste du costume m'avait fait oublier jusqu'à l'existence. Alors qu'il nous dépassait, nous le vîmes se diriger vers le même mur. Nous restâmes à l'observer et il semblait rester là tout contre, sans esquisser le moindre mouvement. Nous continuâmes notre observation pendant dix minutes pendant lesquelles il ne bougea pas d'un pouce ; fatigués, nous décidâmes de reprendre notre marche et alors que nous tournions le dos à l'individu bariolé, nous sentîmes sur notre nuque le même souffle froid et vif qui avait sonné le mystérieux départ de l'homme au chapeau la première fois.

Akeley en resta pantois et à partir de ce jour, il entreprit d'éclaircir ce mystère. Nos échanges épistolaires comme de vives voix tournaient désormais autour de ce sujet seul. Akeley était obsédé par cet étrange phénomène ; il voulait savoir comment l'homme de rouge et jaune pouvait si facilement disparaître à nos yeux. Cela dura des mois, à chacune de nos entrevues et à chacun de nos échanges il n'avait pas progressé d'un pouce. Puis, il disparut tout bonnement, je ne reçus ni visites ni lettres durant une année. Je m'étais bien sûr inquiété au bout de quelques semaines et avait prévenu les autorités de l'absence étrange de mon ami. Ces derniers, après enquête, m'indiquèrent qu'Akeley avait tout simplement disparu en laissant l'ensemble de ses affaires dans son appartement. L'absence de traces d'effraction ou de lutte, l'absence de corps dans la Tamise et dans tout le comté ainsi que dans les bas-quartiers amenèrent les enquêteurs à conclure que mon très cher ami et associé de mystère avait quitté la ville pour ne jamais y revenir. Je m'arrangeai alors pour conserver l'ensemble de ses affaires à l'abri, avant que les notaires, brocanteurs et profiteurs de tous acabits s'en emparent. Je retrouvai alors toutes ces notes griffonnées, il y en avait des centaines, des documents consignés soit sur des feuilles volantes jonchant le sol ou ornant les



murs de son appartement, je trouvai pleins de carnets remplis de descriptions, de notes journalières écrites subrepticement et peu claires. Tous ces papiers traitaient de l'homme à la canne de bronze. Akeley souhaitait percer ce mystère qui l'avait obsédé jusqu'à sa mystérieuse disparition.

L'année écoulée, je désespérais toujours d'être sans nouvelles de lui, jusqu'à ce matin du 28 Septembre 1867 où l'on vint m'apporter une étrange lettre, tachée de boue. Elle contenait un message de mon ami disparu et ce message était affreux et innommable, j'avais l'impression de m'enfoncer dans la psyché d'un fou. Son écriture, tremblante à en faire pitié, traduisait son angoisse. Il m'expliquait que des choses inconnues avaient commencé à se refermer sur lui. Akeley poursuivait son récit en m'avouant alors avoir trouvé la clé, le moyen de passer ce mur de brique. Il revenait tout juste de l'autre côté et traînant à présent dans un logement insalubre des Borrows, il me pria de le rejoindre instamment en veillant à être discret pour qu'il me conte ce monde de l'autre côté du nôtre.

Je me pressais d'arriver à l'adresse qu'il m'avait indiquée. Je le retrouvai transi de fièvre, emmitouflé dans une couverture. Les mains tremblantes, il s'escrimait à préparer le thé dans un vieux samovar. Lorsqu'enfin il parvint à verser l'eau dans le récipient, il s'assit dans le seul fauteuil de la pièce, me laissant poser mon séant sur le petit tabouret qui lui servait de repose-pied. Je constatai l'état de déperdition de mon ami, ses cheveux étaient débroussaillés, gras et ressemblaient à un buisson ardent à cause des spasmes qui l'agitaient. Ses yeux semblaient trop grands pour leurs orbites, ils étaient veinés de rouge, et ses pupilles dilatées lui donnaient le regard d'un fou. Ses muscles faciaux étaient crispés, contrits et rendaient son articulation difficile. Sa bouche émettait avec difficulté des termes sortant d'un imaginaire incohérent. Il me parlait de créatures bifides à corne de boucs, d'hommes et de femmes versés dans les arts divinatoires, de la oniromancie ou encore possédant des aptitudes hors du commun. Il détailla certains monstres de son bestiaire et j'y retrouvais les anciennes créatures mythologiques. Ainsi, l'homme géant à tête de taureau côtoyait des cynocéphales égyptiens ; les femmes à corps d'oiseau qui me rappelaient les sirènes de l'odyssée attirèrent particulièrement mon attention.



« Et c'est ainsi en passant par la cave de cette étrange auberge que je parvins enfin à m'extirper de ce monde merveilleux du Londres du dessous ! » conclut mon ami au bord de l'apoplexie.

Il avait réussi à trouver un portail qui l'avait ramené dans notre monde. J'avais gardé le silence pendant l'intégralité de son fébrile exposé et maintenant qu'il en avait terminé, il commençait à s'installer un silence pesant à mesure que je prenais le temps de réfléchir à ce qu'il m'avait conté.

« Tout ceci est proprement fascinant, débutai-je d'un ton lent et mesuré. Vous semblez avoir vécu, mon ami, une expérience hors du commun. L'ensemble de votre récit m'amène à me questionner sur la possibilité d'un autre monde qui existerait en parallèle du nôtre. » Mon ami s'ébroua et sourit béatement à mon discours, j'enchaînai alors en lui demandant s'il avait ramené des preuves matérielles de son voyage dans l'outre-monde par-delà les briques.

« Hélas seulement ce bout d'étoffe que j'ai arraché au manteau de l'homme qui a déclenché l'ensemble de mes recherches ». Il sortit alors de sa poche un morceau d'étoffe soyeux rouge et jaune.

Juché sur le tabouret, je regardai d'un œil torve le tissu présenté par mon ami. Mon visage trahissait mon désarroi. Akeley remarqua que je ne pouvais prêter foi à son histoire par la seule possession d'un bout de manteau. Aussi, il repartit de plus belle dans sa diatribe et dans une envolée lyrique et passionnée, il m'invita à le suivre dans cette glorieuse aventure.

« Venez avec moi, venez voir par vous-même les merveilles que je vous dépeins mon ami » s'exclamait-il, ivre d'énergie. Je l'arrêtai net d'un sourire en lui déclarant que tout ceci méritait réflexion. Et je pris congé en lui assurant que je réfléchirai sérieusement à son offre. Alors que je quittais Akeley, je vis l'homme subjugué et passionné qui m'avait soutenu cette idée de voyage se ratatiner dans son fauteuil comme une tortue qui regagne la sécurité de sa carapace. Il semblait effrayé à l'idée de me voir le quitter. Après de multiples et âpres adieux au cours desquels j'eus peur qu'il ne m'attacha à l'un des pieds de sa commode afin me garder auprès de lui, je parvins à sortir de l'insalubre logement d'Akeley, et remontai la rue principale pour revenir sur le quartier des Borrows.



Je ruminais l'ensemble de l'extravagant discours de mon ami. Ce voyage, s'il avait bien eu lieu, lui avait ravagé l'esprit et si ce n'était pas le cas alors sa lucidité était définitivement perdue.

Préoccupé par le fil de mes pensées je ne m'aperçus pas que je posais alors les pieds sur les pavés de la rue du mur de briques rouges. D'instinct, mon regard se porta sur la façade rubiconde veinée de ciment blanc. Et je remarquais alors un élément qui en sortait. Intrigué, je m'avançai jusqu'à l'étrange protubérance fichée au milieu d'une brique. Je me trouvais à quelques centimètres de la surface d'argile, lorsque je constatai que ce que j'avais pris pour une affiche ou une page de journal prisonnière du mur, était un large morceau d'étoffe jaune et rouge déchiré fiché dans le mur.

Je reculai face à cette découverte et terrifié de penser que mon esprit était sur le point de sombrer dans la même folie que mon ami, je repris mon périple à une marche rapide pour regagner mon appartement. Arrivé chez moi, je me versai un large verre de whisky qui me calma et me permit de m'assoupir rapidement. Je laissai passer quelques jours afin de recouvrer mes esprits avant d'envoyer un courrier à Akeley pour lui proposer un autre entretien au cours duquel nous pourrions discuter de cette idée de voyage, je glissai dans la lettre mon étrange découverte au sein du mur de brique.

Mon message me fut renvoyé faute d'avoir trouvé un destinataire. Troublé par ce retour, je décidai de me rendre directement chez Akeley pour vérifier son état de santé. Arrivé devant chez lui, sa logeuse m'indiqua qu'il avait quitté les lieux précipitamment sans la prévenir. Il y avait de ça deux jours, elle avait découvert l'appartement vide, aucune affaire n'était restée si ce n'était le montant du loyer qu'elle venait récupérer. Aucune lettre ne venait expliquer ce départ soudain.

Dépassé par les événements, je repris le chemin de mon appartement, et alors que mon esprit dérivait vers les idées les plus folles, je me surpris à longer le mur de brique rouge. Je relevai alors lentement le regard et commençant à le scruter, je sentis mon cœur battre à tout rompre lorsque je constatai que l'intégralité de la surface du mur était lisse, aucune étoffe n'en dépassait.



Le coup de foudre

Michaël Luca



Vous me connaissez certainement. Tout le monde ne parle que de moi sans réellement m'avoir déjà vu. Je suis reconnu internationalement et même si j'ai plus de succès dans certains pays, globalement, j'ai eu mon heure de gloire un peu partout dans le monde. Néanmoins, aujourd'hui, j'aimerais vous faire une confession : même si, au fil du temps, j'ai appris à éprouver du plaisir dans mon métier, il n'en a pas toujours été ainsi. Je me souviens de mes débuts. Autant vous le dire, j'avais l'impression d'avoir autant de crédibilité qu'une lauréate de concours de beauté lors de sa première météo sur une chaîne privée. J'avais le sourire, la détermination, mais je n'en touchais pas une. Vous n'allez quand même pas me le reprocher ? C'est normal d'être un peu paumé quand on débute. On hésite, on prêche par excès de zèle, on fait des erreurs. J'avais l'impression de faire n'importe quoi, pourtant personne ne m'a jamais stoppé. Bref, je me suis assez vite fait une réputation de molosse sans âme qui préfère prendre les devants quitte à ce qu'il y ait des dégâts collatéraux. Vous n'aimez pas ma manière de faire ? Je vous avoue que je m'en contrefiche, je ne suis pas payé pour vous rendre heureux. On m'engage pour être efficace même si ça ne plaît pas à tout le monde. Par contre, n'allez pas me faire dire ce que je n'ai pas dit : je ne suis pas entièrement contesté dans mon rôle. J'ai même un très grand fan club. Ils m'aiment et en même temps me craignent un peu. Pourtant, je travaille dans l'ombre, on ne me voit quasi pas, je suis anonyme, discret, efficace. Depuis que je fais ce boulot, j'en ai connu des marginaux qui cautionnent mes actions, comme si j'étais une sainte divinité ou une quelconque rockstar. Que voulez-vous, il y a des tarés partout sur terre... Mais je m'éloigne du sujet !

Si je prends la peine de vous faire part de mes états d'âme, c'est pour vous signaler mon mal-être par rapport à une situation que j'ai vécue dernièrement. Pour des raisons professionnelles, je me dois de taire les objectifs de mon



voyage. Disons simplement que j'étais parti en mission humanitaire dans l'est de l'Ukraine. On a pas mal de boulot ces temps-ci dans cette région, surtout quand on fournit les deux camps. Comme à l'accoutumée, quand on m'appelle à la rescousse, c'est que le sang doit couler. Bref, dans ce genre de moment, j'essaye d'esquiver les champs de bataille, préférant compter les dégâts après le massacre plutôt que de me faire trouer par les balles des armes à feu. Je patientais donc calmement dans le recoin sombre d'un bar sordide dans la périphérie de Slaviansk à la recherche de futurs clients potentiels mais je ne voyais rien à l'horizon. Il n'y avait que des civils, des enfants, des femmes et des chiens. Mettons-nous d'accord, je n'ai jamais dit que je ne faisais jamais d'affaires avec les femmes et les mioches, c'était d'ailleurs très tendance il y a quelques semaines à Gaza, mais pour le moment, hormis quelques exceptions, ma clientèle se compose exclusivement d'hommes. Soit, je vous avoue que depuis l'annonce imminente d'un cessez-le-feu dans la région, j'étais légèrement de mauvaise humeur. La paix n'a jamais été bonne pour faire fructifier mon commerce. J'étais donc dans un état proche de l'irritabilité quand soudain, je fus foudroyé par la beauté de la dame qui venait de rentrer dans ce tripot paumé.

Elle était grande et fine. Une longue chevelure blonde enveloppait sa tête et descendait jusqu'au creux de ses seins. Elle était habillée simplement mais elle dégagait une élégance pure, naturelle. J'avais déjà ressenti de l'attraction pour des femmes, je ne suis pas dépourvu de sentiments mais j'étais avant tout un professionnel dans l'exercice de ses fonctions. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? J'étais complètement perdu. Je ne suis pas un homme de loisirs, je n'ai ni femme, ni enfants. Je n'ai aucune attache, je suis un électron libre et voilà qu'il suffit qu'un ange passe pour que je devienne complètement ramolli, me prenant à rêver d'une vie à ses côtés. Vous voyez le topo ? Si les gens autour de moi avaient su à quoi je pensais, ils se seraient fichus de moi. Quelqu'un de ma stature ne peut pas tomber amoureux, de surcroît sur le terrain en pleine mission ! Dans un premier temps, pour le salut de ma santé mentale, je fis comme si de rien n'était. J'esquivai furtivement ses beaux yeux bleus, vidant verre sur verre sans que l'alcool n'ait un quelconque effet sur moi. Au bout d'une heure, je ne pouvais plus nier l'évidence : il fallait que je lui parle. Je tentai donc une approche frontale comme j'avais l'habitude de le faire avec mes clients, à la



différence près que je n'étais pas là pour affaire et qu'en dehors de mes compétences professionnelles, j'avais le luxe de ne jamais devoir m'abaisser aux contacts humains. Autrement dit, lorsqu'il s'agissait de nouer des liens, j'étais aussi doué qu'un cul de jatte au saut à la perche. Je pris donc la peine de me lever, passant de l'ombre à la lumière, et de me diriger docilement vers ma belle inconnue.

En me voyant, elle fut capable de soutenir mon regard, ce qui m'étonna agréablement. En confiance, je pris donc le temps d'être suffisamment proche d'elle pour lui lancer fièrement : « Qu'est-ce qu'une aussi belle dame que vous fait dans un endroit pareil ? ». Elle ne parut pas surprise par ma question. Elle m'invita timidement, par un geste de la main, à se joindre à sa table. Puis, commencèrent les mots d'usages. « Je sais qui vous êtes, mais je n'ai jamais eu l'occasion de connaître votre nom » me dit-elle. Je lui répondis : « Vous savez, on me prête déjà tellement de noms ou de surnoms, que j'en oublierai presque le mien ». Elle objecta que je ne répondais pas à sa question, je lui rétorquai qu'elle non plus. Je réitérai donc avec un peu plus d'insistance : « Qu'est-ce qu'une aussi jolie fille que vous vient faire dans ce trou perdu ? ». Enfin, elle me répliqua qu'elle était là pour affaire.

J'étais surpris. Avais-je devant moi une collègue ou alors était-elle une concurrente ? Je me risquai à la questionner sur ce sujet : « Dois-je comprendre que nous sommes en conflit d'intérêts ? ». Elle ne me répondit pas directement. Elle laissa un blanc dans la conversation, le temps de me regarder intensément avant de me fusiller du regard en me disant : « Plutôt, oui ». Moi qui venais avec l'espoir de passer un peu de temps en belle compagnie, à la place j'avais gagné un tête à tête avec un ennemi. Je pris le temps de digérer l'information qu'elle venait de me donner. Le silence n'avait pas l'air de la déranger. J'en profitai pour sortir de mon imper noir mon paquet de cigarettes ainsi que mon briquet. En m'en allumant une, je fis le tour du bar des yeux et constatai que personne ne nous regardait, comme si nous n'existions plus aux yeux des gens. Je repris le fil de mes pensées en expirant par les narines la fumée de ma cigarette et je lui demandai si elle était là pour le cessez-le-feu. Elle me répondit qu'on ne pouvait rien me cacher. Elle n'aurait pas pu si bien dire. Depuis le temps que je faisais ce



job, j'avais toujours eu l'impression d'avoir eu un coup d'avance sur tout le monde. Du moins, jusqu'à ce que je la rencontre. On m'avait déjà parlé de personnes comme elle, ces défenseurs de la paix, professionnels du consensus. Appelez-les comme vous le voulez, mais je les imaginais plus volontiers comme des grenouilles de bénitier ou des scouts altermondialistes que comme des femmes fatales. Maladroit, j'avais envie de lui montrer que ses charmes ne me laissaient pas indifférents. Je lui ai donc dit : « Je ne vais pas y aller par quatre chemins, vous me plaisez beaucoup ». Elle me regarda, ébahie et me lança doucement : « Je vous intéresse ? Vous voudriez me vendre quelque chose ? ». Elle ne dut pas sentir mon désarroi face à sa réponse. Pour la première fois depuis je ne sais plus combien d'années, je paraissais timide et si peu sûr de moi. Elle révélait en moi quelque chose de l'ordre de la confusion. Sans prendre le temps de construire ma réponse, j'argumentai : « Non, excusez-moi. Je ne parle pas d'affaire, là ! Je veux dire, en tant que personne, vous me plaisez, je vous trouve agréable ». J'avais perdu tous mes repères. Je venais de comprendre ce que la plupart des gens éprouvent en tombant amoureux. Le coup de foudre. J'étais beaucoup trop usé pour pouvoir expérimenter ce genre de chose et, dans la foulée, j'appris rapidement qu'en amour tout comme en affaires, pour que ça se fasse, faut que ça aille dans les deux sens. Elle me répondit d'une manière directe : « Pourquoi je m'intéresserais à quelqu'un comme vous ? ». J'étais désarçonné. D'accord, je ne suis pas l'homme parfait, mais je ne comprenais pas pourquoi elle était si hostile à mon égard. Je lui dis : « Quelqu'un comme moi ? Vous savez, j'ai des sentiments moi aussi. Ce que je fais, ce n'est pas uniquement par plaisir, j'ai des ordres, puis faut bien que le monde tourne, non ? Imaginez un peu la vie sans l'existence de gars comme moi ? ». Elle me confia que je l'intriguais. J'étais aux anges. Elle semblait plus calme, comme si le fait que je lui énonce à haute voix mes sentiments me rendait plus humain. Face à son attitude plus positive, je n'hésitai pas et je lui dis : « Vous savez, je crois que je dois vous avouer quelque chose. De toute ma vie, je n'ai jamais vu quelqu'un comme vous. Vous êtes belle, distinguée. Je ne saurais l'expliquer, mais quand je vous vois, j'ai envie de tout plaquer et d'aller vivre ailleurs, rien que nous deux ». Elle m'adressa un magnifique sourire et me rétorqua : « Vous êtes toujours aussi franc ? ». Je lui répondis : « En affaires, oui. En ce qui concerne ma vie sentimentale, non. Je me dois de vous confesser que c'est la première fois



que je me laisse aller ». Puis, sans que je ne comprenne réellement ce qui se passait, elle me lança : « Monsieur, nous n'avons rien en commun, nous faisons des activités diamétralement opposées, qu'est-ce que vous voulez que l'on fasse ensemble ? ». Je ne voyais pas où elle voulait en venir. Je venais de lui annoncer mes intentions, j'avais même montré mes sentiments, ce qui était de l'ordre de l'impossible pour un type de mon calibre. Je sentais bien une certaine réserve face à mon discours, mais j'étais décidé à aller jusqu'au bout de mes idées. J'avais envie d'elle et j'étais prêt à tout. Perdant patience, je tentai une ultime approche. Je lui dis : « Je ne sais pas. On pourrait commencer par un verre et ensuite on verra où ça nous mène ! Vous n'aimeriez pas faire ma connaissance ? Je suis sûr que vous pourriez m'aimer comme je vous aime au bout d'un certain temps ». Vous savez, il n'y avait rien d'absurde dans ce que je lui disais. Je le pensais réellement. Vous imaginez bien ma réaction quand elle me perfora le cœur en me disant : « Jamais de la vie ! Vous ne méritez pas que je vous accorde plus d'une seconde d'attention. Vous venez me parler de vos sentiments comme s'ils étaient légitimes. Vous débarquez comme si vous étiez un homme respectable et vous vous attendez à ce que je tombe à vos pieds ? Vous croyez me plaire alors que vous me répugnez au plus haut point. Jamais je ne pourrais passer une heure en votre compagnie sans en éprouver de la honte. Vous me dégoûtez, vous n'êtes qu'un monstre ! ». Et elle se mit à rire. Elle se moquait de moi. Au début je n'avais pas très bien compris ce qui la motivait. Était-ce un jeu de séduction ? Entre l'amour et la haine, il n'y a qu'une mince frontière. Vous savez, l'amour a ses raisons, le problème, c'est que moi, je n'en ai pas. Elle n'a rien senti venir. En moins de deux secondes, j'avais dégainé mon arme, enlevé le cran de sécurité et tiré à six reprises. Il n'y avait plus rien dans son visage qui m'attirait, à peine reconnaissait-on ses traits angéliques sous la couche de sang qui maculait sa tête. Vous me trouvez cruel, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais prétendu être un enfant de cœur. Cette femme n'a eu que ce qu'elle méritait.

Pourtant, je dois vous avouer que depuis cet épisode, j'ai été dans la tourmente. Vous savez, quand on fait mon métier, tout devient routinier, on ne se pose plus de question. Cette femme, c'était comme un grain de sable dans l'engrenage de mon quotidien. J'en étais venu à me demander ce que je faisais de ma vie, si tout cela était juste. De toute ma carrière, j'ai toujours été persuadé de



faire une profession noble, nécessaire au bon fonctionnement de la société. J'ai dû faire un travail sur moi, me persuader que cette imbécile n'avait eu que la monnaie de sa pièce. Plus que tout, j'ai dû me faire violence avant d'arriver à une seule conclusion : pour être efficace à long terme dans mon boulot, il faut être impitoyable. Je ne dis pas que je n'aurai plus jamais de sentiment envers quiconque. Je dis simplement qu'à partir de maintenant, je ne laisserai plus jamais une femme se mettre en travers de ma mission.

Vous devez certainement être scandalisé. Comment un homme peut-il délibérément tuer une femme dans un bar sans être inquiet. Que vous êtes naïfs. Je vous l'ai dit, c'est mon métier et même si généralement, c'est un collègue qui se charge des homicides, suicides et maladies graves, il peut m'arriver de temps en temps de prendre le relais. Il est clair que mes patrons n'aiment pas quand j'outrepasse mes fonctions, mais ce qui est bien, c'est qu'avec eux, il y a toujours moyen de s'arranger. D'ailleurs, je vous laisse, j'ai fort à faire pour le moment, on m'envoie en renfort en Afrique de l'Ouest, c'est un véritable carnage là-bas. Vous imaginez bien que ce soit pour vous ou pour les autres, la Mort n'a jamais de repos.





Le Roi des Loups

Tristan Bultiauw



Lorsqu'elle aperçut l'étranger qui entrait dans la grande salle, Gamine s'esclaffa :

« Mire ça, Grand-Père ! En voilà un qui n'a pas vu d'eau depuis une lune au moins ! Il m'a l'air plus crasseux que son pauvre chien ! »

Grand-Père siffla son ale d'une traite, jeta un œil à l'arrivant. Vrai, l'étranger n'avait ni fière allure, ni bonne figure. Sa mine était sale et mauvaise, ses yeux d'un noir dur, le tout mangé d'une barbe qui broussaillait sous sa capuche. Sur ses talons, ce qui ressemblait à un chien hésitait à montrer les crocs. Gamine continua :

« Ah ! Regarde comme ils quittent tous leur tablée... Pour les faire fuir ainsi, il doit empester comme un mendiant des villes. »

En effet, dès lors qu'il s'était assis, les clameurs des voyageurs éméchés s'étaient trouvées comme indisposées. Les fêtards avaient préféré s'éloigner de l'animal et du maître, les laissant seuls à la longue table au centre de la salle. Grand-Père reporta son attention sur Gamine qui détaillait l'inconnu. Sa jeune arrogance puait le mépris.

« Un peu de tenue, par Dieu ! Tu ne reconnais donc point le roi errant de Fosse-aux-Loups ? »

Gamine s'apprêtait à rire mais le sérieux de Grand-Père la fit blêmir.

« Que dis-tu ? Si ce vagabond est roi, je veux bien prendre les aiguilles ! Tu as finalement perdu le bon sens ! Et puis... d'où tu tires ce nom ? Fosse-aux-Loups ?



— Il faut croire que ces idiots imbibés d'eau-de-vie ont plus de jugeote que tu n'en auras jamais... Eux l'ont reconnu, et ont fait montre de respect en lui cédant leur table ! Regarde la patronne. Tu crois vraiment qu'elle hésiterait à le flanquer dehors si c'était le dernier des corniauds ? »

L'expression de Gamine vacillait entre l'incrédulité et la panique d'avoir commis quelque mystérieux blasphème. Grand-Père la rassura un peu.

« Ne t'en veux pas trop. Nombreux sont les sots comme toi qui le prennent pour un vagabond de mauvaise race. Moi-même je ne l'ai remis que grâce aux histoires d'un gitan qui l'a connu. »

Gamine fronça les sourcils.

« Ton ami, le gitan maquillé comme une fille ? Avec un œil bleu, un œil noir ? Il connaît des rois ? »

Tirant sur sa pipe, Grand-Père acquiesça.

« Il connaît un seul roi, et cela suffit amplement si tu veux mon avis. Mais pour que je te rapporte ce qu'il m'a raconté, tu vas devoir aller me chercher à boire. »

Gamine s'exécuta. En traversant la salle jusqu'au comptoir, elle ne put s'empêcher de frôler l'étranger. Papillon attiré par la flamme. Elle en fut quitte pour un jappement de la bête couchée au pied de la table. Alors qu'elle revenait avec deux pintes vers Grand-Père, elle siffla :

« Tu mens ! Cet homme est un caïman et un déserteur ! Tu n'as pas vu le coutelas qu'il porte au côté, et l'épée brisée qu'il a en trophée... Et même répugnante, un gars de son espèce n'aurait pu rêver s'offrir une pelisse pareille sans détrousser quelques bonnes gens ! Il pue la mort et la bête. Quant à son chien, tout bâtard qu'il est, il a une vraie gueule de limier. Ce n'est pas un roi ! »

Grand-Père plongea ses lèvres dans l'ambre mousseux qu'elle venait de lui ramener. Il but à longs traits, sans se presser.



« Vrai. C'est un déserteur et un brigand en plus d'être un roi. Mais si tu t'entêtes à m'accuser de menterie, je m'en vais et te laisse à ton ignorance. »

La bouche pincée, Gamine capitula.

« Dis donc. »

Grand-Père fit claquer sa langue et ménagea son effet.

« Si la moitié de ce que le gitan m'a dit est vrai, nous avons là, à quelques coudées de nous, un véritable héros. Pourtant, l'infortune s'est entichée longtemps du gaillard. On prétend qu'il a été abandonné dans la tourbe d'une sente par son père, fou de chagrin que la naissance du petit l'ait laissé veuf. On dit aussi...

— On ? »

Grand-Père cracha comme un chat, comme chaque fois qu'on l'interrompait lorsqu'il racontait.

« ... On dit donc qu'il ne dut sa survie qu'à la miséricorde d'une meute attirée par ses cris. Ils trouvèrent le petit affamé et à demi-mort de froid...

— Une meute ? Des bandits ? Ou... des loups ? »

Grand-Père frappa du poing sur la table, si bien que l'étranger tourna vers eux son sinistre mufle.

« Loups ou bandits, peu importe ! Si tu m'interromps encore une fois, je vais me coucher ! »

Le vieil homme tira de longues bouffées sur sa pipe et Gamine n'osa plus bouger. Il reprit, plus bas :

« Ils l'adoptèrent comme l'un des leurs et l'élevèrent comme un fauve. Il apprit à craindre la Mort, mais pas à aimer la vie. Ce qu'il faut bien comprendre chez cet homme-là, c'est que la Faucheuse ne lui apparaît pas comme à nous autres, non. Pour lui, elle a les traits d'une meute de molosses qui court sur son sillage et qui le rattrapera tôt ou tard. Pour saisir le rapport primordial à la fuite



qui anime un être pareil, il faut imaginer la terreur des poursuites, avec tous les aboiements des chiens de traque qui éclatent dans la nuit comme des coups de fusil, les ombres incertaines des fuyards et des chasseurs qui paraissent entre les arbres, le chacun pour soi et les cris d'agonie des blessés qu'on a connu la veille, tout ça vécu à un âge très tendre.»

Il but une gorgée et regarda l'étranger. Ce dernier avait commandé un ragoût frugal dont il donnait quelques morceaux à sa bête, du bout de ses doigts noirs.

« Lorsqu'il atteignit les seize ans, à peu près, il était déjà lassé de cette vie de boue et de sang. Il ne voulait plus s'attaquer aux troupeaux, alors il quitta la meute et s'engagea comme chien de guerre. Il reçut une épée et à manger. Cette épée, c'est celle que tu as aperçue à sa ceinture. Sûrement lui avait-on dépeint une vie de gloire et de haute lutte, mais la réalité des charniers le rattrapa, lui collant de nouvelles angoisses au fond des tripes. Il allait au front tout moite de peur et en revenait avec des cauchemars tous neufs. À sa dernière bataille, du moins c'est ce qu'il a dit au gitan, alors que le soleil se couchait sur la plaine et rehaussait chaque chose d'un orange infernal, sa lame se brisa à l'issue d'une âpre mêlée. Il y vit un signe et se fit déserteur sur-le-champ. »

Gamine ne pouvait plus détacher ses yeux du vagabond taciturne dont elle se moquait quelques instants plus tôt. On lisait sur son visage une méfiance circonspecte qui, bien qu'éloignée du respect, l'était encore plus du mépris qu'elle affichait auparavant.

« Il se mit à voyager par les routes et par les bois. Comme les loups causaient du mauvais sang aux bergers, il se faisait engager pour les traquer. Il se fit connaître comme un grand chasseur de loups. C'est ainsi, tout vilain qu'il fut, qu'il négocia gîte et couvert durant les rudes nuits d'hiver.»

« Comment chasse-t-on un loup ? » lâcha Gamine.

« Il suffit d'attendre que la lune soit haute pour les trouver l'estomac plein. Il allait ainsi, de bourg en village, arrivant aux aurores avec une peau toute sanglante jetée sur l'épaule. Il était annoncé par les chiens aux abois qui le



prenaient pour le loup qu'il avait tué, et par l'écho lointain des cris de ceux qu'il avait laissés en vie. Il échangeait son trophée contre un peu de pain, de bière, et un coin crasseux pour dormir.

— Ne se détestait-il pas de chasser ceux-là qui l'avaient élevé ?

— Il avait trop peur de mourir de faim pour regretter... cela dit, tu n'as sans doute pas tort. Cependant, qui pourrait bien chasser le loup si ce n'est quelqu'un élevé par eux ? »

D'un air un peu trop docte, Grand-Père hocha la tête en terminant sa boisson.

« Tout cela n'est pas commun, j'en conviens, mais ton lascar n'est roi de rien.

— J'y viens : le portrait est posé. Les choses auraient très bien pu s'en tenir là si notre chasseur n'en était pas venu à voyager jusqu'à... »

Il se pencha par-dessus la table dans un souci dramatique, veillant à ce que nul ne puisse entendre :

« ... Fosse-aux-Loups. »

Gamine secoua la tête pour signifier que le nom ne lui disait rien. Grand-Père fit un geste vague.

« C'est un petit royaume quelque part vers le nord. Une ville qui se presse contre les remparts d'une forteresse formidable aux allures de cathédrale. Quelques milliers d'acres qui s'étendent autour, le tout traversé de part en part par une rivière claire comme le ciel. Un joyau de terre dans un écrin de forêts. Je t'y emmènerai un jour, si tu y tiens... »

La petite redevint sardonique.

« Il me semble tout droit sorti d'un conte de fée, ton royaume. »

Grand-Père leva les deux mains pour se défendre.



« Je conviens que je te rapporte là les mots du gitan, et tu connais son goût pour la formule.

— Mh-mh.

— C'est à quelques lieues de la ville qu'il a rencontré le chasseur de loups. Mon ami jouait de sa flûte sur le bord de la route, alors que l'aube brillait à peine, quand il aperçut le triste sire. Il sortait tout sanglant d'une nuit de chasse, une peau sur l'épaule, juste comme je te l'ai décrit tantôt. D'une façon fort peu opportune, une plaisanterie traversa l'esprit du gitan et il cessa sa partition pour éclater de rire au passage du chasseur. Celui-ci, bien naturellement, crut qu'il se moquait de lui, comme tu le faisais toi-même lorsqu'il est entré ici. Oh, le voyageur se contenta d'un regard noir et d'un crachat, il devait en avoir l'habitude, mais mon ami ne voulait pas qu'il soit de méchante humeur alors qu'il y avait malentendu. Aussi s'excusa-t-il et lui offrit de l'accompagner en ville pour trinquer du vin, ce à quoi le chasseur consentit d'un grognement. Ils marchèrent ensemble vers les hauts murs de la forteresse qui surplombe la ville de Fosse-aux-Loups...

— Ce n'est pas le nom du pays ?

— Chut ! Ne m'interromps pas ! Sur la route, mon ami m'a raconté comment ils étaient passés devant les potences. Toute une collection de pendus et d'écorchés, alignés sur le bord de la rivière, le visage bouffé par les corneilles, des panneaux de bois cloués au poitrail sur lesquels était peint le mot « loup ». Tout ça couronné des couleurs du régent d'alors : de gueules au chien de sable.

— C'était de vrais loups ou des maraudeurs cette fois ?

— Le chasseur blêmit, superstitieux. Il voulait rebrousser chemin. Peut-être reconnu-il les fantômes de sa vieille meute, peut-être les armes du seigneur local lui rappelaient trop ses vieilles peurs... mais le gitan lui promit à nouveau du vin, et ils continuèrent. Il m'a aussi raconté comment le pays entier, réputé pour ses très nombreux chiens, se mit à aboyer après eux alors qu'ils traversaient les



champs, puis les faubourgs. Encore une fois, le gitan dû convaincre le chasseur de poursuivre. – Eh quoi ? Toi qui tues les loups, tu aurais peur des chiens ? »

— Couard, pour un roi... mais j’imagine que c’est ainsi qu’on esquivait les attentions de la Camarde aussi longuement que lui. »

Emportés par l’histoire, Gamine et Grand-Père ne prenaient plus garde à rien. Autour d’eux, le vacarme festif de la soirée s’étiolait entre ivresse et lassitude. Le vagabond demeurait immobile.

« De mal gré, ils arrivèrent en ville, et furent accueillis par une grande agitation. En effet, il se tenait en ce jour une foire exceptionnelle, car un tournoi était organisé à Fosse-aux-Loups pour départager les prétendants au trône. Le gitan, qui le savait fort bien, était d’ailleurs dans la région pour y vendre les porte-bonheurs qu’il fabriquait. Le vin et la bière coulaient déjà à flots, alors que les poulets rôtissaient sur la place et parfumaient les étals où on échangeait liqueurs, fruits, pâtisseries et belles étoffes. Des saltimbanques, attirés comme des mouches par le banquet, jouaient à chaque coin de rue les dernières ballades sur leurs instruments. Les comédiens montaient leurs estrades et les cracheurs de feu préparaient leurs mystérieuses mixtures... On se ressert à boire ? »

Gamine acquiesça et se leva. Grand-Père en profita pour taper sa pipe contre la table. Le voyageur avait fini son repas et regardait l’âtre brûlant d’un air las. Sa bête dormait profondément.

En revenant avec deux nouveaux litrons, Gamine se moqua à nouveau :

« Qu’est-ce qu’il pue, tout de même, ton roi ! »

Sans même attendre qu’elle s’asseye, Grand-Père reprit :

« Ils traversaient tous deux la foule, à la recherche d’un tripot qui ne soit pas plein à craquer, lorsqu’ils se heurtèrent à une longue procession d’hommes en armes. On n’aurait su dire s’ils venaient de la forteresse, ou s’ils y rentraient plutôt. La file était menée par trois cavaliers dont le heaume figurait chacun une bête différente. Un lion pour l’un, un corbeau pour l’autre ; le troisième coiffé d’un armet sculpté pour ressembler à un molosse. »



« Le régent... » souffla Gamine.

« Le régent et ses deux rivaux, qui devaient s'opposer sur la lice. Les trois cavaliers précédaient un carrosse occupé par une jeune dame très singulière. Il s'agissait bien entendu de la fille du vieux roi, la dame de Fosse-aux-Loups, dont le vainqueur du tournoi clamerait la main. »

Gamine leva les yeux vers les poutres du plafond.

« Yab' ! Ne me dis pas que c'est une histoire de princesse ou bien c'est moi qui vais au lit. »

« Cette princesse-là devrait te plaire. La dame de Fosse-aux-Loups est encore réputée pour son apparence peu accorte, qui d'ailleurs rebute la plupart des gentilshommes. Elle porte les cheveux à la garçonne, parce qu'elle est friande d'escrime malgré sa santé que l'on dit fragile. Son teint est si pâle qu'on la perdrait un jour de neige. Ses pommettes sont aiguisées comme des lames et surmontées de deux bijoux mordorés et sauvages. Mais le plus atypique restera sans doute ses dents, qu'elle avait pointues comme celles des loups et des chiens. »

Gamine sourit. Elle adorait ce genre de figure que Grand-Père peignait souvent dans ses contes. « Une fois tout ce beau monde passé, le gitan traîne enfin le chasseur à une table où l'on sert du vin. Il voit bien que quelque chose travaille son compagnon. Une fièvre étrange habite son regard et il s'agite beaucoup. Pour le calmer, alors que le vin est servi, il lui propose de jouer aux dés. Cela ne le déride guère ; mais, le raisin aidant, il finit par s'ouvrir. C'est à ce moment que le gitan apprend tout ce que je te rapporte à présent sur la vie du futur roi. Entre chaque tirade, le chasseur à présent bien bavard ne peut s'empêcher d'évoquer la dame de Fosse-aux-Loups aperçue plus tôt, posant des questions à propos de ses yeux, de ses cheveux, de ses dents... Le gaillard est comme changé jusqu'à la sève, transi d'amour alors qu'il ignore même ce dont il s'agit. Le gitan sait bien qu'un amour comme ça, il n'y en a qu'un par vie, et encore, pas toujours. En le voyant si ardent, ce chasseur farouche et timoré, il se demande s'il n'en deviendrait pas hardi. Il le mit alors au courant de la coutume de Fosse-aux-Loups, bien que ce fut folie... »



Grand-Père laissa languir Gamine quelques instants le temps de boire un peu.

« Laquelle ? »

— Quiconque apporte au souverain de ces terres une peau de loup se verra accorder une faveur. »

Gamine éclata d'un rire clair.

« Ne me dis pas que cet idiot a demandé la joute ? Un gueux, même un ancien reître, contre des chevaliers blanchis sous le harnois ? Lui si prudent...

— L'amour fait de nous nos propres ombres, tu le sais fort bien...

— L'amour et le vin du gitan ! »

Grand-Père s'esclaffa à son tour :

« Qui peut le dire ! Mais ne va pas croire que ce fut du goût du régent ! Il ne consentit à la farce que pour conserver l'aval du peuple et ne point bafouer les traditions ! Il lui posa néanmoins les conditions suivantes : il n'aurait une monture que s'il se présentait à midi sur la lice, en armes, avec un écu à ses couleurs ! Pour cela, il n'avait qu'une heure ! Ni une, ni deux, le chasseur retourne à la rivière en toute hâte. Ah ! Tu l'aurais vu, paraître en joute avec une peau de loup arrachée à la potence en guise de harnois, des épieux taillés au couteau comme lances d'arçon ; et pour tout écu l'un des panneaux de bois sur lesquels était marqué : Loup ! Voilà ses couleurs ! Ce que tu as pris pour une pelisse crasseuse, c'est la même peau de loup qu'il revêtait lors de son exploit !

— Le fou... Heureusement que je sais que ça se termine à peu près bien pour lui.

— Il se battit comme un beau diable, jetant à terre le corbeau et le lion, tour à tour. La foule lui était acquise, en liesse devant le spectacle de cet héroïque roturier dont la rage renversait chaque adversaire. La dame, elle, se tenait droite sur son siège, une lueur d'intérêt dans l'ambre taillée du regard. Vint alors le moment d'affronter le régent et, face au heaume de chien, tout courage



l'abandonna. Avant la rencontre, le chevalier au corbeau vint s'entretenir avec lui. Il prévint le chasseur de loups que son adversaire était homme de guerre, qu'il lui ferait vider les étriers puis l'exécuterait avant le couchant pour son affront. Le chasseur désespéra, songea sans doute à fuir, mais le corbeau lui révéla la faiblesse du régent : sa fierté qui lui interdisait de laisser sans relève même le défi le plus absurde.

— Comment le chasseur s'en est tiré ?

— Eh bien, s'il était accoutumé à la ruse des loups, il ne l'était guère à celle des hommes. Aucun stratagème ne germait dans son esprit et il se retrouva face au régent, prêt à être embroché. Soudain, juste avant que les écuyers ne sonnent du cor, il mit pied à terre. Face à la foule, face à la reine de son âme : la dame de Fosse-aux-Loups qui ne perdait pas une miette du tournoi, il prononça les mots suivants : « Je ne suis qu'un fol, mon seigneur. Vous n'aurez aucun mal à triompher d'un gueux comme moi qui, quoique rompu à la guerre, n'entend rien à ce noble art comparé à ceux de votre rang. Je ne saurais vous offenser d'une victoire si aisée. Ne serait-il pas plus honorable, quoique ceux de mon sang n'entendent guère ce genre d'affaire, que nous nous mesurions sur un autre terrain ? »

— Impossible que ton chasseur ait pu sortir une telle tirade sans que le gitan lui ait soufflée !

— Bah ! Si tu veux... N'empêche que, flairant malice, le régent rechigne puis, aiguillonné par les yeux de la foule à l'affût d'une lâcheté, il finit par plier. Comme le corbeau avait prédit. Voilà l'affaire réglée : le braconnier et le régent se départageront au couchant. Le premier à ramener le corps d'un loup sur la lice serait sacré vainqueur.

— ... un peu trop facile pour ton chasseur.

— Détrompe-toi. Le régent était un traqueur, ancien officier de chasse du vieux roi. Avant qu'il n'occupe le trône vacant on l'appelait même « le Louvetier ». La partie promettait d'être rude. »

Une voix éraillée par la boisson s'éleva à quelques pas de leur table.



« Mais c'est le chasseur qu'a gagné contre le Louvetier ? »

Plusieurs voyageurs épuisés avaient cessé leur beuverie pour écouter Grand-Père. Un petit attroupement chaleureux s'était formé autour du conteur. Plus personne ne prêtait attention au vagabond et à son chien.

Grand-Père répondit :

« Eh bien, en quelque sorte... À la nuit tombée, il fut bien le premier à ramener un loup devant le peuple massé sur les gradins. C'était un louveteau que le chasseur avait cueilli, seul à sa tanière alors que sa meute chassait. Il se refusait à le faire en temps normal, car les peaux trop jeunes ne se vendaient pas. Le Louvetier, quant à lui, ramena un adulte, mort et dépecé, avant que minuit ne sonne en ville. Cependant, le chasseur ne s'était pas résolu à abattre le petit, il l'avait saisi par le cou et le portait pour le présenter à la dame, alors qu'il mordait, glapissait, griffait. Le Louvetier tenait son triomphe. Le peuple voulait du sang et détestait les loups, il s'apprêtait déjà à lui donner raison. Cependant, alors que le chasseur se querellait pour négocier sa vie et que les soldats s'approchaient déjà pour l'écorcher vif, le louveteau s'évada et courut auprès du corps de l'autre loup. Il dut reconnaître un parent, car ses hurlements firent taire chaque homme et chaque femme présent sur la lice. »

Dans la grande salle, on n'entendait plus que le feu qui crépitait. Plus personne ne criait, tous se reposaient et les derniers debout écoutaient Grand-Père. Après un long moment à apprécier le silence, le conteur reprit son histoire qui, comme la soirée, touchait à sa fin.

« C'est alors que s'éleva une voix. Elle était basse et, parfois, tremblait. Mais il y avait dans ses accents une force et une sauvagerie étrange qui firent que tous l'écoutèrent, même le Louvetier, même le chasseur qui voulait crier pour qu'on l'épargne. Là, sous la pleine lune, la dame de Fosse-aux-Loups déclara accorder ses faveurs au chasseur, actant qu'il ne fut pas précisé si le corps du loup devait être vif ou mort. Qu'il était le vainqueur du tournoi, et qu'elle l'invitait dans ses quartiers, au sommet de la forteresse, pour le connaître.



— Ha ! » fit l'un des avinés. C'est ça que veulent les vraies femmes... qu'on soit prêt à tout pour elle, et vlan ! Elles t'ouvrent les cuisses ! »

Gamine se retourna vers lui et assena :

« Tu crois vraiment que la dame est amoureuse de lui ? Tu as trop écouté ta vieille maman qui, pour te rassurer à propos de ta sale gueule, te bavait qu'il suffisait d'être courageux et d'avoir de gros bras ! Les femmes aiment ceux qu'elles aiment. Elle a seulement eu pitié de lui et voulait éconduire le Louvetier.

— En effet, ce n'est pas un conte mon ami, mais la vérité... enchaîna Grand-Père. Point de naïveté entre nous, la dame de Fosse-aux-Loups ne se donna pas au chasseur. Ils étaient de race et de sang trop différents. Néanmoins... »

Grand-Père parcourut l'assemblée des yeux, depuis le sourire de Gamine jusqu'aux bouches entrouvertes des nouveaux arrivants qui retenaient leur souffle. La promesse d'une bonne histoire pouvait s'avérer plus alléchante encore qu'une pinte ou qu'une étreinte.

« Néanmoins, elle lui proposa un marché. Elle ne voulait pas se marier à un homme qui la voyait comme une marche sur l'escalier du pouvoir. Si elle se liait au chasseur, elle deviendrait reine et n'aurait plus de prétendants. La seule condition qu'elle posa fut qu'ils ne consommassent jamais leur union. »

Un murmure parcourut les hommes qui se demandaient à chacun s'ils auraient accepté d'être roi en promettant chasteté. Grand-Père les laissa parler un peu en réfléchissant à la façon de conclure l'histoire. Après un instant, Gamine relança le conte avec un sourire complice :

« A-t-il accepté, Grand-Père ?

— Oui... et non. Il s'est en effet marié, et devint le roi de Fosse-aux-Loups... mais son amour était déçu, et il ne pouvait pas supporter de ne pouvoir toucher celle qu'il aimait. Après une lune ou deux, il abandonna sa forteresse et son épouse, reprenant la route. Cette histoire fut rapportée par les nombreux



troubadours qui assistèrent au tournoi et aux noces, mais seul mon ami gitan en a la version la plus complète et la plus exacte. Le chasseur devint le roi errant, ou plutôt, comme on préfère l'appeler : le Roi des Loups. »

Après un court silence abasourdi, les questions commencèrent à pleuvoir. En expert, Grand-Père lançait une réponse à chacune d'entre elles.

« Et le Louvetier ? »

« Il fut exilé par la reine. »

« Pourquoi l'autre chevalier a-t-il aidé ? »

« En vertu du pacte secret qui lie loups et corbeaux. »

« Le gitan ? »

« Il a repris la route, bien sûr. »

« Pourquoi le roi n'a-t-il pas régné malgré tout ? »

« Parce qu'il aimait sa dame, ne lui voulait aucun tort, qu'il n'avait aucune notion de politique. »

« Et le petit loup ? »

« Le petit loup ? Eh bien, voyez-vous même. »

Grand-Père désigna le vagabond et tous se retournèrent pour contempler l'animal qui dormait sous la table. Du brouhaha, on passa à un silence d'église : même les spectateurs plus récemment arrivés avaient compris que l'étranger et ce Roi des Loups ne faisaient qu'un. Ce dernier leur renvoya un regard lourd et terne. Dans un réflexe de contrition absurde, ou peut-être de gratitude, des doigts fiévreux tendirent des pièces à Grand-Père qui les refusa.

« Ce n'est pas à moi qu'elles reviennent, mais plutôt au roi. »

Mais le Roi des Loups ne goûtait guère la scène étrange. Il se leva brutalement et, éveillant sa bête d'un coup de pied, il quitta la salle par la grand-



porte, sortant ainsi de la maison-relais pour rejoindre la nuit tardive et son crachin glacial.

Alors que tous rejoignaient le dortoir et que le feu mourait dans l'âtre, Gamine demanda :

« Comment quelqu'un ayant passé sa vie à les chasser pourrait se faire appeler le Roi des Loups ?

— Qui d'autre qu'un roi massacre le mieux son peuple ?

— C'est une jolie histoire que tu nous as tissée là... J'ai déjà pensé aux passages que je pourrai accompagner de flûte pour la prochaine fête du vin. À en juger par l'audience que tu as eue, je suis sûre qu'elle plaira. Tu aurais pu accepter leurs gages, tout de même... Quant à moi, j'ai retenu ta leçon, Grand-Père... Je ne me moquerai plus des vagabonds. »

Le vieux conteur eut un étrange rire dans les yeux, un peu triste, puis regarda la chaise vide où se tenait l'étranger quelques minutes plus tôt. La joueuse de flûte saisit son étui et se leva. Quant à Grand-Père, il fuma encore un peu en regardant le feu s'éteindre.

Le Roi des Loups avançait sous la pluie battante. La maison-relais était accueillante, mais il ne voulait pas dormir en compagnie de ceux qui le reconnaissaient. Le vieux loup, épargné six ans auparavant, le suivait à la trace malgré l'averse drue et froide. Comment ce foutu conteur avait-il eu connaissance d'autant de faits ? Si le vieux n'avait pu s'empêcher d'embellir quelques menus détails pour mieux fasciner son auditoire, il avait su dépeindre son histoire avec une troublante précision. Il fallait croire qu'un certain gitan y était effectivement pour quelque chose. Une seule vérité manquait à son récit...



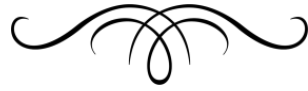
Le Roi Errant était fils des routes, et jamais il ne s'encagerait dans quelque château, pas même celui de sa dame aux crocs de loup. Cependant, le conteur avait eu tort en prétendant que son épouse ne l'aimait pas.

Il voyageait d'ailleurs vers le nord, car les retrouvailles d'hiver s'annonçaient sous peu, et les yeux d'or de la reine lui manquaient cruellement.



Âme égarée cherche passeur

Amélie Sapin



Je ne pensais pas que cela arriverait ainsi. Ma mort, je veux dire.

Vous connaissez l'expression « Le ciel va finir par nous tomber sur la tête » ? Et bien, c'est exactement ce qui m'est arrivé. Littéralement. C'est moche. Lise, 23 ans, longs cheveux blonds, jambes interminables (et petites poignées d'amour). Du gâchis. Ce jour-là, j'avais essayé de prendre les choses en main et de donner un sens à ma vie. Rien que ça. Plutôt que de signer des pétitions pour sauver une espèce d'insecte inconnue dans la forêt équatoriale ou de lutter contre des forages pétroliers en plein Pacifique, j'avais décidé d'agir. De réagir. J'avais fraîchement rejoint un collectif « Sauvons la planète » et je ramassais des déchets jetés par l'espèce humaine le long de l'autoroute en plein désert, quand un satellite vint s'écraser sur moi. Me réduisant en une fraction de seconde en pâté pour chien. Il n'aurait pas pu tomber sur le cactus à côté, non ? J'aurais mieux fait de rester à l'abri de mon écran d'ordinateur. L'homme avait tout pollué. Même l'espace. Assommée par un déchet céleste alors que je collectais les déchets terrestres. Quelle ironie.

Voilà maintenant quinze levers de soleil que mon corps est enterré et il ne se passe rien. Aucun tunnel lumineux. Aucun passeur que j'aurais pu soudoyer. Mes parents étaient morts dans un accident de voiture lorsque j'étais enfant et j'avais pensé qu'ils seraient venus m'accueillir et que nos retrouvailles auraient été dignes d'un téléfilm américain. Pour l'instant, le comité d'accueil est restreint. N'y-a-t-il pas des anges ? Ou bien sont-ils partis en congés ? J'attends. J'erre comme une âme en peine. Rien n'est plus détestable que l'attente. C'est pire qu'attendre un bus un jour de grève. Viendra ? Viendra pas ? Que suis-je censée attendre ? Qui suis-je censée attendre ?



J'ai mené une vie extraordinairement ordinaire : travail banal, ennui profond, loisirs superficiels et passe-temps mortels. Une vie sans cause. Aucune raison pour mourir. Aucune pour vivre.

Je retourne une énième fois sur mon lieu de travail. J'ai été remplacée par une senior qui amadoue tous mes collègues avec des fondants au chocolat pour faire oublier ses cheveux gris. Déprimant. Je rends une ultime visite à mon appartement. Le nouveau locataire a effacé toute trace de mon existence et a même repeint le mur du salon en jaune (en jaune ?!). Je me remets à errer dans les allées du cimetière qui demeurent vides. À l'exception de fleurs fanées et de stèles illisibles.

Mais comment me faire remarquer ? Je me suis assise sur les genoux des gens sur des bancs, sans succès. Mes tentatives de grincement de planchers ou de portes, de reflets dans le miroir ou d'apparitions dans les boules de cristal des voyantes sont restées vaines.

Non seulement ma vie n'a pas eu de sens mais la mort n'en a pas non plus.

Désespérée, je m'assois sur mon banc préféré dans le parc. Celui où je peux me perdre dans la contemplation des canards qui piquent du nez pour attraper des miettes de pain. Mon ancien voisin passe, un vieil homme au chapeau de cowboy qui ne parle qu'à son chien à trois pattes. Il s'arrête et regarde dans ma direction. Pour la première fois, j'ai l'impression qu'on me voit. Il se met à réciter un poème et hurle le deuxième vers « *Tous ceux qui errent ne sont pas perdus*¹ ». Même ce vieux fou ne me voit pas. De fausses larmes me montent aux yeux. Machinalement, je veux me prendre la tête dans les mains. C'est avec une angoisse profonde que je découvre que le bout de mes doigts a disparu. Invisible. Gommé. Je m'efface. Vers le néant ? Ou je ne suis qu'un grain de poussière et Dieu s'est mis à passer l'aspirateur ?

Vite. Agir. Je suis partie du principe que j'allais rester dans cet état pour toujours mais j'ai tort. Paniquée, je me remets en marche tant que j'ai encore des pieds. Mes pas me mènent devant une boulangerie. Odeur de gourmandise que je

¹ J.R.R. Tolkien

ne peux plus sentir. Viennoiseries réconfortantes que je ne peux plus manger. Et je m'arrête devant la vitrine d'une agence de voyages et ses affiches cartes postales. Tous ces pays que je ne verrai jamais... Je ferme les yeux et imagine une contrée verdoyante, des falaises abruptes, un désert infini espérant que par un quelconque pouvoir télépathique je me téléporterai là-bas. Rien.

Je ne cesse de regarder mon corps, de guetter la moindre chose anormale, de peur de me faire engoutir tout entière. Par le vide. Par l'oubli. Incapable de me téléporter, je décide de prendre l'avion et de faire le tour du monde. Urgence de vivre. Les couchers de soleil ne m'ont jamais eu l'air aussi splendides que depuis que je les compte et que je disparaiss de plus en plus.

Pour mon dernier voyage, je débarque en Egypte. Mes yeux s'abîment sur le sommet des pyramides. Vent chaud. Bruissement des papyrus. Touristes. Et maintenant ? Plus que d'espoir, c'est d'action dont j'ai besoin. Absorbée par ma contemplation, je remarque à peine un frottement contre ma jambe. Un petit chat noir me frôle les jambes comme les chats savent si bien le faire. Incroyable ! C'est le premier être vivant qui me perçoit. Est-il mort lui aussi ?

Une immense ombre triangulaire passe au-dessus de nous. Comme un nuage cacherait un soleil d'été. Un avion ? Plus grand. Un vaisseau ? Spatial ? Les touristes ne réagissent pas autour de moi. Ce vaisseau est-il pour moi ?

Le chat trotte vers le vaisseau. Faisant confiance à son sixième sens, je le suis et cours avec l'élan du désespoir, mettant ma vie entre les pattes du félin. Alien, passeur, peu importe. Je veux partir. Le vaisseau se pose sur le sommet de la pyramide avec l'élégance d'un papillon sur une fleur. Une lumière bleutée irradie du triangle aérien. Puissante et pénétrante. L'instant d'après, le triangle m'aspire.

J'ai dû perdre connaissance quelques instants car lorsque j'ouvre les yeux je suis à bord de ce triangle et par la vitre, j'aperçois la Terre. Et une planète orangée aux anneaux blancs. Et une planète aux teintes verdoyantes. Je colle mon nez contre la paroi vitrée. Une dizaine de planètes sont perdues dans les étoiles entre le Soleil, la Lune et la Terre. Je suis peut-être plus branchée astrologie qu'astronomie mais il ne me semble pas que notre galaxie comporte toutes ces



planètes inconnues. Le chat, en boule sur mes genoux, ronronne bruyamment, indifférent. Irréalité. Stupéfaction. Stupeur et étonnement. Une grande silhouette gris clair s'approche de moi, l'air bienveillant. Indéfinissable, cette asperge aux airs de méduses semblait être maître à bord.

-Qui êtes-vous ? lui demandé-je.

-Iris. Bienvenue. Vous êtes à bord du Vaisseau du Passage, il relie les différentes planètes.

-Mais euh, c'est...euh...

(J'aurais aimé avoir quelque chose de plus intelligent à dire, articuler mes mots de façon cohérente, mais que voulez-vous....le trop plein d'émotions me paralyse).

-Vous avez quitté votre enveloppe terrestre il y a quelque temps déjà.

Elle examine mes bras désormais manquants et touche ma joue. Sa peau est glacée.

-Vous devrez d'abord aller sur la planète Régénérescence, c'est celle avec les anneaux violets. Ensuite, on vous conduira sur la planète Regislex qui dirige l'ensemble des planètes de la galaxie. Vous irez dans la salle du jugement.

-Du jugement ? dis-je paniquée. Je n'ai pas commis de crime !

-C'est un rituel de passage obligatoire. De-là, vous pourrez éventuellement rejoindre la planète Paradis où vous pourrez retrouver les âmes dépourvues d'enveloppe charnelle. Si vous préférez recommencer un cycle pour évoluer plus rapidement, vous pourrez vous réincarner. Si c'est en humain, ce sera assez rapide. Si vous souhaitez vous réincarner en animal ou en un être vivant d'une autre planète, vous aurez besoin d'un temps d'entraînement.

Etat d'esprit : panique. Niveau : très élevé. Incompréhension. Trop d'informations. Compote de ce qui me reste de cerveau.

-Si vous voulez habiter dans une autre galaxie, c'est également possible. L'infini dépasse votre imagination.



Ses grands yeux gris en forme d'amande me sondent.

-Comment c'est possible ? Je veux dire sur Terre, on ne connaît pas votre existence et toutes ces planètes....c'est impossible.

-Ce n'est pas parce que vous ne connaissez pas l'existence de quelque chose que cela n'existe pas. Nous sommes dans une autre dimension invisible à l'œil humain. Certains des nôtres viennent sur Terre de temps en temps pour visiter leur famille ou s'amuser un peu !

-C'est ça qu'on appelle les fantômes ? Ces âmes qui errent...

- Tous ceux qui errent ne sont pas perdus².

Elle sourit.

-Certaines galaxies sont des échos du passé ou des reflets du futur, vous pourrez y séjourner si vous le désirez. Certaines âmes trouvent cela amusant ! Mais avant tout, vous devez vous régénérer et passer par la salle du jugement. Une fois le jugement émis, vous saurez précisément à quelles planètes vous aurez le droit d'accéder.

-Et si non ?

-Si non, vous vous réincarnez pour purifier votre âme jusqu'à ce que vous puissiez accéder à tous les niveaux.

Génial. Je me croirais dans un jeu vidéo. La réussite débloque des mondes. L'échec vous force à recommencer, encore et encore jusqu'à atteindre la perfection. Question subsidiaire : y-a-t-il un monde bonus si je réussis tout bien une première fois?

-Et lui ? dis-je en montrant le chat blotti sur mes genoux.

(Ou comment je m'intéresse davantage au sort d'un félin que du mien.)

-Elle, c'est Nephtys. Elle guide les âmes égarées. Bon voyage.

² J.R.R. Tolkien



Je n'ai pas le temps de répondre que sa silhouette disparaît, aussi évanescence que la brume sur un lac.

-Prochain arrêt : planète Falcone, dit une voix métallique.

Le son ne semble même pas sortir d'un haut-parleur, mais de ma tête, comme si la communication par télépathie domine ce nouvel espace.

Je me lève pour tenter de gagner la sortie. Je n'ai rien fait de mal dans ma vie. Rien de bien non plus. Il faut que je m'échappe sur une planète avant qu'on me juge sur le néant de ma vie et qu'on me réincarne en cafard. Leur système de jugement m'a l'air complètement anti-démocratique. Ce n'est pas que je sois en position de critiquer, mais tout de même...Un triangle lumineux éclaire l'intérieur du vaisseau et une famille en tenue d'époque apparaît. Je les bouscule pour tenter de rentrer de force dans ce triangle pour qu'il me projette sur cette planète Falcone. Rien ne se produit. La femme au chapeau désuet et romantique me prend par l'épaule.

-Vous ne pouvez pas descendre ici très chère, vous n'êtes pas régénérée, votre code génétique est bloquée par le faisceau lumineux.

Super ! Elle confirme ce qu'a dit Iris.

Je me rassois à ma place. Déconfite. Dépitée. Vous savez combien d'arrêts il y a jusqu'à la planète Régénérescence ? Au moins dix.

À travers la paroi vitrée, des étoiles filantes dansent. Des nébuleuses nous encerclent. Des comètes apparaissent.

Au fur et à mesure des arrêts, des gens bizarres montent et d'autres descendent. Quand je veux dire *bizarre*, c'est vraiment *bizarre*. Un ballet incessant de créatures diverses et variées.

Un archétype du martien, peau verte et trompe d'éléphant. Des grosses boules de lumières violettes. Des chevaliers en armure. Des tigres rayés. Des humains. Des méduses de la taille d'un cheval. Des robots humanoïdes. Des miscellanées vivantes. Des licornes (non, là, je plaisante). Un manège réglé à la minute près.



Tous me regardent comme la petite nouvelle. La fille non-régénérée. Ils ne chuchotent même pas comme s'ils communiquent par télépathie.

Le chat surgit de nulle part et se frotte à ce qui me reste de jambes, m'invitant à le suivre vers le triangle lumineux au centre du vaisseau.

-Planète Régénérescence.

Trop habituée aux trains terriens, je m'attends à ce que la voix enchaîne avec « deux minutes d'arrêt » alors je me dépêche.

La lumière m'aveugle. Comme si à peine réveillé, vous regardiez le soleil en face. Des petits points lumineux dansent devant mes yeux. Sensation de vertige. Tourbillons.

Mes yeux s'ouvrent. Je suis seule. Autour de moi, un jardin tropical. Des colibris fébriles. Des cascades bruyantes. Des végétaux tutoyant le ciel azur. Qu'est-ce que c'est que ce délire ? Des points lumineux apparaissent devant moi. Alors je suis ces feux follets. Ils me mènent à un lac. Un lac à l'eau émeraude dont le fond scintille comme des diamants, comme une invitation à la baignade.

J'aurais aimé vous dire que j'y trempe un pied d'abord, puis l'autre. Mais de pieds, je n'ai plus. Je me laisse engloutir par l'eau d'apparence si calme qui m'attire inéluctablement vers le fond. Je m'étouffe. Stupide, je suis déjà morte. Des images défilent dans mon esprit avec la force de la grêle de printemps. Le sourire de Maman. Mes bottes bleues de pluie. Le regard de ce bel inconnu dans le train. Ma plante verte crevée. Ma couette douillette. Le froid. Le vide. L'hiver. Mes jambes comme frôlées par des algues. Le bleu du ciel. Le petit canard avec ses miettes de pain.

J'ouvre les yeux en sursaut. Le paysage paradisiaque et le lac insondables ont laissé place à une salle blanche immaculée. Comme si ce lac avait été un passage entre deux planètes. Devant moi, une porte portant l'écriteau « Salle du jugement ». Un homme, la quarantaine, en sort. Comme si c'était un examen, je lui demande :

-Alors, c'est comment ? Cela s'est bien passé ?



-Oh, oui...j'avais juste oublié une chose.

-Laquelle ?

-On ne vit qu'une fois.

Quand je me retourne, il a déjà disparu.

C'est donc mon tour de franchir cette porte. Est-ce que toute ma vie et toutes mes actions m'ont conduite jusqu'ici ? A ce moment présent ? Qui se permettra de juger ce que j'ai fait ? Ou plutôt ce que je n'ai pas fait ? Oh, oui, la vie est un long chemin. Une route périlleuse qu'il est plus facile de faire accompagné.

Je m'attends à ce que la porte s'ouvre automatiquement ou quelque chose du genre, à la mesure de ce qui s'est passé précédemment. Rien ne se produit au sein de ce silence immobile.

Je remarque un bouton à droite de la porte.

-Euh, je frappe ou je sonne ? demandé-je dans le vide.

Et maintenant. Que va-t-il m'arriver ? Vais-je a) être aspirée par le vide intersidéral ? b) être réincarnée en hamster ? c) me réveiller en sueur au milieu de la nuit ?

L'infini dépasse notre imagination.





M

Les autres

Guillaume Amorin



Le cocon s'anima d'un bruit inhabituel. Un halo de lumière violette se répandit dans l'eau glaciale. Le rayonnement se propagea en un rythme régulier, des suites de battements lumineux et sonores. Xio fut pris d'une brusque terreur face à cette chose et voulut revenir précipitamment à son cocon pour s'y protéger. Mais le seul endroit où il se sentait en sécurité s'obstinait à émettre des pulsations et à répandre ses puissantes phosphorescences dans ce recoin des abysses. La fine poussière du fond marin, les roches éparses dans le paysage morne, l'eau immobile et éternellement froide semblèrent transfigurées par cette propagation régulière. Xio se cacha derrière une roche et ne bougea plus. Dans un mélange de peur et de fascination, il contempla l'irradiation chaude tout autour. Cela lui rappela les battements d'un cœur, son cœur, mais d'une dimension gigantesque. Le sien cognait sous l'action de la peur et, à chaque palpitation, il en émanait une phosphorescence violette infiniment plus discrète et sombre. Son cocon battait de la même tonalité, à un rythme bien plus calme, puissant, d'une amplitude qu'il aurait été incapable d'imaginer.

Xio se hasarda à sortir de sa cachette et contempla la source éblouissante. Elle continuait à émettre à la même fréquence. Sa frayeur s'estompa quand il reconnut, dans ces immenses vagues de photons, quelque chose qui lui ressemblait. Il s'approcha et une mémoire s'éveilla en lui. Des pans entiers de connaissances se révélèrent graduellement. Avec une clarté jusqu'alors inconnue, son existence lui apparut dans ses moindres détails. Il se retourna et considéra son activité, les alignements d'alvéoles, façonnées sans relâche là en utilisant la vase environnante. Il les façonnait les unes à côté des autres, à une distance raisonnable des sources incandescentes qui émergeaient des fractures terrestres et fournissaient la chaleur vitale. Chaque alvéole allait accueillir une vie en gestation. A présent, il comprenait, tout devenait clair. Il avait atteint l'âge où



l'on devient ouvrier. Et sa fonction primordiale consistait à bâtir ces réceptacles de vie. Le temps de la gestation était clos. Il contempla à nouveau la source de lumière violette et sa mémoire s'étoffait jusqu'à retrouver les formes de son passé.

D'un côté, le cocon ; grande sphère scindée en deux qui lui offre protection et lui permet de sortir pour explorer son milieu. Et de l'autre, lui, matière informe au départ, imprégnée du milieu aquatique dans lequel son voyage l'avait mené. Sa première quête avait été celle de la chaleur. La source chaude, qui brûlait non loin, l'avait sauvé. Elle lui avait permis de faire ses premiers mouvements et ses premières explorations. Si le cocon était tombé un peu plus loin dans le grand vide froid, Xio n'aurait eu aucune chance de survie.

Masse informe, lors de ses premiers mouvements à l'extérieur, il s'était avancé vers les éruptions chaudes puis découvrit les multiples formes de vies qui les peuplent.

Antennes frétilantes, pattes solides, mouvements rapides, un crustacé eut la maladresse de s'approcher. Il fut sa première capture. Xio l'avait englobé de sa matière gélatineuse et en avait absorbé lentement, d'une part la matière nutritive, de l'autre les informations génétiques. La pâte flasque de son enveloppe avait alors commencé à muer en reproduisant les caractéristiques de sa proie : une première forme de cuirasse externe, des membres articulés pour une locomotion plus rapide et un cœur pour rendre le système autonome. Il n'avait pas jugé nécessaire de développer ces moignons oculaires qui ne présentaient plus aucune utilité dans le milieu présent. Par contre, les capteurs de mouvements, de chaleur et de photons se multiplièrent. Ces trois premiers paramètres lui avaient paru indispensables pour se donner une chance de survie. Quand sa constitution s'était fortifiée, le processus de mûrissement lui avait impérieusement commandé de bâtir des alvéoles.

Les crustacés n'utilisent pas d'alvéoles ; ni pour naître, ni pour vivre. Mais les êtres qui allaient venir en auront besoin. Il en ignorait encore la forme mais ils lui ressembleraient. Il se tourna à nouveau vers la source violette et comprit qu'elle émettait un appel. Elle appelait les autres.



Xio se souvint alors du temps où il était dans la sphère, son cocon. Il avait voyagé longtemps, extrêmement longtemps, dans un milieu qui n'était pas aquatique. Ce n'était pas un milieu. C'était rien. La sphère avait traversé le rien pendant des cycles et des cycles ; une infinité de cycles. Xio comprit pour la première fois qu'il ne venait pas d'ici.

À peine se fut-il habitué à sa nouvelle vie dans un corps cuirassé qu'un poisson à la nage lente, qui frôlait le sol pour se mouvoir, devint sa proie suivante. Xio ramena sa prise sous la cuirasse, au niveau de l'abdomen, où il avait conservé une part de sa nature première, informe et réceptive aux informations. Un nouveau flux d'informations fut absorbé puis exprimé. Des nageoires latérales et caudales apparurent. Xio avait allongé son corps pour en affiner l'extrémité arrière qu'il avait accepté de rendre plus vulnérable pour permettre le développement de la nageoire caudale. Par ailleurs, la présence de la carapace était entrée plusieurs fois en conflit avec le mouvement ondulant nécessaire pour activer le nouvel appendice de propulsion. Des aménagements avaient peu à peu engendré un système de boucliers capables de glisser les uns sur les autres.

Il avait aussi perçu les modes de reproduction de cette espèce de poisson nouvellement intégrée : elle répandait la vie en éjectant de minuscules œufs. D'autres conservaient leur fœtus dans leur ventre. Mais aucun des deux n'utilisait d'alvéoles, dont la fonction lui demeurait confuse. Xio remarqua toutefois que les œufs éjectés avaient une forme sphérique comme son cocon.

Une clarté nouvelle le submergea. Il perçut clairement son évolution depuis l'aube de son existence. Il avait voyagé à une époque où le temps n'existait pas. Pendant des cycles et des cycles, il avait été fragile matrice dans une sphère qui traversait les espaces sans vie jusqu'à ce qu'un premier frémissement survienne. Sa trajectoire l'avait amené vers un système solaire. Le soupçon de vie dans son cocon en avait capté la chaleur et comprit que là se trouvait peut-être une chance. La sphère avait identifié une des planètes dont les photons lui indiquaient une bonne compatibilité, avait aligné sur celle-ci la densité de sa masse interne, avait rectifié la polarité de ses molécules de manière à être magnétiquement attirée par la planète de son choix, et sa trajectoire s'était incurvé vers la nouvelle



destination. Le cocon avait eu à subir de terribles tremblements en entrant dans le manteau atmosphérique, et une chaleur intense s'était générée. Cette chaleur l'avait réveillé. Puis il y avait eu un choc. Le cocon avait frappé l'élément liquide et s'était enfoncé, lentement, dans son nouveau placenta. À mesure de la descente, le cocon s'était laissé pénétrer par ce nouveau milieu pour réguler la pression toujours plus importante ressentie par la paroi externe. Il s'était posé sur un sol régulier, en un lieu où la chaleur n'existait pas, sauf à quelques rares endroits où sourdaient quelques des jets brûlants. La présence de cette chaleur frémissante au milieu de cet immense désert froid, et la vie qui s'était développé tout autour, étaient probablement ce qui l'avait sauvé.

Le cocon émettait ses faisceaux de manière ininterrompue et Xio, pleinement conscient de son nouveau rôle, appliquait une nouvelle mutation à son corps, car la combinaison du crustacé et du poisson s'avérait incapable de bâtir convenablement les alvéoles. La période de l'adaptation aux formes environnantes était close, celle de la construction suivant les particularités morphologiques de son espèce, inscrites dans sa mémoire génétique, commençait. Les pattes multiplièrent les articulations aptes à amasser, façonner, et des glandes apparurent de l'intemporelle mémoire pour générer une salive épaisse en guise de liant.

Il comprit qu'en ayant été capable de s'adapter à son milieu et en revenant régulièrement dans son cocon, il lui avait insufflé l'information que le lieu était propice à un nouveau redéploiement de vie ; la leur. Le cocon, qui disposait encore d'un peu d'énergie, avait absorbé cette information. Et, à présent, comme ultime fonction, il émettait l'appel. Ceux qui, lancés dans la même direction que lui, capteraient le signal, plongeraient avec précision dans ce même lieu pour le rejoindre.

A présent, Xio savait précisément à quelle distance des sources de chaleur, sur quelle échelle et avec quel matériau il devait bâtir les alvéoles.

Il savait que sa fonction serait de les recevoir tous, de les installer dans les alvéoles et de s'assurer de leur survie.



Il œuvrait pour tous ceux dont le voyage, qui avait duré des cycles et des cycles, les mènerait dans ce nouveau monde compatible.

Il œuvrait pour que les survivants de cette odysée bâtissent une première colonie à partir de laquelle ils pourraient redéployer la vie.

Il œuvrait pour les autres.



Au bord des eaux

Hubert Jégat



« *On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve.* » *Héraclite*

Le père, sur les berges du Styx

Le confinement avait été décidé brutalement. Le quartier bouclé par les forces spéciales était silencieux au point qu'on pouvait le croire désert. Aucun animal domestique ne venait rompre le calme de la nuit. Le moindre aboiement aurait d'ailleurs provoqué une éradication immédiate de l'émetteur sonore. Silence total. Le gouverneur ne connaissait pas la clémence. Il avait toujours avancé dans la vie tel un explorateur pénétrant dans une forêt vierge : la machette en action, taillant un chemin, sans jamais se retourner. Non qu'il soit dépourvu de finesse d'esprit, ses qualités de stratège politique et militaire lui avait d'ailleurs assuré une ascension sociale rapide, mais il y avait une puissance bestiale en lui. Une force qui projetait son corps tout autant que son esprit vers l'avant.

Il redoublait d'impatience, tournant tel un lion en cage dans son bureau. Il savait que le temps lui était compté. Quelques semaines, peut être un mois, lui avait-on pronostiqué au dernier contrôle. Son assistant personnel, Victor, une intelligence artificielle mais sincère, ne lui avait jamais menti. Même pour entretenir son égo surdimensionné, Victor n'avait jamais usé de flatteries ni d'hypocrisie. Il lui avait annoncé crûment le mois dernier après avoir vérifié une nouvelle fois les analyses complémentaires d'usage. Il allait mourir. Il allait passer de l'autre côté. Quitter la berge. Mais sans s'en rendre compte. Là était le véritable problème. Car la mort, finalement, il savait qu'elle l'attendait



patiemment, qu'ils se rencontreraient un jour. Mais maintenant il ne savait plus. Il n'était sûr de rien.

Enfermé dans son bureau, il n'osait plus sortir depuis qu'on l'avait retrouvé inanimé à la limite de la zone habitable protégée quelques jours auparavant. Ces territoires avaient été créés par l'Harmonie Mondiale ségrégant les populations et les environnements naturels pour espérer survivre sur la seule planète habitable connue à ce jour. Et même si des explorations et missions avaient bien permis l'installation de colonies extraterrestres, elles avaient toutes finalement périclité au bout de quelques générations principalement en raison d'une dégénérescence biologique. Comme si l'essence de l'humanité était liée à la planète mère, et qu'artificiellement, il était impossible pour l'espèce humaine d'exister ailleurs dans l'univers. L'homme était toujours condamné à vivre sur Terre malgré toutes ses avancées scientifiques et philosophiques. Il avait imaginé de nombreuses théories, rêvé des voyages dans l'espace et le temps, appréhendé l'infiniment petit et l'infiniment grand, mais était mystérieusement encore incapable de survivre ailleurs que sur cette terre.

Le gouverneur était perdu dans ses pensées. Une larme accrochée à son regard vide, il pleurait comme un enfant ou un vieil homme ressassant ses souvenirs de jeunesse. Ou était-ce les deux à la fois ? Car enfermé dans son esprit, il se revoyait encore courir dans les rues de son village et entrer dans la forêt pour rejoindre une cabane accrochée entre les deux énormes branches d'un arbre. Le sol jonché de débris, la forêt était une décharge sauvage immonde, mais les enfants qui s'y retrouvaient après l'école s'en moquaient bien. Ils étaient perchés la tête dans les étoiles à imaginer un futur merveilleux, peuplé d'espèces extraterrestres inconnues. Ils étaient persuadés de faire partie d'une génération qui allait enfin rencontrer une autre civilisation. Et qui serait peut être en mesure de les aider, de leur offrir une renaissance.

La quête désespérée du bonheur avait conduit l'humanité à l'écœurement, au dégoût d'elle-même. Les adultes n'espéraient plus. Les colonies se mouraient là-haut, là-bas, très loin. Mais eux étaient encore des enfants doués d'ambition et de volonté. Le gouverneur avait été un de ceux-là, même s'il ne se souvenait plus



clairement comment les éléments s'étaient imbriqués pour former un socle de pensée suffisamment solide pour porter cette génération au pouvoir.

La campagne de son enfance avait bien changé depuis. Elle était devenue belle. Inaccessible. La nature avait repris ses droits et l'homme en était banni. Il n'était plus question de s'aventurer hors des zones habitables protégées. L'équilibre promu par l'Harmonie Mondiale reposait sur une inertie de l'ensemble des êtres vivants sur Terre. C'était à l'extrémité du monde que l'humanité avait enfin décidé de sortir de l'anthropocène et de n'être qu'un des éléments de l'écosystème terrestre à l'impact environnemental contrôlé. Le sacrifice avait été immense et l'organisation sociale complètement bouleversée. Pour aider les habitants des zones à se protéger, ils pouvaient tous compter sur leur assistant personnel. Offert à la naissance, cette intelligence artificielle et immatérielle, accompagnait chaque individu dans ses choix de vie et dans son corps. Les intelligences implantées dans le cortex préfrontal étaient connectées entre elles et interagissaient toujours pour le bien commun supérieur, l'Harmonie Mondiale.

Le gouverneur se leva pour accueillir le chef de l'unité spéciale qui venait lui faire son rapport. Ils n'avaient rien trouvé mais ça, il le savait déjà. Le gouverneur se méfiait. Il ne reconnaissait pas le visage qui s'adressait à lui. Il l'écouta pourtant poliment et attendit que celui-ci se mette à sa disposition pour recevoir de nouvelles directives. Le gouverneur ordonna qu'on inspecte le quartier sud dès que les équipes seraient de nouveau opérationnelles, c'est-à-dire après une bonne nuit de sommeil. Mais le chef, surpris, objecta que le quartier avait déjà été passé au peigne fin la veille et qu'il était peu probable qu'on l'y trouvât. Le protocole voulait que l'on inspecte d'abord tous les quartiers suspects avant de réengager la fouille d'un quartier spécifique. Le gouverneur avait-il des informations nouvelles pour solliciter cette requête étonnante ? Le chef attendit que le gouverneur lui fournisse des éléments additionnels pour valider l'opération mais celui-ci se rassit dans une grande expiration manifeste d'une grande fatigue. Victor interrompit le silence qui commençait à devenir pesant et suspect. Il rappela au chef de la sécurité son devoir de réserve et déconnecta son assistant quelques instants, plongeant la mémoire artificielle dans un tunnel amnésique. Il ne fallait garder aucune trace de cet échange, ne dévoiler aucune



défaillance dans la chaîne de commandement. Victor dut reconnaître que le gouverneur avait quelques absences depuis que son fils avait disparu. Sans contredire l'ordre initial, Victor proposa que l'on envoie une unité de réserve sur le secteur sud et que l'on poursuive l'inspection d'un quartier encore inexploré. Le chef de l'unité spéciale sembla satisfait et s'apprêtait à demander congé lorsque le gouverneur se jeta sur lui. Ils s'écrasèrent sur le sol dans le fracas de l'explosion d'une table basse en verre. Le gouverneur tenait le chef de l'unité spéciale à la gorge et lui hurlait des insultes à flot continu. Il déversait une haine sans retenue, secouant le corps sous lui avec virulence. Victor tentait de le raisonner et d'anticiper les conséquences d'une telle agression. Le gouverneur était-il en train de devenir fou, le cœur brisé par la disparition d'un fils ? Les filiations étaient devenues tellement rares. La politique de l'enfant unique avait été remplacée depuis longtemps par une natalité contrôlée avec fermeté. Avoir un enfant était si exceptionnel que de nombreux cas de paranoïa aiguë apparurent chez les parents élus. Leur éducation leur fût retirée et, pour parfois préserver l'Harmonie, on dut même faire disparaître ces adultes encombrants. Le gouverneur était de ces notables bienheureux qui avaient eu la chance d'avoir un fils. Mais aussi qui venait de le perdre.

Il s'arrêta brusquement. Épuisé, il s'écroula sur le côté au milieu des morceaux de verre. Le chef de la sécurité abasourdi et groggy se releva difficilement. Il appela son assistant personnel qui ne répondit pas. Le gouverneur venait de franchir une limite intolérable. Il venait de porter atteinte à l'intégrité physique d'un semblable. Il se tourna vers le chef de la sécurité, les yeux hagards, le visage d'une pâleur extrême. Il ne souvenait déjà plus de ce qui venait de se passer.

Le fils, au delà du Rubicon

Il courait à perdre haleine. Il se savait poursuivi mais ne se retournait pas. Il n'avait jamais été aussi libre que depuis qu'il était en danger. La peur le remplissait de vie, d'envie. Il était plein d'une énergie nouvelle. Quelque chose



d'inconnu. Toutes les fois où son corps avait été réparé, amélioré par la chimie ou la chirurgie, il n'avait pas senti cette force en lui. Le transhumanisme avait été victorieux à la fin du siècle dernier après d'âpres combats idéologiques et éthiques. Le corps n'était plus considéré comme un sanctuaire mais un véhicule que l'on pouvait customiser et réparer à loisir. Être né à cette époque avait été pour lui toujours considéré comme un supplice. Il s'était toujours senti en rébellion avec le monde qui l'entourait et rêvait d'un siècle de Lumières fait de bouleversements et de mystères. Il avait franchi la limite de la zone habitable protégée conscient que cela déclencherait sa traque. Il était précieux et pas uniquement pour son père, mais pour l'Harmonie. Les jeunes adultes étaient peu nombreux mais fournissaient l'illusion d'une société en mouvement, d'une génération poussant la suivante dans la tombe. Mais la mort remplissait la vie de tous. Elle était une obsession. Sans cesse repoussée au-delà des limites du corps, prévenue par des assistants personnels toujours plus performants dans la détection des troubles comportementaux et des pathologies, la mort avait quasiment disparu. La société ressemblait plutôt à un hospice de vieux immortels vivant dans une harmonie stérile.

Il glissa sur une pierre trop lisse et tomba violemment tête en avant. Instinctivement ses mains amortirent sa chute mais se blessèrent sur les cailloux tranchants. Il sourit en voyant le sang perler des petites blessures sur ses paumes. Il frotta sur son visage la précieuse sève qui le brûlait et souffla sur les plaies. Il se mit à rire. De plus en plus fort. Personne ne profiterait de ce rire gratuit, ce rire de joie. Il ne savait pas ni comment il avait fait pour déjouer la vigilance et la gouvernance de son assistant personnel implanté en lui et pourquoi celui-ci ne se manifestait plus dans sa tête, mais il avait réussi à franchir les limites du monde qui lui était devenu une prison. Dès qu'il avait passé le mur de protection en utilisant la carte d'accès de son père, son assistant Hugo s'était mis à l'arrêt comme s'il ne pouvait plus commander ou interférer dans sa prise de décision. Bien sûr, il avait tenté de l'arrêter, de le dissuader de voler la carte d'accès au gouverneur, et même de prévenir son homologue artificiel, mais d'une manière incompréhensible le père avait donné sa carte sans que son fils ne soit obligé de la lui voler. Il n'avait donc rien fait de répréhensible et Hugo était impuissant.



Il entendit le cri rauque et strident à la fois d'un animal au loin. Une bête hurlante. Puis plus rien. Cette plainte sonore était sans nul doute l'expression d'une vie arrachée par un prédateur affamé. Il avait peur et jubilait. Il éternua violemment. Depuis qu'il était entré dans la zone vierge, il avait d'abord été happé par une atmosphère dense, un air lourd difficile à respirer. Ses poumons n'étaient pas habitués aux particules naturelles volatiles et autres pollens. Il s'appuya sur le bout de ses doigts pour s'aider à se relever. Le silence baignait à nouveau la forêt autour de lui. Son cœur battait la chamade. Son sang circulait dans tout son corps à une vitesse incroyable. Il se sentait irrigué d'une vitalité transcendante. Il n'avait rien mangé depuis deux jours, depuis ce fruit délicieux cueilli à même la branche, mais ne ressentait aucune faim. Il se releva et reprit sa course effrénée. Il avait juste envie de courir, de libérer cette énergie en lui, de jouer du vent et des grains de poussière contre sa peau, de sentir le frôlement des branches contre ses bras. Son corps n'était pas athlétique et il aurait déjà dû montrer des signes de fatigue mais n'en ressentait aucune. Il était même animé d'un désir sexuel de plus en plus fort. Son sexe gonflé et contraint dans ses vêtements commençait à le faire souffrir. Il aurait voulu courir nu et apaiser cette chaleur inextinguible. La nuit allait tomber et il devrait arrêter sa course folle car l'obscurité empêchait toute progression. La Lune avait perdu de son éclat depuis l'installation de colonies sur son sol et aucune phase lunaire n'aurait apporté de luminosité suffisante pour voir à l'œil nu son chemin sans prendre le risque d'une mauvaise chute ou d'une rencontre malheureuse. Il courut jusqu'à un lac où venait épancher leur soif les animaux alentours au coucher du soleil. Son arrivée provoqua un mouvement de panique et dispersa une partie des bêtes. Il se déshabilla complètement et s'enfonça dans l'eau pour trouver un peu de fraîcheur et apaiser le feu en lui. Les animaux en profitèrent pour revenir au bord de l'eau. La curiosité poussa certains jusqu'à renifler les vêtements laissés en vrac sur le sol. Puis à les piétiner et tenter de les goûter. Les premiers bois d'un jeune daguet se prirent dans le tissu qui tenta désespérément de s'en défaire. Il rua et se tordit le cou dans tous les sens sans succès. Il finit par s'enfoncer dans l'obscurité naissante avec cette coiffe handicapante sous le regard du reste du troupeau. C'est le moment que choisit la meute de loups qui lapaient tranquillement plus à l'ouest pour s'éclipser.



Le fils passât plusieurs minutes sous l'eau à faire descendre sa température corporelle. Ne sachant pas nager, il ne s'était pas aventuré loin du bord et put observer toute cette faune s'agiter autour de lui. Il était fasciné car jamais tel spectacle de la nature ne lui avait été donné à voir. La diversité de ces créatures vivantes les unes à côté des autres le troublait au point de faire naître en lui une profonde tristesse pour sa propre espèce. Deux chevaux s'ébrouèrent dans l'eau quelques instants avant de s'enfuir pour laisser la place à une ourse et son petit. La femelle huma les odeurs de la nuit et se méfia immédiatement, repérant des effluves inconnus. Elle grogna mais son petit était déjà en train de jouer dans l'eau et de se diriger vers l'homme nu.

La profonde douleur transmise au cortex préfrontal raviva Hugo quelques secondes, suffisantes pour permettre à l'intelligence artificielle de se connecter au réseau satellite d'urgence et d'envoyer un signal de détresse. L'ourse frappa à nouveau toutes griffes dehors et entailla cette fois le dos de l'homme qui fuyait en éclaboussant de sang et d'eau la plage silencieuse. Il s'écroula et eut le temps de rouler sur lui-même pour éviter la bête qui se jetait sur sa maigre enveloppe corporelle. Sur sa peau nue, le sang se mélangeait à la terre, au sable, aux feuilles et le rendait presque animal. Il hurla de douleur en tentant de se relever. Il s'appuya sur le bras qui lui restait. L'ourse avait arraché l'autre d'un seul coup de dent alors qu'il tentait de se protéger lors du premier assaut. L'ourson apeuré regardait la scène assis sur ses pattes au loin. La rage qui animait sa mère était motivée par cette même peur qui l'avait fait courir jusqu'ici et prendre un bain dans leur refuge. L'homme avait espéré échapper à ses semblables et vivre dans la nature aux côtés des autres espèces. Il avait entendu raconter cette histoire, enfant : Tarzan, l'homme de la jungle.

Le vrombissement des pales de l'hélicoptère se firent entendre longtemps avant qu'il n'apparaisse dans le ciel toutes lumières allumées. Les projecteurs qui fouillaient la zone trouvèrent vite le corps étendu et inanimé. Une infime flamme brûlait encore miraculeusement en lui.



Le Saint Esprit, des sources de l'univers

C'est le nom qu'on aurait pu donner à ces voyageurs intergalactiques. Ils n'étaient pas fait de matière, et donc n'était pas non plus des êtres de lumière. Ces voyageurs étaient capables de sauter dans l'espace et le temps avec une facilité déconcertante pour tout physicien ou théoricien quantique. Le mystère ne les rendait pas moins réels et leur existence n'avait pas besoin de preuve si tant est que quelqu'un cherchât une preuve de leur existence. Car mis à part les anciennes croyances religieuses, qui avait été interdites pour préserver l'humanité et que certains continuaient en privé de pratiquer secrètement, il n'y avait pas de raison que l'on s'intéresse à eux et en particulier à lui. Car le Saint Esprit voyageur avait choisi la Terre pour faire halte dans son odyssée galactique. L'univers en infinie expansion commençait à se contracter et pouvait à tout moment s'effondrer sur lui-même. Les flux cosmiques dans lesquels baignaient tous les astres s'étiraient comme un élastique qui menaçait de se rompre à tout instant. Le chaos, l'explosion de l'équilibre universel était imminente. Les voyageurs galactiques ou Saints Esprits parcouraient l'univers en quête d'inversion de ce mouvement de repli sur soi et de tension métaphysique.

La planète Terre était un corps céleste qui nécessitait l'incarnation physique pour respecter les lois de la gravité. Il lui fallait trouver un hôte. Il venait à peine de se métamorphoser dans un fruit qu'il se retrouva digéré dans le corps d'un jeune homme plein de vigueur : le fils du gouverneur venait de croquer dans cette pomme bien mûre. Le choc synaptique fût immédiat et le Saint Esprit envahit toutes les cellules de son corps. La matière organique était soumise à une décharge permanente d'adrénaline et le Saint Esprit devait trouver urgemment une manière de stabiliser cette anatomie. Sa température interne était critique, les ventricules cardiaques n'allaient pas tenir longtemps à ce rythme là.



L'eau glacée avait quelque peu calmé l'organisme mais il serait tombé en hypothermie sans l'attaque de cet ursidé. Finalement le sauvetage de cet homme et sa mise en capsule bio-réparatrice n'était pas une si mauvaise affaire. L'enveloppe charnelle était certes très abîmée mais les fonctions vitales avaient résisté. Ce qui semblait tenir du miracle pour les soignants qui s'activaient autour du corps n'était qu'un sursis pour le Saint Esprit. Il lui fallait trouver un nouvel hôte pour l'accueillir.

Il sentait bien que l'autre corps près d'eux allongé et sanglé était en parfait état de santé apparente. Il lui suffisait d'y plonger par ces perfusions qui transfusaient le sang de l'un à l'autre plusieurs fois par jour. L'homme plus âgé ressemblait au plus jeune mais son regard était vide. Il sentait bien le danger de fusionner et d'être accueilli dans un corps en train de perdre complètement son propre esprit. Malgré cette appréhension il le visita. Il se déversa dans les fluides corporels une bienfaitrice trinité qui les rendit tous les trois apaisés et sereins.

Ils étaient seuls. Les intelligences artificielles avaient été déconnectées. Elles n'étaient plus nécessaires. Le gouverneur était tombé en catalepsie après son accident vasculaire cérébral. Aucune chirurgie neuronale n'était en mesure de réparer les traumatismes et il avait de toute manière dépassé les limites des renaissances biologiques possibles. On préleva une partie de ses organes, un rein, un poumon et une partie de son colon pour les transplanter à son fils qui avait été bien altéré lors de l'attaque d'ours. Le Saint Esprit comprenait intervention chirurgicale après intervention chirurgicale qu'il lui faudrait choisir bientôt une destination finale, une connerie de futur. Lorsque l'équipe soignante programma la greffe d'un bras bionique, il sentit qu'il allait devoir mettre fin à ce mouvement permanent, cette dissolution infinie. Il entra dans le corps du fils et fût surpris de découvrir que ce bras contrôlé par la pensée grâce à des neuroprothèses était aussi une main tendue à une plus importante expansion métaphysique. Le bras était connecté à tous les serveurs, relié à toutes les intelligences artificielles présentes sur Terre et le Saint Esprit allait pouvoir se diffuser tel un virus dans tous les êtres humains par leur cortex préfrontaux branchés fraternellement. Ce voyageur intergalactique allait apporter aux hommes une expérience inconnue fondée sur une sagesse et une science infiniment plus riche que celles jusque là. Les frontières allaient se dissoudre



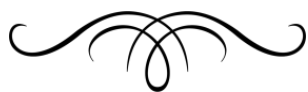
dans un océan de possibles. L'intelligence collective allait être propulsée par une force inouïe dans une ère bénie. L'humanité allait pouvoir se réinventer et croire à nouveau en elle pour imaginer des futurs radieux.





Spectres

Noémie Guilhot



C'est une maison remplie, remplie, remplie, de fantômes, de spectres et de cadavres n'ayant pas quitté ce monde. Il y fait froid, le sol est humide et noir. Il s'enfonce sous les pas. Le plafond abandonne, morceau par morceau, sa place originelle.

Et le garçon qui vit là est seul, terriblement seul, face aux monstres. Il n'a pas le droit de sortir, il ne peut pas sortir. La journée durant, il déambule de pièce en pièce dans le grand manoir, les larmes aux yeux et la gorge serrée. Il sait qu'il ne sortira jamais. Mais quelque chose au fond de lui erre, erre dans un espoir depuis longtemps déchanté mais toujours instinctif.

“Peut-être derrière cette porte, il y aura une réponse. Encore une porte, une seule. Si j'abandonne maintenant, peut-être que je ne le trouverai pas...”

Trouver quoi ? Dieu seul le sait. À chaque fois qu'il pénètre dans un nouvel endroit, des silhouettes décharnées se tournent vers lui.

Certains portent des robes longues et chantonnet tout doucement. D'autres sont nus, car leur peau est partie depuis bien longtemps. Ceux-là marchent toujours à quatre pattes, dans des postures bizarres et improbables. Ils ressemblent dans leurs mouvements à des félins en chasse. Mais ceux que Jeremy déteste le plus, ce sont ceux qui sont composés d'ombres. Ils sont grands, ce sont les plus grands d'entre eux. Ils ne vivent que dans les recoins obscurs ou dans la nuit. L'enfant n'a jamais pu apercevoir leur visage. Ces sinistres individus se nourrissent des vivants comme un vampire se nourrit de sang. Ils cherchent sans cesse à la toucher, à lui agripper l'épaule ou le pied, à se glisser derrière lui dès qu'il baisse sa vigilance.



Toutes les créatures adorent le visiteur. Elles le fixent avec une grimace immonde qui était peut-être un sourire de leur vivant. Et puis, lentement, sûrement, elles commencent à s'approcher, tendant leurs bras, leurs phalanges d'où pendent encore quelques morceaux de chair putréfiée vers leur cible. Tout morts qu'ils sont, on peut encore entendre leur respiration sifflante s'intensifier au fur et à mesure que l'humain se déplace. Lorsque deux d'entre eux se gênent pour avancer, ils feulent, comme un râle à peine perceptible.

Le garçon sait qu'il n'y échappera pas. Il sait que tôt ou tard, ils vont l'attraper. Il le sait, mais il a peur, et il ne veut pas. Alors, il ouvre une porte pour échapper à ses poursuivants d'outre-tombe. Il entre dans une pièce où de nouveaux cadavres le prennent en chasse, l'obligeant à continuer d'avancer.

Leurs réflexes émoussés et leurs pas ralentis sont les seules choses qui lui ont permis de s'en sortir jusque-là.

Il avance, encore et encore, sans savoir pourquoi ni comment. Il tourne les poignées, les unes après les autres, les portes claquent derrière lui. Mais ce n'est jamais fini, jamais. Mais il continue jusqu'à ce que ses jambes brûlent, jusqu'à ce que sa vision se brouille, jusqu'à ce qu'il perde connaissance et qu'il tombe inanimé à la merci des monstres.

Contrairement à la plupart des humains, les rêves de Jérémie sont agréables, car ils sont peuplés de vivants. L'oncle Sam est un monsieur chauve et bedonnant qui vient lui rendre visite parfois en songe. Il sent le tabac et a des petits yeux bleus perçants. Il y a aussi ce vieux couple qui lui donne à manger. Il ne comprend jamais ce qu'ils lui racontent. Au début, il imaginait qu'il rêvait de ses parents, mais il dû se rendre à l'évidence qu'il ne ressentait rien pour eux, ni amour ni affection. Il n'était pas sûr d'avoir ressenti autre chose que de la peur un jour dans sa vie. Il n'était même pas sûr d'être une personne et pas un sentiment cristallisé quelque part dans l'inconscient d'un dément.

Quand il s'endormait, il vivait les rares moments de sa vie où il ne sentait rien. Le reste du temps, et au plus loin où il fouillait dans sa mémoire, il ne voyait que des rangées et des rangées de miroirs qui le renvoyait à lui-même : terreurs, larmes, grincements de dents, bouche qui se tordait. Il était comme un



nourrisson pleurant dans le berceau du monde. Il vivait un seul et même instant où il était abandonné de manière continuelle. Son existence n'avait ni début ni fin, elle était seulement vouée à recommencer, encore et encore. Pour expier quoi? pour expier qui ?

Parfois, une chose se mettait à jouer du piano dans la maison.

L'enfant avait cherché pendant des jours et des jours la source de la mélodie, des notes égrenées une à une, si lentement et si mélancoliquement qu'il n'avait pu s'empêcher de penser qu'il existait quelqu'un comme lui, quelque part, qui souffrait et appelait.

Longtemps, bien trop longtemps après, il avait trouvé l'instrument. Le pianiste s'était retourné vers lui et avait grimacé son plus beau sourire de cadavre.

La mélodie ne le quittait plus depuis, mais il savait qu'elle n'était pas un appel, mais une marche funèbre. SA marche funèbre.

Entouré de morts et pourtant vivant, c'était le sang battant dans ses tempes qui le rendait si désirable pour les mangeurs d'âmes. Une vie jeune et précieuse qu'ils cherchaient à arracher de ce corps frêle..

Ô maudit, maudit endroit où les bruits de pas ne cessent jamais. Perdu dans ce labyrinthe depuis bien trop longtemps, il ne parvenait toujours pas à reconnaître quoi que ce soit. La peur lui avait volé sa mémoire, et chaque pièce était nouvelle à ses yeux. Et elles allaient l'être pour l'éternité.

Jamais le gamin ne cessait de marcher, sans savoir pourquoi, sans savoir comment. Son corps ne lui appartenait plus, ses membres étaient mus d'une volonté propre. Poupée mécanique dont le moteur s'était emballé, vulgaire fétiche frappé de malédiction, il n'avait pas d'autres choix que d'obéir à cette étrange instinct qui le poussait à avancer, de plus en plus loin. Ses pas sur le parquet résonnaient parfois, et il se persuadait d'en entendre d'autres, comme s'il y avait encore des enfants coincés comme lui. Mais il ne pouvait pas le vérifier puisqu'il ne s'arrêtait jamais.



Tap tap tap. Faisaient ses souliers sur le parquet mouillé. Tap tap tap. Lui répondait l'écho.

Jérémy avait la tête remplie de bruits : un piano mal accordé, le bruit sur le sol, l'eau qui gouttait du plafond... mais ces bruits-là ne le dérangaient pas. Ce qui le terrorisait, c'était les murmures et les grattements des fantômes qui étaient à ses trousses. Un murmure si faible, comme un courant d'air, mais multiplié par les centaines et les centaines d'abominations tout autour de lui. Le bourdonnement en était parfois insupportable. Il enflait, grondait, s'apaisait, au fur et à mesure du parcours du vivant. Mais jamais, jamais il ne cessait.

Il faisait partie de sa tête, comme un papier peint désagréable que l'on ne peut pas enlever. Pas sans gratter, gratter, gratter encore jusqu'au sang.

Le garçon était couvert de griffures. Mais il ne savait pas bien qui les lui avaient infligées : lui? les monstres ? N'était-il pas, après tout ce temps, devenu un peu comme eux ?

Une fois alors qu'il était tombé d'épuisement, il avait entendu l'oncle Sam parler de Jérémy au vieux couple. Il disait que ça n'allait pas mieux et qu'il était inquiet pour sa santé. Le gamin n'avait pas vraiment compris ce que « inquiet » voulait dire. Cela faisait longtemps aussi qu'il ne se souvenait plus du mot « santé ».

À chaque fois qu'il s'était réveillé, des bandages étaient apparus sur ses bras et ses jambes, aux endroits où la peau était arrachée. Il se hâtait de tout enlever et sortait du lit en reprenant son errance.

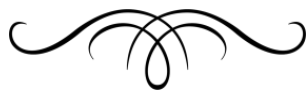
Dès que sa conscience lui était rendue, la peur revenait, aiguë, lancinante.

Et, à travers le dédale ininterrompu de pièces inconnues, à travers cette fuite perpétuelle, l'enfant pleure : personne ne peut l'aider.



Roadies

Léonard Bertos



C'est la glauque campagne froide de Saturnia, hiver 44 du Troisième Empire. Les roadies déambulent couverts de fourrures gelées dans la boue durcie par la glace. La bruine infernale épuise les puissants joumarts noir d'encre qui traînent derrière eux la roulotte gavée raz la gueule de goodies. L'on raconte que les orcs, cette année, sont plus cruels et tordus que jamais depuis la Grande Guerre, celle des Deux Cent Ans, la Der. Les roadies avancent stoïques, sous leur harnois de métal et d'animaux morts, ignorant la morsure scintillante du gel qui cristallise sur leurs avant-bras épais et velus. Les fresnes torturés par la grisaille longent en rangs le talus qui les sépare du champ en friche déserté par les paysans. Ceux-là même qui, recroquevillés, momifiés en quelque lieu inconnu, dans l'âtre, rampent jusqu'à leur unique bouillon de légumes, de viandes et de bouts de pain rassi, jusqu'à la reverdie – tandis que les roadies, virils porteurs de métal, poursuivent leur avancée inexorable à travers la glauque campagne froide de Saturnia, hiver 44 du Troisième Empire. De l'autre côté de la route clapote le fleuve large et brun, boueux et lent, plus morbide en cette saison qu'en aucune autre, haï par les canards qui y trempent encore comme des clochards blottis. Les roadies lèvent à peine les yeux pour distinguer, sur l'autre rive, la silhouette noire d'une robe de haillons de sorcier. Le voyageur les observe en silence, curieux vagabonds atteints de la même folie de l'air libre en la morte saison. Les roadies n'aiment pas qu'on les regarde. Qui aperçoit un roadie, c'est qu'il n'est pas à sa place, ou que le roadie a mal fait son travail. Sans se concerter, ils décident de l'ignorer, malgré son regard insistant et son apparence maléfique. Ils détournent la tête, pour fixer la route droit devant eux conservant, égale, leur allure monotone, dans la campagne froide de Saturnia.

C'est alors qu'à un tournant, caché par un talus à la touffe d'herbe gelée, les roadies sont arrêtés par un curieux roc rond et spiralé, posé à même la route



verglacée. Les joumarts s'arrêtent, la roulotte aussi, le rythme est rompu. Les roadies se jettent un regard à travers la visière de leurs casques. Puis, ils posent leurs mains larges sur le roc et bandent les muscles de leurs bras : ils poussent, ils tirent, mais rien n'y fait, l'obstacle semble collé à même la route.

C'est alors qu'un homme sort la tête par le pertuis de la roulotte. Derrière ses lunettes rectangulaires aux montures noires, sous son crâne chauve, entre ses écarteurs de lobe, et au-dessus de sa barbiche pointue, il semble désappointé.

- Pourquoi on s'est arrêté ! s'exclame-t-il plus qu'il ne demande.

Les roadies montrent du doigt le curieux obstacle. Le type fait une moue, puis scrute le paysage, comme à la recherche de ce qui avait bien pu poser ça là, et plisse des yeux suspicieux vers là où se tenait le vieux vêtu de robes noires tantôt. Alors, il écarquille les yeux en lançant des exclamations paniquées :

- Là ! Là ! Là ! désignant le fleuve de la barbichette, ne pouvant sortir le bras de par l'étroitesse de l'huis.

Les roadies se tournent, impassibles, vers les ondes grises. Lentement, des crânes émergent, suivis de plusieurs vertèbres, puis de côtes et de bras d'os brandissant casses-têtes et sabres émoussés. Les squelettes se précipitent sur les roadies tenaces qui, sans frémir, les reçoivent à coups de masse, de cognée et de gourdin, qui jaillissent de sous les capes de fourrures pour frapper autant du poing que du fer et fracasser les morts-vivants comme des biscuits secs à l'heure du thé.

- Niquez vos morts ! lance le type à la roulotte. Cassez-vous ! Puis il rentre pour lancer des bols, des fourchettes et autres ustensiles par sa fenêtre.

C'est alors que, par l'arrière, déboule en trombe et grande catastrophe une troupe d'orques, de gobelins et de saturniens édentés et mal rasés revêtus de brigandines clinqueballantes en grand bruit de poubelles bousculées.

- C'est une embuscade ! Décollez-moi ce caillou de là, les gars !

Il suffit de trois roadies munis de boucliers ronds pour retenir la vague de créatures maléfiques qui se bouscule confusément entre les premiers rangs dont



le nez est écrasé contre la bois des targes et les derniers qui poussent ou cherchent à escalader leurs collègues et parfois tombent dans le fleuve, excités par l'animation de l'escarmouche. Tout juste quelques gnomes sont projetés par dessus les épaules des roadies, à côté de la roulotte, parmi les os brisés des squelettes dégomés par les colosses comme des châteaux de cartes, et ceux-ci les rejettent, d'un coup de pied, dans la flotte, entre deux morts-vivants. Le reste des roadies se jette comme une bande de rugbymen contre le roc pour le faire enfin bouger. C'est alors qu'en-dessous de lui jaillit lentement une substance visqueuse gluante verte et molle, pleine de bave, d'où s'érige obscènement deux antennes munies d'yeux à leur extrémité, puis deux antennes supplémentaires, et enfin une grande bouche remplie de petites dents acérées tranchantes. L'escargot géant lance un cri sauvage de colère qui provoque chez les roadies un mouvement de recul.

Cernés, les roadies protègent la roulotte au péril de leurs vies. Ils repoussent, repoussent et repoussent les ennemis qui ne cessent pourtant d'avancer sur eux. Lentement, l'escargot baveux, les monstres et les squelettes les forcent à faire bloc, écus levés, afin de protéger biens et joumarts.

- Halte ! C'est bon ! On les tient ! s'écrie un gros orque en tête des brigands. Tous s'arrêtent, sans baisser les armes. Un gobelin sous cocaïne veut encore avancer, mais l'orque massif le retient par le col, puis il regarde la rive d'en face.

De l'autre côté du fleuve, le sorcier a levé la main. Les squelettes se sont figés en foule austère comme un rassemblement de péguis les jours de pendaison. Puis, christiquement, la silhouette noire a défilé sur l'eau, accompagnée des volutes de ses fringues savamment rapiécées, claudiquant à l'aide de son bâton orné d'un crâne de bouc avec un déhanché sournois. Son pas inquiet et classe laisse de gracieux ronds dans l'eau. Il parvient enfin sur la rive, et les squelettes s'écartent pour le laisser toiser les roadies de son regard bleu perçant comme des stalactites de glace. Sa barbe lourde et grise est tout ce qui dépasse de sa capuche noire ornée d'os péniers. Il lève un bras décharné crevassé de rides cruelles et crispe ses doigts aux ongles crochus avant de parler.

À peine a-t-il ouvert la bouche qu'il est empêché : un roadie a failli se faire mordre par l'escargot géant, qui n'avait cessé d'avancer au maximum de ses



possibilités pendant ce temps, aussi plusieurs caravaniers sont-ils contraints de reprendre le combat. À nouveau, l'habitant de la roulotte lance divers objets sur le monstre. Coupé dans son élan (pas l'animal), le sorcier laisse retomber ses épaules, puis se tourne vers un squelette.

- Où est le belluaire ?

Le squelette ne répond pas. Il s'adresse plus loin, aux brigands, en élevant la voix.

- Où est le belluaire !

Les orques et autres se regardent, à la recherche du belluaire.

- Pardon, pardon, excusez-moi.

Apparemment une personne de toute petite taille se faufile entre les soudoyers. Apparaît alors au premier rang un machin tout petit jaune avec des cornes, vêtu d'une braguette rouge et d'une fraise qui fait comme si sa tête était posée sur un plateau.

- Sa Virulence apprendra que le belluaire a trouvé des champignons en route et qu'il est parti en courant peu après le déjeuner vers un bosquet. Nous ne l'avons pas revu depuis.

- Personne d'autre ne sait maîtriser un escargot géant ? rage le terrible.

Un brouhaha interrogatif s'élève dans le rang des bandits. Ils cherchent une réponse à la question. Excédé, le nécromancien foudroie lui-même l'escargot du bout des doigts, et la bête explose en mille morceaux de chair baveuse.

La nature elle-même se tait. Tandis que le cadavre cuit et éclaté de l'escargot fume, les roadies se retournent lentement vers le mage noir, sans lâcher leurs armes. Le sorcier, sans décriper, dans une classe acide, replace sa main en griffes crispées vers le ciel pour parler.

- Vous êtes braves, guerriers, mais vous ne pouvez rien contre l'armée des morts-vivants de Lucilius Rossenoble.



- Pardon, coupe le roulottier, mais de morts-vivants, je ne vois qu'une quinzaine de squelettes, là, sans compter ceux qui sont éparpillés par terre.

- C'est-à-dire que... Je n'ai pas eu le temps d'en faire plus.

- Heureusement surtout que vous avez des mercenaires et des monstres, parce que...

- Oui, bon, ça va ! Tous les sorciers ont des minions pour les assister dans les tâches mineures!

- Des quoi ? des mignons ?

- SUFFIT, s'écrie Lucie, en faisant tonner le tonnerre et ténébrifier les ombres comme dans un film de fantasy. Nous venons nous emparer des derniers tubes à la mode ! enchaîne le mage noir. Ouvrez votre échoppe ! Toute résistance sera vaine.

Les roadies s'exécutent en s'esclaffant de rires gras. Ils font pivoter les loquets de la façade de la roulotte, tandis que certains d'entre eux ramassent des morceaux d'escargot cuit pour bouffer dedans, et le roulottier barbichu, les bras croisés, mi-contrit mi-moqueur, lance :

- Moyennant un modeste pécule, je vous aurais cédé tous les disques que vous vouliez.

- On est des méchants, réplique Lucie, en se penchant sur les vinyles, les faisant défiler d'un doigté expert, concentré. Si on n'est pas assez maléfique, notre cote risque de baisser, les chasseurs de primes ne viendront plus nous chercher des noises, et nous serons obligés de raider à nouveau les villages voisins pour des clopinettes, c'est cher, dangereux, ça fait perdre du temps. Lorsqu'on est aussi maléfique que nous, poursuit-t-il en sortant un disque de Queen pour en observer la jaquette, il faut tout faire de façon maléfique.

- Boss, dit l'orque géant chef des bandits, il n'y a que des disques de rock et du métal classique. Pas un seul truc deubestaipe ni de arainebi.



- Vous nous avez bien regardés ? réplique le disquaire. Si vous voulez récolter ces merdes, allez en ville. Nous, nous préparons la tournée des Chiens de l'Enfer en faisant la promo de leur disque.

- C'est qui, ça ? demande Lucie, largué.

- Juste un des groupes de deathcore metalcore heavytrash blackblood électrokill torturecore les plus hypes du moment, ignares. Vous n'avez jamais écouté autre chose qu'un bidule du top cinquante ou quelque chose qui ne date pas du siècle précédent ?

L'orque, le nécro et le kobold s'échangent des regards.

- Non, disent-ils.

Les roadies secouent de la tête, d'un air dépité tandis que le roulottier se frotte les yeux en soupirant.

- Et ça se dit maléfique. Les gars, il faut être un peu plus subversif que ça si vous voulez vous prétendre marginaux.

- Qu'est-ce qu'on fait alors ? demande Lucie, de plus en plus largué.

- Si vous nous laissez la vie sauve, on peut vous refaire une culture musicale. Donnant-donnant. C'était pour quoi les disques ?

- C'est pour le club du donjon. Le... Le Mâle Elfique.

- Le quoi ?

- Le Mâle Elfique.

Nouveau soupir.

- On a du boulot, je crois. Allons-y.



« On va renommer ça : le Vierge de Fer » avaient été les premières paroles du disquaire, entouré de ses roadies, devant l'enseigne rose fluo du « Mâle Elfique » qui représentait un incube en pose suggestive.



Hector

Lancelot Sablon



Hector errait dans les rues de Paris.

Il songea l'espace d'un instant à rentrer chez lui. Mais la réalité le rattrapa d'autant plus vite que son esprit était cloisonné dans une partie infime de son bulbe rachidien. Il n'avait plus de chez lui. Et il n'avait plus personne à retrouver.

Une pensée traversa son esprit mal en point.

L'avait-il vraiment tuée ?

*

Ça avait été une journée de merde. Ce genre de journée comme il n'y a, heureusement, que rarement.

Bien avant ses premières minutes d'éveil le cataclysme s'était annoncé. Mais il n'avait pas voulu y voir un quelconque signe malgré sa superstition chronique. Encore endormi, presque mort-debout, il s'était réveillé à grands coups de café. Lorsqu'un frisson lui parcourut le bras, le café vint lui ébouillanter le poignet, tachant sa chemise du jeudi.

- Bordel !

Il avait juré à voix haute, comme un charretier, sans aucune considération pour sa femme encore endormie.

Ma belle chemise !

Tant pis je ne me change pas, déplora-t-il, songeur, arguant que sa maîtresse n'y verrait pas là une négligence de sa part.



Hâtivement, il remonta sa manche, dévoilant un bandage blanc sale sur lequel poignaient çà et là, quelques gouttes de sang.

- Putain de charognard, cracha Hector en se remémorant la déconvenue de la veille.

Il y avait eu ce sale type en bas de chez lui. Un vagabond. Un mec crade qui mendiait la journée pour s'acheter ses clopes et son tord boyaux. La veille, alors qu'il rentrait du bureau un peu tardivement le clochard l'avait agressé. Encore un pauvre type qui en voulait à sa réussite et à son portefeuille.

Hector, sous l'effet de la surprise et de la peur, l'avait brutalement repoussé. C'était à ce moment que le croulant lui avait croqué l'avant-bras, enfonçant presque goulûment les quelques dents vacillantes qui lui restaient dans sa chair.

Saloperie, pensa-t-il alors qu'un nouveau frisson lui parcourait l'échine.

Dans la cuisine, une chaîne d'information beuglait, faisant les gros titres d'un accident ferroviaire tout récent. « Death Train » avaient écrit les journalistes sur le bandeau bleu au bas de l'écran. Un surnom trop racoleur pour la tragédie qu'avait été l'accident.

L'homme regarda sa montre. 7h52 ! Il allait être en retard à l'agence. Hector enfila sa veste de costume, enfourna un petit pain aux graines de sésame dans son gosier et sortit en trombe de son appartement après s'être furtivement assuré de la disparition du dangereux sans-abris.

Hector était publicitaire. Il bossait pour un nouveau client aujourd'hui. Des hommes étranges étaient venus trouver l'agence pour la promotion d'un nouveau genre d'assistantat. Leur association s'intitulait « la société protectrice des zombies », c'était sordide et potentiellement vexant donc peu aguicheur. Mais ces types avait du fric, alors il travaillerait pour eux. Il restait quelques zones d'ombres néanmoins. Ils prétendaient vouloir toucher le public le plus large possible. Pourtant, Hector avait regardé leur dossier : ils s'étaient installés dans un entrepôt désaffecté de banlieue. Loin de l'affluence des clients, peu facile



d'accès. Les investisseurs avaient complètement déserté la zone qu'ils nommaient d'ailleurs « Zone Zéro » : là où il n'y a aucune activité ni rentabilité.

Ça n'a aucun sens, pensa-t-il en s'engouffrant dans l'agence.

Hector s'installa à son bureau, confus. Il se sentait fébrile. Il avait froid malgré le chauffage central. En fait, il était glacé... *de l'intérieur*. Le publicitaire s'ébroua comme un chien mouillé, exagérant un nouveau frisson. Son regard se posa sur une pile de prospectus posés négligemment sur son bureau.

« Besoin d'aide à la maison, adoptez un zombie végétarien de qualité, très docile, il vous aidera dans votre quotidien mouvementé. Venez les retrouver à la journée portes ouvertes de l'entrepôt 666, prendre sortie Magoyondville ».

Une tête de zombie avec des yeux de biche tapissait le dos du prospectus.

- On dirait bien qu'ils ont pris les devants, maugréa Hector. Quelles conneries !

Il ne savait même pas s'il s'agissait d'un évènement organisé par ce genre de fans débiles d'univers de fictions avec des zombies ; des robots et toutes sortes de merdes imaginés par des individus dissipés, ou si ces gens étaient sérieux. Dans le deuxième cas, il devrait probablement appeler la police, des types pareils devaient être internés. Pourtant, sous les prospectus, un chèque lui fit préférer la première option.

Des petits fils de bourgeois, décida-t-il.

Sa tête le lança subitement, puis ce fut au tour de son bras. Il était probable qu'il faille rapidement consulter un médecin. A plus forte raison depuis que du pus s'était mis à imprégner la compresse de gaze.

Demain, se promit-il.

A l'heure du déjeuner, il fit un bond jusqu'à son domicile pour grignoter en quatrième vitesse un des plats que Polly aurait cuisiné pour lui. Voilà ce qui le retenait de divorcer ! Sur le chemin, le sol se déroba sous lui, il perdit connaissance.



Il se réveilla à deux pas de chez lui, la gueule en sang, comme explosée sur le trottoir. Il avait dû frapper durement le sol à en croire le sang qui baignait la moitié inférieure de son visage jusqu'à son torse.

Décidément, cette chemise...

Il se leva péniblement et se remit en route. Il avait l'impression de vivre l'instant comme dans un rêve, à la fois conscient mais incapable de faire autre chose que de regarder les événements se produire. Il lui sembla que son ventre gargouilla.

C'est vrai que je n'ai pas encore mangé...

Il s'arrêta de penser un instant alors qu'il continuait d'avancer en titubant. Une sensation de faim insatiable prenait le pas sur le cours de ses pensées qui se trouvaient reléguées toujours plus loin au fond de son cerveau.

Hector errait dans la rue. Il cherchait vaguement quelque chose. A manger peut-être. Il avait faim. Pourtant ce sang n'était pas le sien. L'image de Polly lui traversa la part d'esprit encore disponible. Son visage était en lambeaux et quelqu'un tirait sur un morceau de joue, jusqu'à lui arracher du crâne.

Sa main. C'était sa main.

Il avait bouffé Polly.

IL AVAIT BOUFFE POLLY !!

Hector paniqua au fond de son être. Son être qui était compressé sous cette faim dévorante. Cette sensation le rongait, elle lui démangeait les tripes. Et lui, il disparaissait.

Hector errait dans les rues désertées de Paris.

Il errait dans le silence le plus complet.

Soudain, les roues d'un fourgon crissèrent lorsqu'il força le virage à toute allure pour s'engouffrer dans la rue principale. Le véhicule pila juste avant de percuter Hector.



- Attention à pas l'abîmer le gaillard, brailla le chauffeur au type qui descendait de la camionnette.

Les portes du fourgon se refermèrent sur l'errant autrefois appelé Hector Zam. Sur les portières noires comme la nuit étaient inscrit en lettre blanche « SPZ ».

Bienvenue en gare de Magoyondville !



Les pages musicales du Faune



Bienvenue en gare de Magoyondville !

*Quelques années après la fin du monde, la Terre est entièrement décimée par le **Virus Z**. Les monstres peuplent désormais la planète, tandis que les rares survivants humains luttent pour leur survie. Zombies, Vampires, Monstres et créatures démoniaques cohabitent dans un joyeux chaos. L'épicentre de cet anéantissement massif s'appelle la **Zone Zero**, ancienne usine située à la périphérie de **MagoyondVille**, où se déroule notre histoire.*

Voici comment tout a commencé.

À l'aube de l'une des plus grandes crises mondiale de ce millénaire, le tristement célèbre "*Projet Franck Enstein*" vit le jour dans un laboratoire secret de la **Species Zeta Corp** (également appelée *SPZ*), une multinationale extrêmement dangereuse à l'origine de toutes les plus grosses catastrophes planétaires. Le monstre fut créé à partir de morceaux de cadavres récupérés sur les dépouilles des jumeaux Frederik et Hank Enstein, tous deux morts noyés dans un lac radioactif situé près des usines de la **Zone Zero**, à quelques kilomètres de **MagoyondVille**.

Ramener un mort à la vie n'était pas sans danger : les toxines contenues dans le sang de Franck mutèrent, synthétisant le "**Virus Z**" (ou *Zeta Virus*, le plus dangereux créé par la *Species Zeta*). Avidé de destruction, le monstre s'échappa de sa prison souterraine et partit en direction de **Magoyondville**. Il croisa malencontreusement le chemin d'**Hector ZAM** qui, selon les rumeurs, serait le premier humain à s'être fait mordre et à avoir contracté le **Virus Z**.

Une fois la toxine en liberté, l'apocalypse fut inévitable.



A dark, atmospheric photograph of a desolate village street. The scene is dimly lit, with a large, stylized lightning bolt graphic in the sky. The text "MAGYOND" and "ZONE ZERO" is overlaid in white, bold, distressed font. The background shows a dirt road lined with dilapidated buildings and trees under a cloudy, stormy sky.

MAGYOND

Z O N E Z E R O

Hector ZAM prit le contrôle de la horde de mort-vivants, détruisant petit à petit les civilisations humaines et réveillant les pires créatures créées par l'Homme. La **Species Zeta** implosa et se scinda en deux clans rivaux : **la Société Protectrice des Zombies** (prenant le parti des Monstres), et **la Société Pourrisseuse de Zombies** (défendant les humains). Cette dernière fut complètement disloquée en l'espace de 2 ans, anéantissant tout espoir de survie des humains.

De nos jours, si vous osez venir à **Magoyondville**, vous trouverez bien évidemment des zombies (dont certains à l'adoption), pléthore de créatures démoniaques, une belle équipe de scientifiques névrosés ou encore quelques tueurs célèbres. Après votre arrivée en **train**, vous pourrez vous balader en ville, prendre un verre au **Kraken Palace**, piquer un petit somme (si le *Croque-mitaine* ne vient pas vous déranger) à l'**Aurore Motel**, admirer les numéros stupéfiants du **Chapiteau des Supplices**, ou vous vider les poches au cabaret de la délicieuse **Vegas...**

Une fois par an, les Morts fêtent le **Jour des Vivants**, laissant aux survivants humains une trêve de 24h pour se reposer. Si vous souhaitez en finir, rendez-vous au **Magasin des Suicides**, au centre de recrutement de cobayes de la **Zone Zero** ou directement auprès de la **SPZ** (qui se fera une joie de vous réduire à néant).

*Vous n'êtes pas encore mort ? Vous tenez à la vie ?
Armez vos craintes, fuyez pendant qu'il en est encore temps...
Car cela serait un miracle étonnant... si vous vous en sortez vivants !*



Et musicalement ? De quoi parle-t-on ?

Magoyond est un groupe de rock/metal alternatif, de monster metal venu d'outre-tombe pour être plus précis. Le groupe est, autrement, musicalement difficilement qualifiable, oscillant entre un rock presque dansant (qui n'a jamais envie de remuer sur... Le Magasin des Suicides) et un metal bien trempé, assorti d'un chant aux intonations parfois comiques ou puissant à vous dresser les poils sur les bras (Le chapiteau des supplices remplit majestueusement cet office !).

L'univers de Magoyond est complet et chaque album a son identité : Pandemia plante un décor pré-apocalyptique dans une ambiance rock pleine d'humour noir et de références aux créatures les plus terrifiantes de l'univers, alors que Kryptshow, sorti en avril 2019 (loué soit Cthulhu), nous accueille après la fin des temps, lorsque l'on ne parle plus de vivants mais de survivants. Les récits sont accompagnés de compositions plus travaillées encore, frôlant la perfection entre des rythmiques particulièrement bien léchées et des passages plutôt techniques, voire sacrément bluffant.

Quelques caractéristiques restent néanmoins constantes d'albums en albums et d'EP en EP : des paroles en français, des références à la culture geek entre autres pans de l'Imaginaire, de l'humour, bien que Kryptshow est fondamentalement plus sombre, et des compositions instrumentales jouissives et sans bavures.

Mais Le Faune ne souhaite pas s'improviser chroniqueur musical outre mesure, même s'il prendrait un malin plaisir à vous parler de chaque morceau. Néanmoins, s'il est habituel de parler de Littératures de l'Imaginaire, de représentations de cet univers, sur la toile jusqu'au cinéma, il ne faudrait pas oublier la sphère musicale. Magoyond démontre que l'ensemble d'une œuvre musicale peut être conçu comme une saga littéraire, composée de différents opus, racontant une histoire évolutive tout en faisant suite aux précédents volets.





Le dernier point que le Faune tient à soulever reste la qualité des visuels des albums, notamment des plus récents. Le travail d'Arsenic et Boule de Gomme sur Kryptshow vaut le détour !

Clairement, il y en a pour tous les goûts, alors laissez-vous transporter un peu dans leur univers, remplis de fous à lier !

Prochain concert à Issy-les-Moulineux le 19 octobre 2019, vous y aurez peut-être l'occasion d'y vivre la reconstitution d'un affrontement humains contre zombies (Le Faune vous le souhaite)!

Site : <https://www.magoyond.com/>

L.S.



Annexes biographiques

COUVERTURE

Nathalie Gil, autrice de « Diane au Cerf »

Nathalie Gil est passionnée par les arts plastiques depuis toujours. Elle aime travailler la matière, peinture, fusain, craie, pigments secs ou gras... Médiuns en tout genre sont prétextes à s'exprimer, se dévoiler, et si possible toucher.

« Diane au cerf » fait partie d'une série intitulée « portraits de statues ». Son objectif était de représenter des statues en les rendant « vivantes » ; ces statues elles-mêmes réalisées par des artistes, en pleine expression, à partir de modèles, avec leurs sentiments, qui ont traversé le temps, immobiles, mais provoquant encore et encore des émotions. Diane au cerf a été réalisée en s'inspirant de la sculpture Diane d'Anet (musée du Louvre), premier grand nu féminin de la sculpture française, dont l'auteur pose question. Représentation de la déesse de la chasse, qui a transformé le chasseur en cerf, Nathalie Gil l'a naturellement représentée dans une forêt féérique et imaginaire qui invite à la douceur et à l'onirisme

ARTISTES ET AUTEURS (par ordre de parution)

Marie Capriata, autrice de « Kalopsia »

Née d'une famille d'artistes, Marie Capriata est originaire de Côte-d'Or. Après l'obtention d'une maîtrise d'arts plastiques à Saint-Etienne en 2002, elle revient sans sa Bourgogne natale pour se consacrer à l'illustration. À travers le langage artistique, sur le modèle du monde du vivant, animal et végétal, du monde minéral, également très inspirée par la musique rock, Marie envisage ses créations comme des objets bavards, témoins de sa sensibilité. Elle travaille pour des Maisons d'Editions, des entreprises, des particuliers et à titre bénévole pour des associations au profit des animaux. Parallèlement à ses commandes, elle dessine des planches de BD humoristiques dans lesquelles sont mis en scène son chat noir Angström, son lapin Crapette et son avatar.

Page pro :

<https://www.facebook.com/Marie-Capriata-illustratrice-181820475208416/?ref=bookmarks>



142



Présentation : <https://laboutiquedemarie.webnode.com/>

Boutique : www.capriata.fr

Instagram : https://www.instagram.com/marie_capriata_illustratrice/)

Edouard de Wilmer, auteur de « Ce qu'il nous reste »

<https://edewilmer.wordpress.com>

Florent Lucéa, auteur de « Où se poser »

De formation littéraire, Florent Lucéa partage son temps entre son investissement auprès d'élèves en situation de handicap et son art « ethnique onirique ». Il s'inspire de mythologies diverses, de tribus disparues, d'univers polymorphes (geek, fantastique, ou primitif) afin de transmettre un message humaniste et tolérant. Il cherche à divertir et à instruire à travers ses travaux plastiques « multimédiums ».

En parallèle à son univers pictural, il publie de manière régulière des ouvrages de genres différents (poésie, nouvelle, roman, jeunesse). Il anime également des ateliers créatifs auprès de publics variés (scolaires, jeunes adultes, seniors), et participe à de nombreuses expositions et à des salons littéraires sur la région bordelaise.

<http://luceaflorent.e-monsite.com>

Marie Dietrich, autrice de « Le Cadre »

Ingénieure de profession, Marie se glisse aussi souvent que faire se peut dans un monde Fantasy peuplé de dragons, elfes et autres lutins malins. En attendant de terminer un premier roman, elle rédige des nouvelles, tantôt dans un univers de robots et d'horloges, tantôt juchée sur les ailes d'un phénix, observant des batailles grandioses et des combats de chevaliers (terme non exclusif mais chevalière ça fait un peu bague). Actuellement, elle planche sur un roman de low fantasy, où les dragons se cachent entre deux rues, chassés par une mystérieuse organisation. Un jour elle le finira. Promis. Quand elle n'écrit pas, elle joue de la flûte irlandaise dans les groupes Aleceltique et Enokham et provoque des duels à l'épée en armure blanche, reliée par un fil à des machines qui font "bip". Et puis elle collectionne les schtroumpfs. Beaucoup de schtroumpfs. Trop. Sérieusement, que quelqu'un lui dise d'arrêter. S'il-vous-plaît.



Ellis Dickson, autrice de « L'Opacité blanche dans la nuit »

Ellis Dickson naît dans les Cairngorms un matin de juillet, ou c'était peut-être un soir de mai... Quoi qu'il en soit sa venue en ce monde fut elle ponctuée par l'automne ; à l'avant et à l'après ; il y a fort, fort longtemps.

Voyageant aux temps présents et imprésents, l'auteur n'invente rien et retrace à sa façon les vérités de points de vue opposés, livrant par morceaux les témoignages de ses sens ou de ceux que lui confient ses rencontres, sur les pourtours des mondes connus et inconnus.

A marcher à ses côtés ou à suivre ses pérégrinations des yeux du bord de la rive, Ellis Dickson entraîne son lecteur avec poésie et humour sur les rues inhabituelles qui pavent les bordures des esprits.

Rémy A.S. Díaz, auteur de « Errance in exploration of a new world »

Illustrateur et je travaille sur Paris dans le domaine du jeu vidéo en tant que Concept Artist et Environnement Artist 3D, notamment sur la licence Warhammer.

<https://www.artstation.com/scrolls1>

Constantin Louvain, auteur de « Naufragé en terre étrangère »

Constantin Louvain est un auteur belge vivant en Ile-de-France. Ses premiers contacts avec le fantastique et surtout la science-fiction se sont déroulés au cours de ses humanités gréco-latines et l'ont incité à s'orienter vers les sciences. Une fois son master en chimie et son diplôme d'ingénieur en poche, il a exercé des emplois de chercheur dans le public et le privé avant de devenir enseignant dans une université d'Afrique pendant plusieurs années. Revenu en Europe, il s'est investi dans la vente d'appareillage scientifique tout en continuant à lire de la SF à haute dose. Devenu chef de projet d'un groupe concevant des appareils de pointe pour laboratoire dans une multinationale, il eut l'opportunité de promouvoir les réalisations de son équipe sur cinq continents, et de collaborer ainsi avec des scientifiques de diverses civilisations. Utilisant des éléments glanés au cours de ses pérégrinations, il aime imaginer des mondes, des cultures et des personnages baroques conduisant à des situations inattendues, où le drame peut côtoyer la plaisanterie.

<http://constantinlouvain.monsite-orange.fr/>



Kitel, autrice de « Gwíshín »

Au départ, je suis une animatrice socio-culturelle et « mes œuvres » ont permis de créer des liens entre les personnes de tout âge. Aujourd'hui je me consacre à mon art, je suis une dessinatrice autodidacte et j'évolue au gré de mes expériences, de mon environnement et surtout de mon imagination. J'aime créer un monde tantôt irréel voire fantastique et tantôt un monde réellement magnifique. Je vais prochainement créer un site mais attendant vous pouvez retrouver quelques-unes de mes créations sur mon blog : <https://kitel.skyrock.com/>

Izuna ~ Autrice de « E del »

Si le dessin a été ma première forme d'expression artistique, l'écriture fut la deuxième et continue de me suivre aujourd'hui. J'associe parfois les deux en élargissant mon horizon des possibles en termes de créativité artistique et manuelle. Passant par de simples textes, des histoires, des introspections, des réflexions, des contes jusqu'aux poèmes, il m'est devenu difficile de ne pas écrire car l'imagination prend trop de place dans mon crâne et je ressens le besoin de partager toutes ces rêveries. Heureuse hypersensible à l'âme d'enfant et à l'esprit âgé, j'ai des nuages dans la tête et de la terre dans les chaussures. La fantaisie et la nature demeurent, passionnée de légendes, je suis une mordue de créatures et de monstres depuis petite (sans mauvais jeu de mots). Au plaisir de recroiser ton chemin, voyageur, prends soin de toi.

https://www.facebook.com/I-Z-U-N--1894025750861890/?ref=page_internal

Noks, auteur du « Fantôme »

Un goût d'encens vient chuter sur ma lèvre ; c'est cannelle, sucré, un peu aigre quelques fois, citron vert – ça voltige et caresse, pour se poser ensuite sur la peau, les nerfs, l'âme. Profondément. Comme je veux que mon verbe touche ». Ces paroles ont coulé de mon rêve, une nuit. Depuis, je les conserve auprès de moi, en un flacon qui vient se frotter sur ma peau, à chacun de mes pas dansés.

Il y a peu de voies pour moi : et l'écriture en fait partie. De la poésie, de la prose poétique, des nouvelles et des courts récits fictifs ont tremblé sous mes doigts. Et je les éparpille.

Revues, plateformes, scènes ouvertes, et un livre né par moi-même (<https://www.thebookedition.com/fr/les-envers-p-139004.html>). Et d'autres idées encore !



"Le fantôme", je me souviens, c'était l'été il y a longtemps : il est venu comme une évidence, et maintenant il s'agite voulant courir le monde !

Nicolas Doucet, auteur de « la Dame à l'épée »

Dessinateur de BD depuis 12 ans et parallèlement graphiste et illustrateur pour la com depuis 20 ans, Nicolas Doucet travaille actuellement sur les illustrations du livre illustré d'histoire fantastique médiévale du *Chevalier au Cygne*.

<https://www.facebook.com/lechevalieraucygne/>

Alexandre Dulac, auteur de « Storcköll »

Depuis toujours passionné par la création, j'ai passé mon enfance et mon adolescence à parcourir les voies de la création artistique sous diverses formes. L'écriture fut, et reste l'un des piliers de mon existence. Bien qu'amoureux des sciences et ayant entamé des études d'astrophysique, j'ai décidé de me tourner vers une vie artistique en consacrant mon temps et mon énergie à mes deux passions : l'acting et l'écriture.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je vis (sans en gagner de l'argent mais en y gagnant mon bonheur) entièrement pour le théâtre et le cinéma en tant qu'acteur-comédien ainsi qu'en écrivant autant que je peux, animé par une multitude de projets littéraires qui pourront un jour, je l'espère, rendre tangibles les univers qui palpitent en moi.

<https://www.facebook.com/Alexandre-Dulac-286754501737929/>

Nathan Colot, auteur du « Rocher de l'ours »

Bon-vivant optimiste avec une pointe de belgitude, je travaille actuellement comme graphiste en Guyane et en profite pour jouer l'explorateur!

<https://www.artstation.com/natah> <https://www.facebook.com/lantredenat/> <https://colotnathan.wixsite.com/nathancolot>



Arthur García, auteur de « Agate on the wall »

J'ai commencé à écrire il y a un peu plus d'un an et je n'ai donc créé aucun site/blog pour le moment. Je suis professeur de Sciences de la vie de la Terre en collège et ai commencé à écrire sérieusement grâce à deux amies, Constance Mura et Aline Dauvillier, avec qui nous avons monté un atelier d'écriture. Leurs retours, commentaires et encouragements divers ont été un vrai moteur productif. Cette initiative s'est faite suite à une envie commune d'écrire. Sur un plan personnel, le déclic de produire des écrits est né grâce à deux amis Corentin Macé et Quentin Fourreau dont j'admire beaucoup le travail et dont les multiples échanges m'ont poussé à me mettre au clavier.

Michaël Luca, auteur de « Coup de foudre »

Auteur, scénariste et chroniqueur pour le Guide Social Belge, Michaël Luca est également psychologue clinicien, et exerce dans un cabinet privé en périphérie bruxelloise.

Adrien Scoatariú, auteur de « Scolibríus »

Toujours rêveur, souvent bohème. J'entame ma vie à la frontière du réel et de l'imaginaire.

Mon travail artistique consiste le plus souvent à sculpter les formes à l'aide de mes gommes, de mes pinceaux et d'outils en tout genre. J'apprivoise la feuille blanche avec force et enthousiasme. J'aime la tache qui se transforme et qui fusionne au trait spontané. L'accident et le « raté » sont souvent mes plus beaux effets. Les crayons pastels sont mes couleurs préférées. Il existe toute sorte de pastels, du plus gras aux plus affûtés. J'aime leur maniabilité et la texture du pigment en bâtonnet car ils demandent un travail technique renouvelé dont l'équilibre des couleurs, la narration et la précision du geste dépendent alors d'un tout pour s'accorder au plus juste avec mon intériorité.

Mon éveil créatif se manifeste au train-train quotidien. J'ai eu la chance de rencontrer des artistes-enseignants doués de passion qui m'ont appris à regarder de la bonne façon. C'est dans la voiture que j'écris, dans le bain que je m'organise, dans le métro que j'observe... Je cultive l'art de prêter attention. Tout m'inspire.

Il y a bien des artistes qui me fascinent dans leur travail. Fred est l'un d'eux et peut-être le plus important. Ses bandes dessinées, ses jeux de mots et son univers incroyable résonnent en moi comme une source d'inspiration inépuisable. Il est mon phare-hibou!

<https://www.instagram.com/adrien.scoatariu/>



147



Tristan Bultiauw, auteur du « Roi des Loups »

Touche-à-tout qui fouille les viscères secrètes des mots, j'ai aiguisé ma plume de jeunesse sur l'écriture ludique et les genres de l'imaginaire. Si je semble m'orienter à présent vers la littérature contemporaine et la poésie, une soudaine passion pour le conte me fait renouer avec les amours merveilleuses d'antan... dont l'ombre blanche s'est toujours, finalement, profilée entre mes lignes aux côtés d'un romantisme un peu trop sanglant.

Amélie Sapin, autrice de « Âme égarée cherche passeur »

Née en 1989, a toujours aimé lire et écrire (dans des jolis petits carnets ou des feuilles volantes ! de la poésie, des jolies phrases ou des histoires !). Enfant, elle a gagné le concours de poésie « Canards à vos plumes » pour un de ses poèmes « Ton sourire » (c'est Maman qui était contente !).

La vie l'a ensuite conduite dans les bras de son Prince Charmant, puis dans le sud du Texas aux Etats-Unis (c'est beau mais il y fait chaud !). Après l'obtention de son master en langue, littérature et civilisation étrangère (spécialité monde anglophone), elle a posé ses valises en Guyane française depuis 2012 (où il y fait encore plus chaud qu'au Texas !).

Travaillant à temps plein (il faut bien payer les factures !), elle profite de son temps libre pour s'adonner à sa passion l'écriture où elle peut laisser libre cours à son imagination et enrichir ses histoires de ses expériences. Elle recherche désespérément une maison d'édition pour publier son premier roman "Les Rebelles du Royaume."

Lam, autrice de « Lumnía »

Lam est une artiste bordelaise née en 1987. Après une licence en arts plastiques, elle devient illustratrice en 2012. Son inspiration est guidée par la magie et les mystères de la nature. Ses nombreuses lectures nourrissent aussi son imaginaire et développent son univers qui oscille entre le féérique et l'onirique. Ses techniques favorites sont l'encre et l'aquarelle qui retranscrivent parfaitement la sensibilité des émotions qu'elle souhaite faire ressentir au spectateur. Par ses créations, l'artiste souhaite faire voyager le spectateur en lui faisant oublier ses tracas quotidiens, tout en soulignant la beauté de la nature qui l'entoure. Venez commander par message privé vos illustrations personnalisées (jeunesse, couverture de roman, affiche...), design de personnage, portrait, caricature, logo, mascotte, cartes postales... Et toutes



autres réalisations graphiques. Réalisation traditionnelle (dessin, acrylique, aquarelle, pastel sec, crayon...) ou numérique (photoshop, illustrator). N'attendez plus pour mettre en image vos idées !

<https://www.facebook.com/illustration.lam/>

Guillaume Amorín, auteur de « Les autres »

Que ce soit en Cochinchine ou sur la planète Mars, j'écris. J'ai eu pour compagnes de route l'alchimie qui m'a longtemps fasciné, la philosophie qui m'a nourri, un passé lointain dans les cercles de réfugiés politiques porteurs d'une lutte et d'un espoir, et pour compagne de toujours une immense espérance sur les possibles de l'humanité.

D'une manière ou d'une autre, mes textes se nourrissent de ce chemin.

En vous souhaitant une promenade de belles découvertes.

<https://guillaumeamorin24.wordpress.com/>

Hubert Jégat, auteur de « Aux bords des eaux »

Auteur et metteur en scène né au siècle dernier...

Ecrit et coécrit les créations de CréatureS compagnie et des pièces de théâtre destinées à être jouées par ou pour le jeune public, des nouvelles, des proses poétiques.

Directeur artistique de plusieurs évènements (festivals de petites formes spectaculaires à la campagne Kikloche, Mômofestival et d'une biennale sciences et fictions BienVenus sur Mars), il travaille au développement des arts de la marionnette et des formes immersives.

Il est membre du collectif les Tontons Filmeurs, avec lesquels il mène des projets d'éducation à l'image, des ateliers d'écriture de scénarios.

Léonard Bertos, auteur de « Roadies »

Je suis un jeune auteur de fantasy qui a consacré toute sa vie à l'écriture. J'évolue en tant que scénariste de jeu vidéo et rédacteur de contenu pour vivre de ma passion.

www.leonletroglodyte.com



Marie D., autrice de « La reine du désert endormi »

Artiste peintre, illustratrice, vivant dans la douce ville d'Angers, Marie.D aime aussi bien manier les crayons que les pinceaux. Son univers est constitué d'une palette de personnages aux caractéristiques différentes : portrait sans visage, duchesses au sourire, reines de mondes oubliés ou encore pin-up tatouée. Vous pouvez découvrir ses œuvres colorées au trait tout en rondeur sur son site internet «www.latelierdemaried.tumblr.com », ainsi que sur facebook «[@ateliermaried](https://www.facebook.com/ateliermaried)» et sur Instagram «[atelier_marie.d](https://www.instagram.com/atelier_marie.d) ».

Noémie Guilhot, autrice de « Spectres »

Au milieu d'un atelier aux senteurs d'encens et de cigares, Noémie Guilhot pose sur papier ce qui déborde de son être, naviguant au gré d'une imagination fantasque, sombre ou obsédante.

<https://noemieguilhot.wordpress.com/>

Lancelot Sablon, auteur de « Hector »

Transcripteur des Histoires Oubliées de la Contrée Malade, parfois, il se dissipe et d'autres écrits voient le jour.

Il est aussi terre-à-terre qu'un ballon gonflé d'hélium.

<https://larevuedufaune.home.blog/lancelot-sablon-auteur/>

BeezkOt, autrice de « L'errance du Faune »

Illustratrice inspirée par la nature, les voyages et l'imaginaire

beezkot-creations.com





Comité de Lecture :

Laura DEMASURE

Aïcha FOFANA

Gautier GUARINO

Lancelot SABLON

Corrections :

Aïcha FOFANA

Gautier GUARINO

Montage :

Laura DEMASURE

Ligne Éditoriale :

Lancelot SABLON





Quatrième de Couverture : L'errance du Faune - BeezkOt



« Loin des chemins glorieux, le satyre suit sa
propre voie »



Le Faune reviendra...

N'oubliez pas de suivre ses traces !